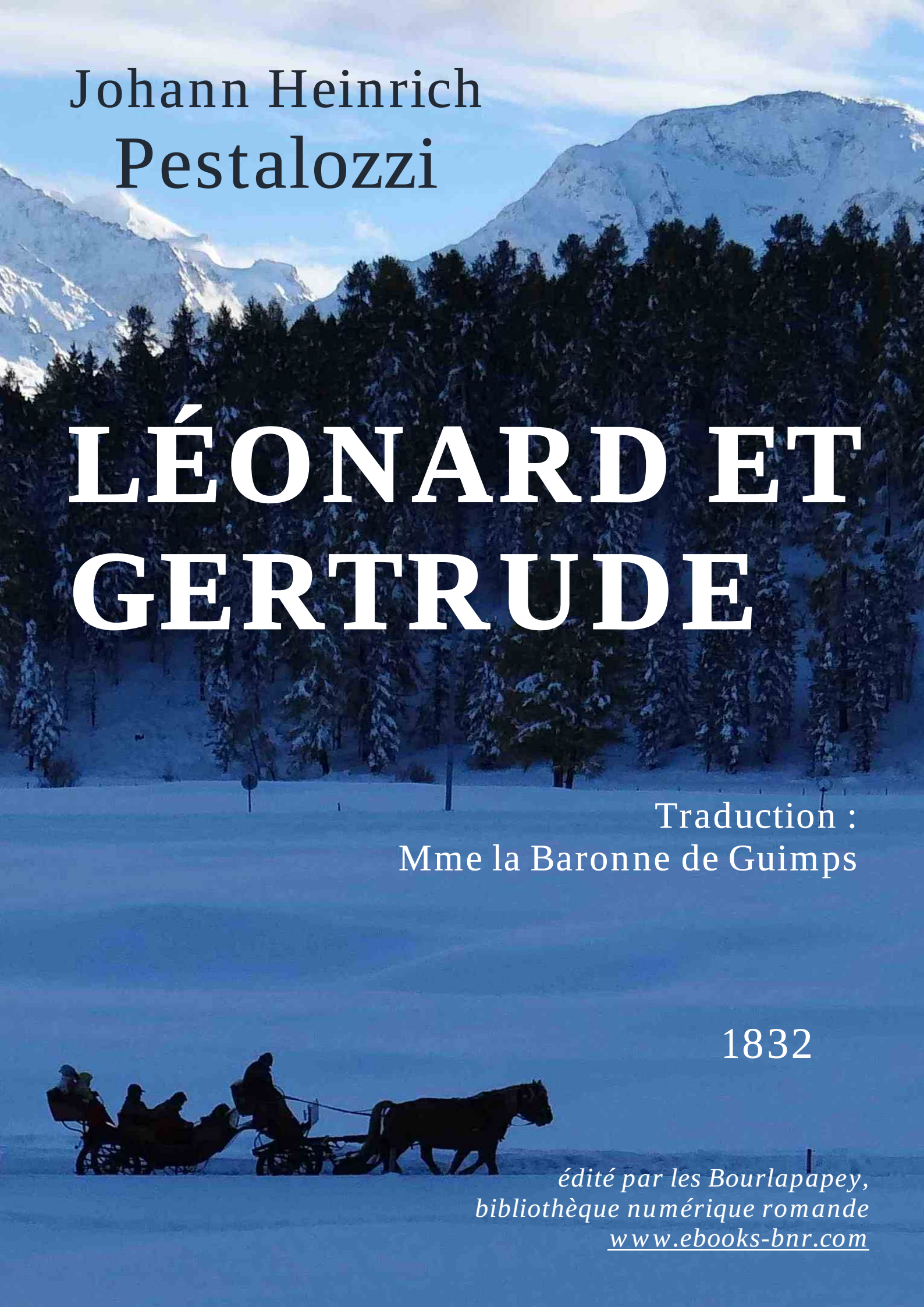




Johann Heinrich
Pestalozzi

LÉONARD ET GERTRUDE

Traduction :
Mme la Baronne de Guimps

1832

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.....	7
PRÉFACE DE L'AUTEUR.....	9
CHAPITRE I.....	11
CHAPITRE II.	15
CHAPITRE III.....	21
CHAPITRE IV.	25
CHAPITRE V.....	29
CHAPITRE VI.	35
CHAPITRE VII.....	44
CHAPITRE VIII.	48
CHAPITRE IX.....	51
CHAPITRE X.	54
CHAPITRE XI.....	59
CHAPITRE XII.....	64
CHAPITRE XIII.	67
CHAPITRE XIV.	76
CHAPITRE XV.....	80
CHAPITRE XVI.	82
CHAPITRE XVII.....	88
CHAPITRE XVIII.....	94

CHAPITRE XIX.	99
CHAPITRE XX.	102
CHAPITRE XXI.	104
CHAPITRE XXII.	106
CHAPITRE XXIII.	112
CHAPITRE XXIV.	117
CHAPITRE XXV.	119
CHAPITRE XXVI.	121
CHAPITRE XXVII.	125
CHAPITRE XXVIII.	130
CHAPITRE XXIX.	135
CHAPITRE XXX.	141
CHAPITRE XXXI.	147
CHAPITRE XXXII.	149
CHAPITRE XXXIII.	151
CHAPITRE XXXIV.	153
CHAPITRE XXXV.	157
CHAPITRE XXXVI.	160
CHAPITRE XXXVII.	164
CHAPITRE XXXVIII.	167
CHAPITRE XXXIX.	171
CHAPITRE XL.	176

CHAPITRE XLI.....	184
CHAPITRE XLII.	186
CHAPITRE XLIII.....	188
CHAPITRE XLIV.	191
CHAPITRE XLV.....	194
CHAPITRE XLVI.	196
CHAPITRE XLVII.....	199
CHAPITRE XLVIII.	203
CHAPITRE XLIX.	205
CHAPITRE L.....	211
CHAPITRE LI.	215
CHAPITRE LII.....	217
CHAPITRE LIII.	219
CHAPITRE LIV.....	222
CHAPITRE LV.	224
CHAPITRE LVI.....	228
CHAPITRE LVII.	230
CHAPITRE LVIII.....	232
CHAPITRE LIX.....	233
CHAPITRE LX.	235
CHAPITRE LXI.....	237
CHAPITRE LXII.	240

CHAPITRE LXIII.....	241
CHAPITRE LXIV.	242
CHAPITRE LXV.....	246
CHAPITRE LXVI.	248
CHAPITRE LXVII.....	251
CHAPITRE LXVIII.	253
CHAPITRE LXIX.	254
CHAPITRE LXX.....	255
CHAPITRE LXXI.	259
CHAPITRE LXXII.....	262
CHAPITRE LXXIII.	264
CHAPITRE LXXIV.....	266
CHAPITRE LXXV.	268
CHAPITRE LXXVI.....	271
CHAPITRE LXXVII.	273
CHAPITRE LXXVIII.....	279
CHAPITRE LXXIX.	283
CHAPITRE LXXX.....	285
CHAPITRE LXXXI.	287
CHAPITRE LXXXII.....	289
CHAPITRE LXXXIII.....	291
CHAPITRE LXXXIV.....	293

CHAPITRE LXXXV.	295
CHAPITRE LXXXVI.	297
CHAPITRE LXXXVII.	299
CHAPITRE LXXXVIII.	305
CHAPITRE LXXXIX.	308
CHAPITRE XC.	311
CHAPITRE XCI.	313
CHAPITRE XCII.	317
CHAPITRE XCIII.	320
CHAPITRE XCIV.	323
CHAPITRE XCV.	325
CHAPITRE XCVI.	328
CHAPITRE XCVII.	330
CHAPITRE XCVIII.	331
CHAPITRE XCIX.	335
CHAPITRE C.	336
Ce livre numérique.	337

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Cet ouvrage, destiné au peuple, a obtenu en Allemagne un succès complet ; mais la différence, des mœurs, des cultes et des gouvernements empêchera probablement qu'il n'ait en France une utilité aussi générale ; il serait à désirer qu'un de nos écrivains voulut donner à ses compatriotes un roman populaire français, en marchant sur les traces de Pestalozzi.

Léonard et Gertrude a déjà été traduit dans notre langue ; je ne veux point ici faire la critique de cette première traduction ; je dirai seulement que Pestalozzi en fut très mécontent, et qu'il me pressa d'entreprendre celle-ci, qui a été commencée sous ses yeux et d'après ses avis.

Mes lecteurs admireront dans cet ouvrage une connaissance profonde du cœur humain, des caractères tracés avec une vérité parfaite, et une grande élévation de sentiments jointe à la simplicité la plus touchante. Quelques détails, quelques conversations, peut-être, ne plairont pas à tout le monde ; mais la réputation européenne de l'auteur, et le but important d'utilité qu'il a donné à son livre en le consacrant au peuple, m'ont empêché de les supprimer.

Je ne donne ici que la traduction du premier des trois volumes de Léonard et Gertrude, cette première partie pouvant

être isolée sans inconvénient. Si elle obtient du succès, le reste ne tardera pas à paraître.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Lecteur !

J'ai essayé, dans cet ouvrage, de présenter au peuple quelques vérités importantes et de les graver profondément dans son esprit et dans son cœur.

J'ai cherché à fonder cette narration, et les instructions qui en découlent, sur l'imitation la plus scrupuleuse de la nature et sur la simple exposition de ce qui existe partout.

Dans le cours d'une vie active, j'ai moi-même été témoin de la plus grande partie des faits que je raconte, et je me suis bien gardé d'ajouter ma propre opinion à celle du peuple, ni de rien changer à ce que je lui ai vu faire, à ce que je lui ai entendu dire.

Maintenant, si mes observations sont justes, si je réussis à les présenter d'une manière conforme à mes vues, elles frapperont par leur vérité ceux qui auront eu journellement les mêmes scènes sous les yeux ; mais si elles ne sont que l'ouvrage de mon imagination et des mes propres opinions, il en sera comme de tant de prédications du Dimanche dont il ne reste aucune trace le Lundi.

*** **

Maintenant, chères feuilles, avant que vous passiez de ma paisible retraite dans les lieux où les vents soufflent, où la tempête gronde, dans les lieux où il n'y a point de paix...

Encore un seul mot, puisse-t-il vous préserver de fâcheux orages !

Je ne prends aucune part aux débats des hommes sur leurs opinions ; mais ce qui les rend pieux et bons, intègres et vrais, ce qui porte l'amour de Dieu et du prochain dans leurs cœurs, le bonheur et la bénédiction dans leurs maisons, tout cela, je pense, doit être dans nos cœurs à tous, et ne trouvera point de contradicteurs.

L'Auteur.

CHAPITRE I.

Un homme dont le cœur est bon, et qui néanmoins rend sa femme et ses enfants très malheureux.

Dans le village de Bonnal demeure un maçon, père de sept enfants ; son nom est Léonard, et celui de sa femme Gertrude ; son métier lui fait gagner de l'argent, mais il a le défaut de se laisser entraîner au cabaret, où il agit alors comme un insensé, et il y a dans le village d'adroits coquins toujours occupés à tendre des pièges aux gens simples, et saisissant chaque occasion de leur soutirer de l'argent. Ils connaissent le bon Léonard, l'engagent souvent à boire, à jouer, et lui dérobent par ce moyen le prix de ses sueurs. Mais chaque fois que Léonard a ainsi passé sa soirée, il s'en repent le lendemain matin ; quand il voit Gertrude et ses enfants manquer de pain, son cœur se serre, il tremble, baisse les yeux, et s'efforce de cacher les larmes qu'il ne peut retenir.

Gertrude est la femme la plus honnête et la plus laborieuse de tout le village ; mais elle et sa florissante famille courent le risque de se voir enlever leur père, leur chaumière, d'être séparés, chassés de lieu en lieu, et réduits enfin à la plus extrême misère, parce que Léonard ne peut se passer de boire.

Gertrude voit ce prochain danger, elle en est pénétrée jusqu'au fond de l'âme ; lorsqu'elle va chercher de l'herbe dans sa prairie ou du foin dans sa grange ; lorsqu'elle dépose le lait de

son troupeau dans des baquets reluisants de propreté ; hélas, dans tout ce qu'elle fait, elle est poursuivie par cette cruelle pensée, que sa prairie, son foin, ses bestiaux, lui seront bientôt enlevés ; et quand ses enfants l'environnent et se pressent contre son sein, sa tristesse augmente encore, et des pleurs inondent ses joues.

Longtemps elle avait su leur cacher ces larmes qu'elle versait en silence ; mais le Mercredi avant Pâques dernier, comme son mari tardait à rentrer, plus encore que de coutume, sa douleur devint si vive que les enfants s'en aperçurent. « Ah ! ma mère ! s'écrièrent-ils tous d'une voix, tu pleures ! » Ils se pressèrent plus étroitement autour d'elle, tous leurs gestes exprimaient la crainte ; bientôt elle n'entendit plus que des soupirs et des pleurs ; même le nourrisson qu'elle tenait dans ses bras laissa voir, dans ce moment d'effroi, un sentiment de peine jusqu'alors étranger pour lui. Son œil fixe, inquiet, acheva de briser le cœur d'une mère que pour la première fois il regardait sans sourire. Elle ne put retenir plus longtemps ses sanglots ; tous les enfants et le nourrisson pleurèrent avec elle, et les accents de la douleur générale retentissaient seuls dans la chambre, lorsque Léonard rentra.

Gertrude, le visage appuyé sur son lit, n'entendit point ouvrir la porte ; elle ne vit point entrer son mari ; les enfants ne l'aperçurent pas non plus ; ils ne voyaient que leur mère affligée ; ils se pendaient à ses bras, à son cou, à ses habits... C'est ainsi que Léonard les trouva.

Dieu voit du haut du ciel les pleurs des infortunés, et met un terme à leurs maux.

Il envoya son divin secours à Gertrude au milieu de ses larmes, en rendant Léonard témoin de cette scène de désolation dont son âme fut pénétrée. La pâleur de la mort se répandit sur son visage, et il put à peine s'écrier d'une voix altérée : « Ô Dieu ! que vois-je ? »... Alors seulement il fut aperçu. « Le père

est là ! » s'écrièrent tous les enfants, et leurs plaintes bruyantes cessèrent aussitôt ; le nourrisson lui-même ne pleura plus.

Ainsi lorsque le torrent dévastateur ou la flamme dévorante cessent leurs ravages, aux cris d'effroi succède le silence morne qui accompagne les réflexions douloureuses.

Gertrude aimait son mari, dont la présence était pour elle un soulagement, même dans la plus profonde douleur ; Léonard, à son tour, se remit de sa première émotion.

D'où vient, Gertrude, lui dit-il, l'affreux désespoir dans lequel je te trouve ?

Cher ami ! répondit-elle, un noir souci tourmente mon cœur, et quand tu es absent, le chagrin me ronge toujours davantage.

Gertrude ! répliqua Léonard, je sais quelle est la cause de tes pleurs ; malheureux que je suis !

Elle éloigna ses enfants ; son mari se jeta dans ses bras, cacha son visage contre son sein, et ne put lui parler. Gertrude aussi garda quelque temps le silence, appuyée contre Léonard qui sanglotait de plus en plus ; enfin elle rassembla ses forces, et se détermina à le presser de ne plus exposer sa famille à l'indigence.

Gertrude était pieuse, et vivait dans la crainte de Dieu ; avant de parler, elle pria intérieurement pour son mari et pour ses enfants ; son cœur devint plus tranquille, et elle dit :

Léonard ! fie-toi à la miséricorde divine, et aie le courage de changer de conduite.

Ô Gertrude ! Gertrude ! s'écria-t-il en versant un torrent de larmes.

Mon ami, prend courage, et tout ira mieux. Je suis si fâchée de t'affliger, mon cher Léonard ! je voudrais te taire tous mes

chagrins ; tu sais que près de toi du pain et de l'eau me suffisent ; tu sais que l'heure paisible de minuit est souvent pour moi l'heure du travail, et que je travaille avec joie pour toi et pour nos enfants. Mais si je te cachais mes inquiétudes et cette crainte qui m'opprime, d'être un jour séparée d'eux et de toi, je ne serais pas leur mère, je manquerais à ce que je te dois... Ô mon ami ! ces chers enfants sont encore pleins d'amour et de reconnaissance pour nous ; mais si nous cessons d'être de bons parents, leur tendresse, la bonté de leur cœur sur lequel je fonde toutes mes espérances, se perdront infailliblement. Pense, mon ami ! pense à ce que tu éprouverais si ton fils Nicolas venait un jour à n'avoir plus de chaumière, s'il était obligé de vivre dans la servitude, lui qui déjà parle si volontiers du plaisir de vivre libre, et d'avoir un troupeau à soi ! Léonard ! lorsque tous ces chers enfants se trouveraient dans la misère par notre faute, lorsqu'il ne pourrait plus y avoir de reconnaissance pour nous dans leur cœur, lorsque nous les verrions pleurer sur nous, sur leurs parents... pourrais-tu vivre, Léonard ? Pourrais-tu vivre, si tu voyais tes enfants bannis du toit paternel, chercher leur pain à une table étrangère ? Ah ! j'en mourrais de douleur. – Ainsi parlait Gertrude, et des larmes inondaient son visage. Celles de Léonard étaient encore plus amères. « Que faire ? » s'écriait-il, « que devenir ? Je suis encore plus malheureux que tu ne crois ; tu ne sais pas tout... Ô Gertrude ! Gertrude !... » puis il se tordait les mains, et éclatait en sanglots. Mon ami ! ne désespère pas de la bonté de Dieu, quel que puisse être ce malheur... parle... afin que nous cherchions ensemble les moyens de nous sauver.

CHAPITRE II.

Gertrude prend une résolution, et l'exécute ; elle va chez le seigneur du village, et trouve en lui un cœur paternel.

Ô Gertrude ! Gertrude ! mon cœur se brise de ce qu'il faut enfin te faire connaître toute ma misère ; je vais augmenter tes angoisses... cependant, il le faut. Je dois au Bailli Humel trente florins... il est cruel comme un tigre pour ceux qui lui doivent ; ah ! plutôt à Dieu que je ne l'eusse vu de ma vie ! Quand je ne vais pas chez lui, il me menace de la justice ; et quand j'y vais, le prix de mon travail passe dans ses mains. Voilà, Gertrude, voilà la cause de notre malheur.

Cher ami ! répondit-elle, n'oserais-tu pas t'adresser à Monsieur d'Arnheim ? il est le père du pays ; tu sais que les veuves et les orphelins se louent de sa bonté ; je suis sûre que tu trouverais en lui conseil et protection.

Léonard. Je ne le puis ; je n'oserais rien dire contre le Bailli ; il est si audacieux, si rusé ! il a tant de moyens pour nuire à un pauvre homme auprès des autorités, et empêcher qu'on ne l'écoute !

Gertrude. Je n'ai encore parlé devant aucune autorité ; mais lorsque la nécessité m'y conduirait, je sens que je pourrais

dire la vérité à qui que ce fût ; ne crains rien, pense à moi, pense à tes enfants, et va chez Monseigneur.

Léonard. Non, Gertrude, il m'est impossible de le faire, je ne suis pas innocent ; le Bailli prendra tout le village à témoin que je suis un débauché ; qu'aurai-je à répondre ? personne ne voudra le contredire en face, ni déclarer que c'est lui qui me débauche. Si je le pouvais, Gertrude, je le ferais volontiers ; mais si je fais auprès de Monseigneur une démarche qui ne me réussisse pas, pense donc à la vengeance que Humel exercera contre nous.

Gertrude. Mais aussi, si tu ne dis rien, il t'entraînera infailliblement à ta ruine. Léonard ! songe à tes enfants ; il faut mettre fin à l'inquiétude qui nous tourmente ; va au château, ou bien j'irai moi-même.

Léonard. Je ne le puis ; mais si tu l'oses, ah Dieu ! si tu l'oses, vas-y, et dis tout à Monseigneur.

« Eh bien, j'irai, » répondit Gertrude. Elle ne ferma pas l'œil de la nuit ; mais elle pria Dieu durant cette insomnie, et se fortifia de plus en plus dans la résolution d'aller chez le Comte d'Arnheim, seigneur du village.

De grand matin, elle se mit en route ; son nourrisson, frais comme une rose, était sur son bras, et elle se rendit au château qui était à deux lieues de Bonnal. M. d'Arnheim déjeunait sous les tilleuls qui en ombragent la porte, lorsque Gertrude s'approcha ; il l'aperçut, il vit l'enfant brillant de santé dans ses bras, la douleur et la mélancolie sur son visage encore empreint des traces de ses larmes.

Que veux-tu, mon enfant ? qui es-tu ? dit-il d'un air bienveillant qui donna à Gertrude le courage de parler.

Monseigneur, je suis la femme de Léonard, le maçon de Bonnal.

Tu es une brave femme ; j'ai distingué tes enfants entre tous ceux du village ; ils sont plus honnêtes et paraissent mieux soignés que les autres ; cependant j'ai ouï dire que vous étiez très pauvres ; que puis-je faire pour vous ?

Ô mon bon seigneur ! Léonard doit depuis longtemps trente florins au Bailli Humel ; c'est un homme bien dur ; il entraîne mon mari à jouer et à faire toutes sortes de dépenses. Léonard, qui le craint, n'ose pas se dispenser d'aller dans sa maison où il laisse presque tous les jours le fruit de son travail, le pain de ses enfants. Monseigneur ! nous en avons sept, tous en bas âge, et si nous n'obtenons du secours contre le Bailli, nous serons forcés de mendier. Je sais que vous avez pitié des veuves et des orphelins, c'est pourquoi j'ai osé venir vous conter notre malheur. J'ai apporté toutes les petites épargnes de nos enfants avec l'intention de les déposer entre vos mains, et de vous supplier d'empêcher que le Bailli ne persécute mon mari jusqu'à ce que nous ayons amassé de quoi le payer.

Depuis longtemps M. d'Arnheim avait des soupçons sur son Bailli ; il reconnut à l'instant la justice de cette plainte et la sagesse de cette demande ; il prit une tasse de thé qui était devant lui, et dit : Tu es à jeun, Gertrude, bois ce thé et donne de ce lait à ton bel enfant.

Gertrude rougit, et fut si touchée de tant de bonté qu'elle ne put retenir ses larmes.

M. d'Arnheim se fit raconter les actions de Humel et de ses affidés, les peines et les besoins qu'avait éprouvés Gertrude depuis plusieurs années ; il l'écoutait attentivement, et l'interrompit tout à coup pour lui dire :

Comment se peut-il, Gertrude, que dans une si urgente nécessité tu aies réussi à sauver les épargnes de tes enfants ?

C'était bien difficile, mon bon seigneur, répondit-elle ; il fallait que je regardasse cet argent comme n'étant pas à moi,

comme m'ayant été confié par un mourant à son lit de mort pour le conserver à ses enfants. Oui, c'est ainsi que je le voyais... et lorsque, dans le plus pressant besoin, j'étais obligée d'en employer une partie pour acheter du pain à mes enfants, je n'avais aucun repos que mon travail et mes veilles ne m'eussent procuré de quoi le remplacer.

As-tu toujours pu y parvenir, Gertrude ? demanda M. d'Arnheim.

Ah ! Monseigneur, lorsqu'on prend une ferme résolution, on peut plus qu'on ne croit ; quand on travaille de bonne foi pour gagner son pain, Dieu envoie des secours au sein de la misère, plus que vous ne pouvez le croire et le comprendre dans votre abondance.

Le Comte, de plus en plus touché de la candeur et des vertus de cette femme, continua ainsi ses questions :

Où donc sont les petits trésors de tes enfants, Gertrude ?

Elle posa sur la table sept petits paquets à chacun desquels était jointe une note qui indiquait d'où venait cet argent, quand Gertrude y avait touché, et quand elle l'avait restitué.

M. d'Arnheim lut attentivement chaque note ; Gertrude s'en aperçut et rougit : J'aurais dû ôter ces papiers, Monseigneur ! dit-elle.

Il sourit, et continua de lire ; mais elle demeura confuse ; son cœur battait avec force ; car elle était humble, modeste, et redoutait jusqu'à l'apparence de la vanité.

M. d'Arnheim vit son embarras ; il apprécia cette pure et noble innocence qui la rendait honteuse de ce que la sagesse de sa conduite était remarquée. Il résolut de faire pour cette femme plus qu'elle ne demandait et n'espérait, car il sentit que sur mille il n'en rencontrerait pas une pareille. Il ajouta quelque chose à chaque paquet d'argent, et dit :

Rapporte à tes enfants leurs petites bourses, Gertrude ; je tirerai de la mienne trente florins pour Humel en attendant que ton mari puisse les rembourser. Retourne maintenant chez toi ; demain je dois aller à Bonnal, et je parlerai au Bailli de manière à te mettre en repos.

Gertrude était d'une joie qui l'empêchait de parler ; à peine put-elle dire : Dieu vous le rende, mon bon seigneur ! Elle se remit aussitôt en route avec son nourrisson et ses bonnes nouvelles, et vola dans les bras de son mari. Tout le long de son chemin elle marchait rapidement, priait, remerciait Dieu, et versait des larmes de reconnaissance et d'espoir.

Léonard la vit venir de loin ; la consolation de son cœur se peignait sur son visage ; il courut au devant d'elle, et dit :

Te voilà déjà de retour ? et tout s'est bien passé chez Monseigneur ?

Comment se peut-il que tu le saches déjà ? demanda Gertrude.

Je le vois dans tes yeux ; tu ne sais pas feindre.

Non, reprit-elle, mais quand je le pourrais, voudrais-je tarder un instant à te dire de bonnes nouvelles ?

Alors elle lui raconta la bonté de M. d'Arnheim, comment il avait ajouté foi à ses paroles, et lui avait promis du secours.

Ensuite, rassemblant sa petite famille, elle distribua les dons du Comte, en disant : Mes enfants ! priez tous les jours pour Monseigneur comme vous priez pour votre père et pour moi ; il a soin des gens de ce village comme un père a soin de ses enfants ; il prend aussi soin de vous, et si vous êtes sages, obéissants, laborieux, vous serez aimés de lui comme vous l'êtes de votre père et de moi.

Depuis ce jour, les enfants du maçon, en priant matin et soir pour leurs parents, priaient aussi pour M. d'Arnheim, le père du pays.

Gertrude et Léonard prirent en ce moment de nouvelles résolutions pour l'arrangement de leur maison, et pour former leurs enfants à tout ce qui est bien. Ce jour fut pour eux un jour de fête : Léonard reprit tout son courage ; sa femme lui apprêta pour son souper un mets dont il était friand ; tous deux se réjouissaient en pensant au lendemain, au secours qu'il devait leur apporter, et à la bonté de leur père céleste.

Le Comte d'Arnheim attendait aussi le lendemain avec impatience pour faire une action comme il en faisait mille, une de ces actions qui donnaient du prix à son existence.

CHAPITRE III.

Un méchant paraît sur la scène.

Le même soir, le Bailli vint prendre les ordres de M. d'Arnheim, qui lui dit :

J'irai moi-même demain à Bonnal ; je veux enfin terminer les dispositions relatives à la construction de l'église.

Monseigneur, répondit le Bailli, l'architecte de votre grâce a-t-il le temps de s'en occuper à présent ?

Non ; mais il y a dans ton village un maçon nommé Léonard ; je serais bien aise qu'il en eût le bénéfice ; pourquoi ne me l'as-tu jamais recommandé pour des ouvrages de cette espèce ?

Le Bailli s'inclina profondément, et dit :

Je n'aurais pas osé proposer ce pauvre maçon pour les bâtiments de votre excellence.

M. d'Arnheim. Est-ce un honnête homme ? puis-je compter sur sa probité ?

Le Bailli. Oh, oui ! votre grâce peut s'en rapporter à lui ; il n'a que trop de bonne foi.

On dit qu'il a une brave femme ; n'est-ce point une bavarde ? demanda M. d'Arnheim avec intention.

Non, Monseigneur, dit le Bailli, c'est vraiment une femme laborieuse et qui vit très retirée.

Il suffit, reprit M. d'Arnheim ; rends-toi demain à neuf heures sur la terrasse du cimetière ; j'y serai.

Le Bailli se retira tout joyeux : Voilà une nouvelle vache à lait dans mon écurie, dit-il en lui-même, et déjà il rêvait à quelque moyen artificieux de soutirer à Léonard l'argent qui lui reviendrait de ce travail.

En rentrant au village, il passa devant la petite chaumière du maçon, et il était tout à fait nuit lorsqu'il frappa brusquement à sa porte.

Léonard et Gertrude étaient encore à table, le reste de leur souper devant eux. Léonard, effrayé en reconnaissant la voix de l'envieux Bailli, poussa le plat dans un coin ; Gertrude s'efforçait de le rassurer, mais il était pâle comme la mort en ouvrant la porte à Humel.

Celui-ci flaira le souper aussi promptement qu'un chien affamé, et leur dit avec un sourire forcé : Vous ne vous traitez pas mal, bonnes gens ! de cette façon il est aisé de se passer du cabaret : n'est-il pas vrai, Léonard ?

Léonard baissa les yeux et se tut ; mais Gertrude moins craintive lui dit :

Qu'y a-t-il pour votre service ? M. le Bailli ! Il est tout-à-fait extraordinaire, dans une maison aussi pauvre, de vous voir de plus près que par la fenêtre.

Il est vrai que je ne me serais pas attendu à y trouver une aussi bonne cuisine, sans quoi j'aurais peut-être eu plus à dire.

Ce discours piqua Gertrude : Bailli, tu sens l'odeur de ce plat, dit-elle ; mais tu devrais avoir honte d'assaisonner ainsi de fiel le repas d'un pauvre homme qui peut à peine se procurer trois fois dans l'année un mets qui soit de son goût.

Je n'ai pas si mauvaise intention, reprit le Bailli, toujours souriant. Un moment après, il ajouta plus sérieusement : Tu t'emportes un peu trop, Gertrude, ce qui ne sied point à de pauvres gens ; tu devrais penser que j'ai quelques droits à vous parler ainsi... Mais ce n'est pas de quoi il est question à présent. Je veux du bien à ton mari ; quand je puis lui rendre service, je le fais ; c'est de quoi j'ai des preuves à donner.

Gertrude. Bailli ! mon mari est tous les jours entraîné à boire et à jouer dans ta maison, pendant que mes enfants et moi souffrons ici la plus grande misère ; voilà le service dont nous avons à te remercier.

Humel. Tu me fais tort, Gertrude ; il est vrai que ton mari est un peu enclin à la débauche, je le lui ai déjà dit ; mais je suis aubergiste, et c'est pour donner à boire et à manger à ceux qui veulent ; chacun en fait autant.

Gertrude. Oui, mais chacun ne menace pas un pauvre homme de la justice pour le forcer à doubler sa dette chaque année.

Le Bailli ne put se contenir plus longtemps ; il se tourna avec fureur du côté de Léonard, en disant :

Est-ce ainsi, drôle, que tu parles de moi ? Faut-il que je m'entende dire à ma barbe comment la canaille de ton espèce veut me ravir, à mon âge, l'honneur et la réputation ? N'ai-je pas réglé ton compte, avec moi devant les préposés ? Tes billets, heureusement, sont encore tous entre mes mains ; voudrais-tu les renier peut-être ?

Il n'en est pas du tout question, dit Léonard ; ma femme voudrait seulement que je ne fisse pas de nouvelles dettes.

Le Bailli maîtrisa sa colère, et dit d'un ton radouci : En cela elle n'a pas tout-à-fait tort ; mais enfin tu es son mari, elle ne doit pas te mener à la lisière.

Gertrude. Bien au contraire, je voudrais le débarrasser de sa lisière, c'est à-dire, de ton livre de comptes, Bailli, et de ces billets dont tu viens de parler.

Humel. Il n'a qu'à me payer, et il sera incontinent hors de cette lisière, comme tu l'appelles...

Gertrude. C'est ce qu'il pourra faire aisément, s'il ne s'endette pas de nouveau.

Humel. Nous verrons ça ; tu es orgueilleuse, Gertrude, et puis tu aimes mieux te régaler chez toi avec ton mari que de lui laisser boire un verre de vin chez moi, n'est-il pas vrai ?

Gertrude. Vous êtes méchant, M. le Bailli, mais vos propos ne me font point de mal.

Humel ne put soutenir plus longtemps cette conversation ; il sentit qu'il devait s'être passé quelque chose d'extraordinaire pour que cette femme lui parlât avec tant de hardiesse, et, n'osant donner essor à sa mauvaise humeur, il prit congé.

Avez-vous d'ailleurs quelque chose à ordonner ? lui dit Gertrude.

Rien, puisque vous le prenez ainsi, répondit-il.

Comment, ainsi ? reprit-elle en souriant ; elle le regarda fixement, et ce regard le troubla tellement qu'il perdit toute contenance.

En descendant l'escalier, il murmurait entre ses dents : qu'est-ce que ce peut être ?

Léonard demeura assez mal à son aise, mais le Bailli l'était bien davantage.

CHAPITRE IV.

Il est avec ses pareils, et c'est alors qu'on apprend à connaître les coquins.

Il était près de minuit lorsque notre Bailli imagina d'envoyer chercher deux des voisins de Léonard. Ils étaient déjà dans leurs lits, mais ils ne tardèrent pas un instant à se lever, et se rendirent à ses ordres.

Humel les interrogea sur ce que le maçon et sa femme avaient fait depuis quelques jours ; et comme ils ne purent d'abord rien lui dire qui fut propre à l'éclairer, toute sa fureur se tourna contre eux.

Chiens que vous êtes ! leur dit-il, ce qu'on veut savoir est toujours précisément ce que vous ne savez pas. Faut-il que je sois continuellement votre dupe ? Quand vous prenez du bois, quand vous en volez des chariots entiers, il faut que je l'ignore ; quand vous faites paître vos bestiaux dans les pâturages du château, quand vous rompez toutes les haies, il faut que je me taise. Toi, Buller ! un grand tiers de ton compte de tutelle était faux ; crois-tu qu'un peu de foin moisi suffise pour me satisfaire ? Non, non, je ferai des réclamations, il en est encore temps. Et toi, Ruël ! la moitié de ton clos appartient aux enfants de ton frère ; vieux coquin ! qu'est-ce que j'obtiens de toi pour ne pas t'abandonner au bourreau qui t'attend ?

Les voisins tremblaient en l'entendant parler ainsi.

Qu'ordonnes-tu, Bailli ? lui dirent-ils ; tu peux compter sur nos services de jour et de nuit ; que faut-il faire ? tu n'as qu'à commander.

Maudites bêtes ! vous ne pouvez rien, vous ne savez rien, je suis hors de moi ! Il faut que je découvre ce qui s'est passé cette semaine chez ce gueux de maçon, que je connaisse enfin ce mystère. C'est ainsi qu'il faisait éclater sa rage.

Pendant ce temps, Ruël réfléchissait. Arrête, Bailli ! lui dit-il, je crois que je puis te servir ; je me rappelle que Gertrude est sortie du village aujourd'hui de grand matin ; elle n'est rentrée qu'à midi, et sa petite Lise a beaucoup vanté vers la fontaine la bonté du seigneur d'Arnheim. Il faut qu'elle soit allée au château... Hier au soir il y a eu de longues lamentations dans leur chambre, personne ne sait pourquoi, et aujourd'hui ils sont tous joyeux.

Le Bailli demeura convaincu que Gertrude avait été au château ; son âme n'en était que plus en proie à la colère et à l'inquiétude ; il proféra d'horribles malédictions contre M. d'Arnheim, qui, disait-il, prêtait l'oreille aux propos de toute la canaille du pays, et jura de se venger de Gertrude et de son mari. Cependant, voisins, n'en dites rien, ajouta-t-il ; il faut que je traite amicalement ces drôles-là, jusqu'à ce que mes projets soient mûrs. En attendant, épiez avec soin tout ce qu'ils feront, et donnez m'en des nouvelles ; je serai votre homme dans l'occasion.

Il prit encore Buller en particulier et lui dit : Ne sais-tu rien relativement à ces vases de fleurs qui ont été volés ? On t'a vu avant-hier au-delà des frontières avec un âne extrêmement chargé ; qu'avais-tu à faire là ?

Buller effrayé répondit à mots entrecoupés : Je... je... j'avais...

Bien bien, interrompit le Bailli, sois-moi fidèle, et je t'aiderai en temps et lieu.

Le jour approchait lorsque les voisins se retirèrent ; Humel s'agita encore quelques heures dans son lit, songeant à sa vengeance et grinçant les dents durant un pénible sommeil, jusqu'à ce que le grand jour vint l'engager à se lever.

Il se détermina à voir le maçon une seconde fois, à se surmonter, et à lui dire qu'il l'avait recommandé au Comte pour obtenir qu'il fût chargé de reconstruire l'église ; il rassembla donc tous ses moyens d'hypocrisie et se rendit chez lui.

Léonard et Gertrude avaient reposé plus paisiblement cette nuit qu'ils ne l'avaient fait depuis longtemps ; à leur réveil ils avaient prié Dieu de donner sa bénédiction paternelle à cette journée si importante pour eux ; l'espoir qu'ils en avaient conçu répandait le calme dans leur âme et une gaîté peu commune sur leur physionomie.

Humel les trouva dans cette heureuse disposition, s'en aperçut, et n'en fut que plus enflammé de colère. Cependant il sut se maîtriser, et leur souhaitant amicalement le bonjour, il dit : Léonard ! nous nous sommes quittés hier au soir un peu brusquement, qu'il n'en soit plus ainsi. J'ai quelque chose de bon à t'apprendre. Je fus hier auprès de Monseigneur ; il me parla de l'église qu'il va faire rebâtir, et me fit des questions sur ton compte ; je lui ai dit que tu étais bien en état de faire cet ouvrage, et je crois qu'il t'en chargera. Vois-tu ? c'est ainsi qu'on peut se servir réciproquement ; il ne faut pas se laisser emporter si vite.

Léonard. Mais il doit avoir fait prix déjà avec le maçon du château ; il y a longtemps que tu l'as dit aux gens de la commune.

Humel. Je l'ai cru, mais il n'en est rien ; Monseigneur lui a seulement fait faire un devis ; tu peux bien penser qu'il ne s'est

pas oublié, et si tu l'obtiens aux mêmes conditions, tu gagneras de l'argent à pleines mains. Tu vois maintenant, Léonard, si je te veux du bien.

Le maçon, ébloui de l'espérance qui s'offrait à lui, le remercia de tout son cœur. Mais Gertrude reconnut à la pâleur de son visage la rage que son sourire faux ne cachait qu'à demi ; elle ne put se réjouir.

Humel dit encore en s'en allant : Monseigneur viendra dans une heure.

La petite Lise, qui était à côté de son père, lui répondit : Nous le savons déjà depuis hier.

Le Bailli fut effrayé de ces paroles, mais il fit semblant de ne pas les entendre. Gertrude s'apercevant qu'il convoitait d'avance l'argent que son mari pourrait gagner, en resta fort inquiète.

CHAPITRE V.

Il trouve son maître.

Cependant, M. d'Arnheim se rendit sur le cimetière, qui formait une terrasse autour de l'église ; un grand nombre de villageois s'y rassemblèrent pour voir leur bon seigneur.

Est-ce donc un jour de fête aujourd'hui ? ou êtes-vous assez désœuvrés pour venir ici en foule perdre votre temps ? dit le Bailli à quelques-uns d'entr'eux qui lui parurent trop près de lui ; car il avait toujours grand soin que personne n'entendit les ordres qu'il recevait.

Le Comte le remarqua et dit à haute voix : Bailli ! je vois avec plaisir mes enfants se rassembler ici ; il est bon qu'ils entendent eux-mêmes quels sont mes projets pour la construction de ce temple ; pourquoi les chasses-tu ?

Humel s'inclina jusqu'à terre, puis élevant la voix, il rappela les paysans en disant : Revenez, revenez, sa grâce veut bien vous le permettre.

Le Comte. As-tu vu le devis du bâtiment ?

Le Bailli. Oui, Monseigneur.

Le Comte. Crois-tu que Léonard puisse le construire solidement pour ce prix ?

Oui, Monseigneur ! dit-il à haute voix ; puis il ajouta tout bas : Je pense même que, demeurant au village, il pourrait l'entreprendre à meilleur marché.

Mais le Comte d'Arnheim répliqua tout haut : Non ; ce que j'aurais donné au maçon du château, je le donnerai à celui-ci. Fais-le venir, et prends soin que les matériaux qui devaient être pris dans mes bois et dans mes magasins lui soient fournis comme ils devaient l'être à l'autre.

Léonard était allé au bout du village, quelques minutes avant qu'on l'envoyât chercher ; Gertrude se décida sur le champ à se rendre à sa place aux ordres de M. d'Arnheim, et même à lui découvrir ses inquiétudes.

Le Bailli pâlit en voyant que c'était Gertrude et non Léonard qui suivait le messenger.

Le Comte s'en aperçut et lui dit : Qu'est-ce donc, M. le Bailli ?

Le Bailli. Rien, Monseigneur, rien du tout ; mais je n'ai pas bien dormi cette nuit.

Il y paraît, reprit le Comte en regardant ses yeux rouges ; puis se tournant vers Gertrude, il la salua avec bonté et dit : Ton mari n'est donc pas ici ? Au reste c'est égal ; tu lui diras de venir chez moi ; je veux lui confier l'entreprise de ce bâtiment.

Gertrude garda un long silence ; elle n'osait parler devant tant de gens rassemblés.

Le Comte. Tu ne dis rien, Gertrude ? Ton mari sera chargé de cette construction aux mêmes conditions que m'avait faites mon architecte ; cette nouvelle devrait te réjouir.

Gertrude, un peu rassurée, dit alors : Monseigneur ! l'église est si près de l'auberge !...

Ici un éclat de rire général l'interrompt ; mais comme la plupart des assistants voulaient cacher au Bailli leur hilarité, ils se tournèrent du côté de M. d'Arnheim.

Humel s'apercevant que tout avait été remarqué, s'arma de courage, et se plaçant en face de Gertrude, il s'écria : Qu'as-tu à dire contre mon auberge ?

Le Comte l'interrompt brusquement : Son discours s'adresse-t-il à toi, Bailli ? D'où vient que tu te mêle d'y répondre ? Puis se tournant vers Gertrude, il lui dit : Que veux-tu dire ? pourquoi l'église te paraît-elle trop près de l'auberge ?

Gertrude. Monseigneur ! mon mari se laisse facilement entraîner à boire, et s'il faut qu'il travaille journellement dans le voisinage du cabaret... ô mon Dieu !... j'ai bien peur qu'il ne puisse résister à la tentation.

Le Comte. Mais si le cabaret est si dangereux pour lui, ne peut-il se passer d'y aller ?

Gertrude. Ah ! Monseigneur, quand on travaille beaucoup, on est altéré ; et lorsqu'on est entouré de camarades qui, par des railleries, par des gageures, ou de bonne amitié, vous invitent à boire... ô mon Dieu ! comment s'en défendre ? Pour peu qu'on fasse de nouvelles dettes, on se trouve engagé de plus belle. Ah ! Monseigneur, si vous saviez !... une seule soirée passée dans de telles maisons peut jeter de pauvres gens dans un embarras dont il est presque impossible qu'ils sortent.

Le Comte. Je le sais, Gertrude ; je suis indigné de ce que tu m'as dit hier, et je te ferai voir, ainsi qu'à tous ceux qui m'écoutent, que je n'entends pas qu'on opprime les pauvres gens.

À ces mots se tournant vers le Bailli, il lui dit d'un ton sévère et en fixant sur lui un regard pénétrant :

Humel ! est-il vrai que les gens du village soient séduits et dupés dans ta maison ?

Le Bailli, troublé et pâle comme la mort, essaya de se défendre : Monseigneur, dit-il, de ma vie il ne m'est rien arrivé de pareil... depuis que je vis et que je suis Bailli... Il toussa, cracha, essuya la sueur de son front, et ajouta : C'est une chose horrible !...

Le Comte. Te voilà bien inquiet, Bailli ! Cependant la question est simple : est-il vrai que tu débauches les pauvres gens qui viennent chez toi, et que tu les mets dans l'embarras ? est-il vrai qu'ils trouvent dans ton auberge des pièges qui causent leur ruine ?

Le Bailli. Non certainement, Monseigneur ! Mais voilà ce qu'on gagne à servir la canaille ; j'aurais dû le prévoir, c'est toujours ainsi qu'ils remercient au lieu de payer.

Le Comte. Sois sans inquiétude sur le paiement ; il est seulement question de savoir si cette femme a menti.

Le Bailli. Oui, Monseigneur ! et je le prouverai mille fois.

Le Comte. Il suffit de le prouver une ; mais prends-y garde ; tu m'as dit hier que Gertrude était une femme honnête, laborieuse, et surtout point bavarde.

Le Bailli. Je ne sais pas... je... je me rappelle, vous m'avez... je... je l'ai cru telle.

Le Comte. Tu es si troublé qu'il n'y a pas moyen de causer avec toi dans ce moment. Je ferai mieux de prendre des informations auprès des gens ici présents. Alors s'adressant à deux vieillards qui l'écoutaient d'un air grave et réfléchi, il leur dit : Mes amis, est-il vrai que les habitants de ce village soient attirés chez le Bailli par une sorte de séduction, et qu'ils y soient encouragés à la débauche ?

Tous deux se regardaient sans oser parler ; mais M. d'Arnheim les y invitait par son affabilité : Ne craignez rien, braves gens ! leur disait-il ; dites-moi tout franchement la vérité.

Il n'est que trop vrai, Monseigneur ! Mais comment pourrions-nous, nous autres pauvres gens, porter plainte contre le Bailli ? dit enfin le plus âgé, si bas, que le Comte seul put l'entendre.

Il suffit, brave homme, répondît-il ; puis il se tourna vers Humel et lui dit : Ce n'est pas le moment d'approfondir cette affaire ; ce qu'il y a de sûr, c'est que je veux mettre mes vassaux à l'abri de toute oppression, et il y a longtemps que je pense qu'un Bailli ne devrait pas être cabaretier. Mais je remets le tout à Lundi. Gertrude ! dis à ton mari de venir me parler, et sois sans inquiétude sur les dangers du cabaret.

M. d'Arnheim s'occupa encore de plusieurs affaires ; après les avoir terminées, il alla visiter la forêt voisine, et il était tard quand il reprit le chemin du château.

Humel fut obligé de le suivre dans le bois, et la nuit était venue lorsqu'il rentra au village.

En approchant de sa maison, il ne vit point de lumières dans la salle, et un noir pressentiment s'empara de lui. Ordinairement, à ces heures, le cabaret était rempli de monde, toutes les fenêtres étaient éclairées, les clameurs des ivrognes retentissaient dans le silence de la nuit et s'entendaient de l'autre bout du village.

Le Bailli, effrayé d'un silence si extraordinaire, ouvrit impétueusement la porte en s'écriant : Qu'est-ce donc ? pourquoi n'y a-t-il personne ici ?

Sa femme pleurait dans un coin : Ah ! mon mari, dit-elle, est-ce toi ? Ô mon Dieu, quel malheur est venu fondre sur nous ? Il y a dans le village grande jubilation parmi tes enne-

mis ; personne n'ose venir prendre un verre de vin chez nous, et chacun disait que tu avais été conduit de la forêt au château.

À ces mots Humel fut transporté de fureur ; dans sa rage impuissante, il était semblable à un sanglier qui se trouve pris dans les filets du chasseur. Il ne songeait qu'à se venger du Comte, et proférait mille imprécations contre lui. Voilà, disait-il, comment un pays perd ses privilèges ; il veut m'enlever le droit d'auberge, et ne laissera placer une enseigne qu'à sa maison seigneuriale. De mémoire d'homme tous les Baillis ont été cabaretiers ; toutes les affaires passaient par nos mains ; eh bien ! ce droit nous sera bientôt ravi comme l'autre. Il n'y aura pas un manant qui ne puisse tenir tête à un Bailli, et dire qu'il ne tient qu'à lui de parler lui-même au seigneur. Ainsi les gens de justice perdent tout leur crédit ; nous n'avons plus qu'à nous taire et qu'à rester les bras croisés, tandis qu'on nous dépouille de tous les anciens droits du pays.

C'est ainsi que ce misérable cherchait à dénaturer les bonnes intentions et les sages mesures du généreux Comte d'Arnheim. Il ne cessa de murmurer et de songer à sa vengeance que lorsque le sommeil s'empara de lui.

CHAPITRE VI.

Vrais discours de paysans.

Le lendemain s'étant levé de bonne heure, le Bailli se mit à chanter et à siffler à sa fenêtre, pour faire croire que l'événement de la veille ne l'inquiétait nullement.

Son voisin Fritz rit en lui-même de l'autre côté de la rue, et lui cria : Est-ce que tu as déjà des hôtes à l'heure qu'il est que tu es si joyeux ?

Il en viendra, Fritz, il en viendra, et rira bien qui rira le dernier, dit-il ; puis avançant le bras, un verre d'eau-de-vie à la main, il ajouta : Allons, Fritz, viens me faire raison !

C'est trop matin pour moi, répondit celui-ci ; j'attendrai qu'il y ait plus nombreuse compagnie.

Tu es toujours un fin merle ; mais crois-moi, la scène d'hier ne tournera pas si mal : si haut qu'un petit oiseau prenne son vol, il faut toujours qu'il s'abatte.

Mais je ne sais pas, répliqua Fritz, il y a longtemps que celui que j'ai en vue ne s'est abattu ; mais nous ne parlons peut-être pas du même oiseau. À revoir, Bailli ; on m'appelle pour déjeuner.

À ces mots, Fritz ferma sa fenêtre ; le Bailli secoua la tête et murmura entre ses dents : J'aurai une peine du diable à faire sortir cette maudite affaire de la tête de tous ces gens-là. Il se versa à boire, vida son verre, et continua ainsi : Courage ! le temps porte conseil ; c'est aujourd'hui Samedi, nos gens se font raser, je vais aller chez le barbier ; là, grâce à quelques verres de vin, je les rattraperai tous l'un après l'autre. Les paysans ont plus de foi en mes paroles qu'en celles de leur pasteur. Ensuite s'adressant à sa femme : Remplis ce sac de tabac, lui dit-il, mais du plus mauvais, il est bon pour ces drôles-là ; quand le fils du barbier viendra chercher du vin, donne-lui de celui qui a été soufré trois fois, et ajoute à chaque pinte un demi-verre d'eau-de-vie. Il sortit ; mais à peine eut-il fait quelques pas qu'une réflexion soudaine le ramena auprès de sa femme : Écoute ! lui dit-il, il faut que je me tienne sur mes gardes ; fais-moi de l'eau panée, quand je te ferai demander du vin de *la Côte*¹ ; tu me l'enverras, ou plutôt tu me l'apporteras toi-même.

Avant d'arriver chez le barbier, il rencontra Nicolas Spitz et Jost Rubli, sous les tilleuls de l'école ; ils l'accostèrent, et le premier lui adressa la parole :

Où va donc ainsi Monsieur le Bailli, dans son habit du Samedi ? s'écria-t-il.

Le Bailli. Je vais me faire faire la barbe.

Nicolas. Il est extraordinaire que tu en aies le temps aujourd'hui ?

Le Bailli. Il est vrai que je n'ai pas souvent du temps de reste.

¹ La Côte, vignoble estimé du Canton de Vaud.

Nicolas. Non vraiment ; depuis longtemps tu ne te fais raser que le Dimanche, pendant le sermon du matin.

Le Bailli. Ça m'est arrivé quelquefois.

Nicolas. Quelquefois ? toujours. Depuis que notre pasteur a fait chasser ton chien de l'église, on ne te voit pas souvent dans ses domaines.

Le Bailli. Quelle folie, Nicolas ! il y a longtemps que cette affaire m'est sortie de l'esprit.

Nicolas. Je ne m'y fierais pas, si j'étais le pasteur.

Le Bailli. Pourquoi donc ? Mais venez chez le barbier, il s'y trouvera peut-être du vin à boire, ou quelqu'autre passe-temps.

Nicolas. Ah ! je crois que le barbier serait bien recommandé auprès de toi, s'il se buvait du vin dans sa maison.

Le Bailli. Bah ! je ne suis pas à beaucoup près aussi intéressé que vous le croyez. On veut m'ôter le droit d'auberge ; mais, Nicolas ! nous n'en sommes pas là ; celui qui prétend s'en emparer aura de l'ouvrage au moins pour six semaines et trois jours, avant de l'avoir en sa possession.

Nicolas. Je le crois. Cependant il est fâcheux pour toi que notre jeune seigneur n'ait pas conservé les idées de son grand-père.

Le Bailli. Il est vrai qu'il n'a pas tout-à-fait en moi la même confiance que le vieux gentilhomme.

Nicolas. Je pense même que sur aucun point il n'est de la même opinion que l'ancien seigneur.

Le Bailli. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'est plus du tout pour moi ce qu'était son aïeul.

Nicolas. Parbleu ! je le crois bien ; son premier article de foi était : Je crois en toi, mon Bailli.

Le Bailli. Tu fais le plaisant ; voyons le second.

Nicolas. Ma foi, c'était sans doute : Excepté toi, mon Bailli, je ne crois à la parole de personne.

Le Bailli. Tu devrais te faire ministre, Nicolas ; non-seulement tu expliquerais très bien le catéchisme, mais tu pourrais en faire un tout neuf.

Nicolas. On ne me le laisserait pas faire ; car si je m'en mêlais, je le rendrais si clair, si clair, que pour le comprendre les enfants n'auraient pas besoin du ministre ; alors il deviendrait fort inutile qu'il le leur expliquât.

Le Bailli. Tenons-nous-en à l'ancien, Nicolas ; il en est du catéchisme comme de tout le reste : le changement ne vaut rien.

Nicolas. Ah ! c'est une espèce de proverbe qui quelquefois est vrai et quelquefois ne l'est pas. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est juste pour toi à l'égard du nouveau seigneur.

Le Bailli. Attendez, attendez, il se trouvera juste pour bien d'autres : quant à moi, je n'ai pas grand'peur de ce Monsieur-là, chacun trouve son maître.

Nicolas. C'est vrai ; mais tu as beau vanter ton bon vieux temps, il est fini depuis l'été dernier².

Le Bailli. Quoi qu'il en soit, je l'ai eu ce bon vieux temps ; qu'un autre le cherche à présent.

Nicolas. Ce qui le rendait si bon, c'est que le greffier, l'huissier et le vicaire étaient tous trois tes débiteurs.

² Le grand-père de M. d'Arnheim était mort l'été précédent ; son père avait été quelques années avant dans une bataille où il combattait au service du Roi de Prusse.

Le Bailli. On le prétend, mais il n'y en a pas un mot de vrai.

Nicolas. Cependant tu as eu en public des débats avec eux pour de l'argent qu'ils ne voulaient pas te rendre.

Le Bailli. Il paraît que tu as bonne mémoire.

Nicolas. Oh ! je t'en réponds ; par exemple je me souviens de ton procès avec le père Rodolphe, et de la nuit où je te trouvai couché à plat-ventre sous des gerbes de paille près de sa fenêtre. Son procureur était avec lui ; tu écoutas ce qu'ils se disaient jusqu'à deux heures du matin ; j'étais de garde cette nuit-là, et pendant toute une semaine tu me donnas du vin gratis pour me faire taire.

Le Bailli. Tu es un renégat d'oser parler ainsi ; il n'y a pas là un mot de vrai, et tu serais bien embarrassé si tu étais obligé de le prouver.

Nicolas. Quant aux preuves, il n'en est pas question à présent ; mais quant à la vérité, je m'en rapporte à ta conscience.

Le Bailli. Tu fais bien de te rétracter.

Nicolas. Il n'y a que le diable qui ait pu t'inspirer la pensée d'aller ainsi espionner sous un tas de paille au beau milieu de la nuit ; après avoir entendu leur conversation, il te fut bien facile de changer ta déposition à l'aide du greffier.

Le Bailli. Tu radotes, mon pauvre Nicolas !

Nicolas. Ah ! je radote ; si le greffier n'avait retourné tout cela avant l'audience, Rodolphe aurait encore son clos, et Wust et Keibaker n'auraient pas été dans le cas de faire ce beau serment.

Le Bailli. Tu te connais en procès comme notre maître d'école en hébreu.

Nicolas. Tu m'as toi-même appris à connaître celui-ci ; car tu as ri avec moi plus de vingt fois aux dépens de ton très humble serviteur Monsieur le greffier.

Le Bailli. À la bonne heure ; mais il n'a pas fait ce que tu supposes ; à cela près, je conviens que c'était un rusé démon ; Dieu veuille avoir son âme ! Il y aura à la Saint-Michel dix ans qu'il est sous terre.

Nicolas. Tu voulais dire : qu'il est en enfer.

Le Bailli. Fi donc, Nicolas, il ne faut jamais dire du mal des morts.

Nicolas. Tu as raison, sans quoi je raconterais encore ses belles écritures chez les enfants Nopis.

Le Bailli. Il faut qu'au lit de mort il t'ait fait sa confession, pour que tu saches tout cela si bien.

Nicolas. En un mot, je le sais.

Le Bailli. Ce qu'il y a de bon, c'est que j'ai gagné le procès ; tu le sais aussi, sans doute ?

Nicolas. Non seulement je sais que tu l'as gagné, mais je sais encore comment tu l'as gagné.

Le Bailli. Peut-être qu'oui, peut-être que non.

Nicolas. Que Dieu préserve les pauvres de la plume des greffiers.

Le Bailli. Tu as raison. Tous ceux qui écrivent à l'audience devraient être des gens d'honneur, des gens à leur aise, ce serait certainement très bon. Mais il y a bien d'autres choses qui pourraient aller mieux, Nicolas ; que faire ? il faut prendre le temps comme il vient, et se contenter de ce qui est.

Nicolas. Cette sentence me rappelle une fable que j'ai entendu conter à un pèlerin. Il venait d'Alsace ; nous étions en-

semble à une table nombreuse ; il parlait d'un solitaire qui avait dépeint le monde entier dans un livre de fables, et dit qu'il savait ce livre presque tout par cœur. Nous le priâmes de nous réciter une de ces fables, et il raconta celle dont tu m'as fait souvenir.

Le Bailli. Eh bien ! bavard, quelle est-elle ?

Nicolas. Par bonheur je la sais encore ; la voici :

« Une brebis se lamentait de ce que le loup, le renard, le chien et le boucher ne lui laissaient pas un instant de sécurité. Un renard entendit ses plaintes, et lui dit : On doit toujours être content de l'ordre plein de sagesse qui règne dans le monde ; s'il en était autrement, tout en irait encore plus mal.

« Ce raisonnement est bon, quand l'écurie est fermée, répondit la brebis ; mais si elle était ouverte, il n'aurait aucune vérité pour moi.

« Il est bon qu'il y ait des loups, des renards et d'autres animaux voraces, mais il est bon aussi que les bergeries soient bien closes, et que d'innocentes et faibles bêtes soient protégées par de bons bergers et par des chiens fidèles.

« Dieu me conserve ma chaumière, ajouta le pèlerin ; il y a partout beaucoup d'animaux voraces et peu de bons bergers. Ô Dieu saint ! tu sais pourquoi il en est ainsi ; quant à nous, nous devons nous taire. »

« Oui, nous devons nous taire, répétèrent ses compagnons ; et Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort. Amen. »

Tu ne saurais croire combien nous fûmes touchés de la dévotion de ces pèlerins !

Le Bailli. Je n'en doute pas. Mais entrons chez le barbier, je suis tout transi de froid.

Nicolas. Je n'en ai pas le temps, il faut que je continue mon chemin.

Le Bailli. Adieu donc, voisins ! au revoir.

Quand il fut parti, Rubli dit à Nicolas : C'était salé, ce que tu lui as dit là.

Nicolas. Je voudrais l'avoir poivré par dessus le marché, si bien que la langue lui brulât jusqu'à demain matin. »

Rubli. Tu ne lui aurais pas parlé ainsi, il y a huit jours.

Nicolas. Et il y a huit jours qu'il ne m'aurait pas répondu de la sorte.

Rubli. C'est vrai, il est devenu aussi doux que mon chien lorsqu'on lui fit pour la première fois porter la muselière.

Nicolas. Quand la coupe est pleine, une goutte suffit pour faire répandre ce qu'elle contient ; c'est ce qui s'est toujours trouvé vrai pour tout le monde, et qui le deviendra aussi pour le Bailli.

Rubli. Dieu nous préserve d'avoir des emplois ; je ne voudrais pas être le Bailli avec ses deux métairies.

Nicolas. Mais si l'on t'en offrait la moitié d'une, avec la charge de Bailli, que ferais-tu ?

Rubli. Que tu es fou !

Nicolas. Toi qui es sage, que ferais-tu ? N'est-il pas vrai que tu frapperais bien vite dans la main de celui qui te le proposerait, que tu mettrais sur tes épaules le manteau aux deux couleurs, et que tu serais Bailli ?

Rubli. Tu crois ?

Nicolas. J'en suis sûr.

Rubli. Nous perdons notre temps à jaser. Adieu, Nicolas !

Nicolas. Adieu, Rubli !

CHAPITRE VII.

Le Bailli prépare un tour de son métier.

Lorsque le Bailli entra chez le barbier, il le salua, lui et la compagnie, avant de s'asseoir, et sans tousser. Ordinairement il toussait, crachait et s'asseyait avant de souhaiter le bonjour à personne.

Les paysans lui rendirent son salut en souriant, mais ils remirent leur bonnet sur tête bien plus vite que de coutume.

Humel entama aussitôt la conversation.

Toujours bonne recette, maître barbier, dit-il, et tant d'ouvrage que je suis étonné que vous puissiez y suffire avec vos deux mains.

Le barbier était un homme paisible, qui ne répondait guère à de pareils discours ; mais depuis quelques mois le Bailli le persécutait chaque Dimanche par des propos piquants, et au point où en étaient les choses, il crut pouvoir répondre sur le même ton :

Monsieur le Bailli, dit-il, vous ne devriez pas vous étonner qu'on puisse travailler beaucoup de ses deux mains et gagner peu de chose ; mais qu'en ne faisant rien, on puisse, comme vous, entasser des écus, voilà ce qui devrait vous paraître surprenant.

Le Bailli. Oui, c'est vrai, barbier ! tu pourrais l'essayer aussi. C'est un art qui consiste à joindre les deux mains d'une certaine façon, alors l'argent pleut dans la maison.

Le barbier osa encore lui dire : Non, Bailli ! on s'enveloppe bien dans le manteau aux deux couleurs, et puis on dit ces trois mots : *Cela est ainsi*, je le jure, *cela est ainsi* ; dans l'occasion on lève hardiment trois doigts, les deux autres restent baissés, et... Abracadabra... les poches se remplissent d'argent.

Le Bailli enrageait d'entendre un tel langage. Il paraît que tu te mêles de sorcellerie, barbier, répondit-il ; c'est du grimoire, ce que tu nous contes là ; au reste je n'y vois rien de surprenant, les gens de ton métier doivent nécessairement connaître un peu l'art des sorciers et celui des bourreaux.

Ceci était trop fort pour le bon barbier ; il se repentait amèrement de s'être mesuré avec le Bailli, et laissant parler les autres il ne fit plus que savonner, sans dire un mot, le paysan assis devant lui.

Cependant Humel continua ainsi d'un air suffisant :

Notre barbier est un Monsieur achevé ; il lui sied très bien de ne pas daigner nous répondre ; il porte une culotte à la mode, des souliers faits à la ville, et le Dimanche des manchettes ; il a les mains aussi douces qu'un seigneur, et des mollets comme un secrétaire de la chancellerie.

Les paysans aimaient le barbier ; la malice de son antagoniste ne les engagea point à se moquer de lui ; il n'y eut que le jeune Galli, celui qui se faisait raser en ce moment, qui ne put s'empêcher de rire des mollets du secrétaire, parce qu'il sortait précisément de la chancellerie, et que la plaisanterie était juste. Il fit en riant un mouvement sous la main du barbier, et celui-ci lui coupa la lèvre.

Les paysans, mécontents, secouèrent la tête, et le vieux Uli, ôtant la pipe de sa bouche, s'écria :

C'est bien mal à toi, Bailli ; qu'as-tu à faire des mollets du barbier ? et que ne le laisses-tu en repos ?

Les autres, voyant le vieux Uli parler sans crainte et à haute voix, commencèrent à murmurer à leur tour :

Voyez, disaient-ils, voyez ce pauvre Galli, comme il saigne ; qui voudra se faire raser, si cela continue ?

J'en suis fâché, dit le Bailli, et je veux réparer le mal que j'ai causé. Petit Jean ! va chercher trois bouteilles de vin, du meilleur ; il guérit les plaies sans qu'il soit besoin de le faire chauffer.

Aussitôt que Humel eut parlé de vin, les murmures s'apaisèrent, quoique plusieurs eussent peine à croire qu'il eût sérieusement l'intention de leur en donner. Lenk, qui était assis dans un coin, leur donna le mot de l'énigme :

Le vin du Bailli, leur dit-il, a baissé hier sur la terrasse de l'église.

Humel, tirant alors son sac de tabac, le posa sur la table.

Christ, le ménétrier, fut le premier à en demander une pipe. Il lui en donna, d'autres en prirent aussi, et bientôt la chambre fut pleine de la fumée de son mauvais tabac ; il est vrai que lui-même en fumait de meilleur.

Cependant le barbier et les voisins étaient fort tranquilles ; personne ne paraissait disposé à s'échauffer ; ce n'était pas ainsi qu'il l'entendait ; il se promenait dans la chambre en passant le doigt sur son nez, comme c'était sa coutume lorsque ses artifices ne le menaient pas droit au but.

Il fait diablement froid ici ! dit-il en lui-même ; s'il en est toujours ainsi, jamais je ne viendrai à bout de leur monter la tête.

Il sortit, donna quelques kreutzers à la servante pour augmenter le feu du poêle, et bientôt la chambre fut réchauffée.

CHAPITRE VIII.

Quand on graisse les roues, la voiture marche.

Cependant le vin soufré arrive. Des verres ! des verres ici, maître barbier ! s'écrie Humel.

On s'empresse d'en apporter ; les villageois s'approchent des bouteilles, et le Bailli leur verse rasade.

Bientôt le vieil Uli et tous les voisins reprennent leur belle humeur. La balafre du jeune Galli ne vaut pas la peine qu'on en parle ; si ce fou-là s'était tenu tranquille, le barbier ne l'aurait pas coupé.

Insensiblement toutes les langues se délient, tout le monde parle à la fois ; on vante le Bailli ; les uns appellent Léonard vaurien, les autres gredin.

L'un raconte comment, après s'être enivré tous les jours de sa vie, il cherche maintenant à se faire passer pour un saint. L'autre sait bien pourquoi la belle Gertrude est allée elle-même au château parler au jeune seigneur à la place de son mari. Un troisième a rêvé la nuit dernière que le Bailli menait Léonard par le nez comme il le méritait.

Le mauvais cœur d'Humel se délectait de ces propos. Cependant il ne se mêlait qu'avec beaucoup de réserve au bavardage confus de ces ivrognes.

Monsieur le juge, dit-il, en offrant à celui-ci un verre de vin, vous étiez présent au dernier compte que nous avons réglé Léonard et moi ; il y avait encore d'autres personnes assermentées ; vous savez qu'alors il me devait trente florins. Eh bien ! il y a six mois de ça ; il ne m'a pas encore payé un denier. Je ne lui ai pas même demandé cet argent, je ne lui ai pas dit une mauvaise parole, et pourtant il se pourrait que je perdisse la somme jusqu'au dernier kreutzer.

C'est clair, s'écrièrent les paysans en se versant à boire, tu ne reverras jamais ton argent. Le Bailli tirant alors de son portefeuille le billet de Léonard, le posa sur la table en disant ; Vous pouvez voir si c'est vrai ou non.

Les paysans examinèrent ce billet comme s'ils avaient su lire, et dirent : C'est un coquin que ce maçon.

Et Christ, le ménétrier, qui jusqu'alors avait avalé son vin en silence, s'essuyant la bouche avec la manche de son habit, se leva, éleva son verre, et s'écria :

Vive Monsieur le Bailli ! et crèvent les gredins ! – Après avoir vidé son verre, il s'en fit verser un autre, le but encore, et se mit à chanter :

Celui qui d'un œil d'envie
Voit son voisin prospérer,
Qui, pour le faire tomber,
Creuse une fosse ennemie,
Fût-il plus fin qu'un démon,
Fut-il plus fort qu'un Samson,
Et fût-il le bon apôtre,
Doit finir, un jour ou l'autre,
Par cheoir, comme on dit chez nous,
Jusqu'aux yeux dans les égouts.
Dans les égouts.

You ! You³ ! Maçon ! You !

³ You ! cri de joie des paysans suisses.

CHAPITRE IX.

Des droits du pays.

Pas tant de bruit, Christ, dit le Bailli, ça ne sert à rien. Je serais fâché qu'il arrivât un malheur au maçon ; je lui pardonne de tout mon cœur ; c'est la pauvreté qui l'a fait agir ainsi. Mais ce qui est fâcheux, c'est qu'il n'y a plus de sureté pour les droits et les privilèges de notre commune.

Les paysans devinrent attentifs, plusieurs même mirent de côté leurs verres pour écouter sans distraction ce qu'on disait des droits du pays.

Je suis vieux, poursuivit Humel, je n'ai point d'enfants, ce qui arrivera après moi m'inquiète fort peu ; mais vous, mes amis, qui avez des héritiers, vous devez songer à conserver vos privilèges.

Oui ! s'écrièrent-ils, vous êtes notre Bailli, ne cédez pas un seul de nos privilèges.

Le Bailli. Oui, mes amis, le droit d'auberge est un privilège de la commune, c'est un droit précieux, et nous devons nous tenir en garde.

Quelques paysans secouaient la tête et se disaient bien bas : Il ne s'est jamais embarrassé de la commune, et maintenant il voudrait l'entraîner dans le borbier où il se trouve.

Mais la plupart, criant toujours plus fort, tempêtaient, juraient, et protestaient que la commune s'assemblerait au plus tard le surlendemain.

Les plus sages se taisaient, ou se disaient l'un à l'autre : Il faudra voir ce qu'ils feront quand ils auront cuvé leur vin.

Cependant le Bailli buvait toujours prudemment son eau panée, et continuait à alarmer les villageois :

Vous savez tous, leur disait-il, combien l'ancien Rupli, qui était un des principaux de notre village, a eu à batailler, il y a deux siècles, avec l'un des tyranniques ancêtres du Comte d'Arnheim. Ce Rupli⁴, mon grand-père me l'a raconté mille fois, avait coutume de dire : Quand un seigneur flatte les gredins de son village, Dieu soit en aide aux paysans ! Il ne le fait que pour les diviser et demeurer maître de tout. À ce jeu, voisins, nous sommes toujours dupes.

Les buveurs. Rien n'est plus certain.

Le Bailli. Mes amis ! lorsque vos gens de justice n'auront plus d'autorité, vous serez comme des renards auxquels on a coupé la queue. Le nouveau seigneur est fin et rusé comme un diable ; on ne le dirait pas à sa mine ; mais il n'est pas homme à donner de bonnes paroles aux pauvres gens, sans avoir de fortes raisons pour le faire ; si vous saviez... la moitié de ce que je sais... je n'aurais pas besoin de parler ; cependant vous n'êtes pas des bûches, vous saurez bien voir ce qui se passe, et vous y opposer.

⁴ Rupli était un ancien habitant de Bonnal qui avait soutenu les droits de la commune contre un héritier des seigneurs d'Arnheim, et avait tout risqué pour obtenir que le village n'eût plus de corvées à supporter. Mais quant aux paroles qu'Humel place ici dans sa bouche, personne n'a ouï dire qu'il les eût jamais prononcées.

Aebi, avec qui le Bailli s'était concerté, et à qui il fit un signe, lui répondit :

T'imagines-tu, Bailli, que nous n'apercevions pas la griffe ? Il veut s'emparer du droit d'auberge pour le transporter au château.

Le Bailli. Ah ! vous vous en doutez ?

Les buveurs. Oui, parbleu ! mais nous ne le souffrirons pas ; nous prétendons que nos enfants aient un cabaret franc et libre, comme celui que nous avons à présent.

Aebi. Il pourrait nous vendre le vin un ducat la pinte, et nos enfants nous le reprocheraient un jour.

Le Bailli. Oh ! pour cette fois, Aebi, tu exagères ; il est impossible qu'il porte le prix du vin à un ducat.

Aebi. Oui, oui, le maréchal et le charron renchérissent tous les jours au point que cela fait trembler ; le bois même est dix fois plus cher qu'il y a cinquante ans ; peux-tu en disconvenir, Bailli ? Dans l'état de gêne où l'on vit, tout doit hausser ; comment peux-tu savoir à quel prix montera la mesure du vin, lorsqu'il ne sera permis d'en vendre qu'au château ; il est déjà diablement cher à cause de l'impôt.

Le Bailli. C'est vrai ; on met à tout de nouvelles entraves ; aussi tout renchérit.

Oui, oui, mais nous ne le souffrirons pas , répétèrent les paysans ; puis continuant de crier, de jurer et de boire, ils changèrent peu à peu leurs discours en d'odieuses clameurs que je me dispense de décrire.

CHAPITRE X.

Le chien du barbier fait perdre au Bailli un jeu qui était en bon train.

Déjà la plupart des buveurs étaient suffisamment ivres ; le ménétrier l'était plus que les autres ; il se leva soudain en demandant qu'on le laissât sortir. Le Bailli et ses voisins se levèrent pour lui faire place ; mais il chancela, et fit tomber la cruche d'eau de Humel. Celui-ci se hâta d'essuyer la table, de peur qu'on ne s'aperçût de la supercherie ; mais le chien du barbier se mit à lécher l'eau répandue, et malheureusement il fut remarqué par un des buveurs qui considérait avec douleur ce bon vin inutilement versé.

Ô miracle ! s'écria-t-il, depuis quand les chiens boivent-ils du vin ?

Depuis longtemps, imbécile ! répondit le Bailli, en lui faisant signe de se taire, il donna aussi un coup de pied au chien pour l'envoyer ailleurs ; mais l'animal ne comprit point cet ordre ; il aboya, gronda, et recommença à boire.

Le Bailli pâlit en voyant toutes les têtes se baisser pour considérer le chien ; la femme du barbier ramassa les morceaux de la cruche cassée, les flaira, et convaincue que ce n'était que de l'eau, elle dit tout haut, en secouant la tête :

Ça n'est pas beau !

Humel répondit, avec embarras : Je ne suis pas bien, je suis obligé de me ménager.

Les buveurs n'ajoutèrent point foi à cette défaite ; et à droite et à gauche on murmurait de plus en plus : Il y a ici quelque anguille sous roche.

Plusieurs se plaignirent aussi que le vin leur donnait le vertige, ce qui ne devait pas être, vu la petite quantité qu'ils en avaient bu.

Alors les deux plus notables se lèvent, paient le barbier, prennent congé et s'avancent vers la porte.

Eh ! Messieurs, pourquoi vous en-allez vous sitôt ? s'écrie le Bailli.

Nous avons affaire ailleurs, répondent-ils en se retirant.

Le barbier les suit hors de la chambre et leur dit : Plût à Dieu que ce fût le Bailli qui s'en allât ; ceci est un tour de son métier ; ce n'est certainement pas à bonne intention qu'il a fait apporter son vin et son eau panée.

Nous le croyons aussi, sans quoi nous serions restés, répondent-ils.

Le barbier. Je ne puis souffrir tout ce bruit d'ivrognes dans ma maison.

Tu n'as aucune raison de le souffrir ; tu pourrais même en avoir des désagréments.

À ta place, ajouta le plus âgé, je mettrais fin à tout ce tapage.

Le barbier. Je n'ose.

Nous n'en sommes plus au vieux temps, dit l'autre, tu peux bien être le maître chez toi.

Le barbier. Eh bien ! je vais suivre votre conseil.

Pourquoi ces Messieurs nous ont-ils quittés si brusquement, maître barbier ? lui demanda le Bailli, quand il rentra.

Le barbier. C'est qu'ils pensent comme moi qu'un tel vacarme n'est point agréable, et ma maison n'est pas faite pour ça.

Le Bailli. Ah ! c'est là ton opinion ?

Le barbier. Oui vraiment, M. le Bailli ; je suis bien aise d'être tranquille dans ma chambre.

Cette discussion n'amusait pas l'honorable compagnie : Allons, allons, nous ferons moins de bruit, dit l'un ; nous ne sonnerons mot, dit l'autre ; rester bons amis, c'est toujours le mieux ! s'écria un troisième.

Encore une bouteille, Bailli ! bégaya le ménétrier.

Oh ! mes amis, j'ai aussi une chambre, Dieu merci ! et nous pouvons très bien laisser M. le barbier tranquille dans la sienne, dit Humel.

Vous me ferez plaisir, répondit le barbier.

Mais vous oubliez l'affaire de la commune, voisins ! et ce cher droit d'auberge, dit Aebi l'aîné, encore altéré.

Que celui qui veut rester mon ami, me suive ! s'écria le Bailli d'un air menaçant ; puis lançant autour de lui des regards farouches, et jurant entre ses dents, il sortit sans saluer personne, en tirant la porte après lui de manière à faire trembler la chambre.

C'est impudent, dit le barbier.

Oui ! c'est impudent, répétèrent plusieurs paysans.

Il y a là du louche, dit le jeune Mayer, et quant à moi, je n'irai point chez le Bailli.

Moi non plus, répondit Leupi.

Ah, Diable ! ni moi, ajouta Rénold ; je me rappelle la matinée d'hier ; j'étais tout près de lui et de Monseigneur, et j'ai bien vu ce qui en était.

Les autres se regardaient sans savoir à quoi se déterminer ; la plupart restèrent ; il n'y eut qu'Aebi, Christ et quelques autres mauvais sujets qui prirent les bouteilles vides du Bailli et le suivirent.

Celui-ci, de retour dans sa maison, se mit à la fenêtre pour voir si les buveurs arrivaient ; pendant quelque temps il ne vit venir personne ; il se dépitait, et s'indigna contre lui-même.

Ne suis-je pas une bête ? disait-il, une impuissante bête ! voilà bientôt midi, et rien de fait ; le vin est bu, et à présent ils rient peut-être à mes dépens. J'ai babillé avec eux comme un enfant, je me suis rabaissé à leur niveau, mais en vain. Ah ! si j'avais vraiment de bonnes intentions pour ces drôles-là, si ce qui est utile à la commune m'intéressait moi-même, ou si seulement j'avais pris la peine de feindre pour le leur persuader, j'aurais réussi. Un homme entendu n'a qu'à siffler pour faire danser toute une commune de cette espèce, pourvu qu'elle le croie bien intentionné. Mais les temps ont été trop bons pour moi ; sous l'ancien seigneur je ne m'embarrassais point de la commune. Depuis que je suis Bailli, j'ai fait ma joie et mes plaisirs de les duper, de les railler, de les maîtriser, et dans le fond j'espère bien le faire encore ; mais pour en venir là, il faut prudemment les tenir à trois pas de moi ; serrer la main des gens, se familiariser avec eux, écouter l'avis de chacun, comme si l'on était le frère de tout le monde, tout cela ne vaut rien, quand on est trop connu.

Un homme comme moi doit agir en silence et seul pour lui-même, n'employer que ceux qu'il connaît bien, et ne point s'embarrasser de la commune. Un vacher ne tient pas conseil avec son troupeau, et j'ai été assez fou pour vouloir le faire aujourd'hui.

Pendant qu'il raisonnait ainsi, il vit arriver ceux qui rapportaient les bouteilles vides.

Êtes-vous seuls ? leur dit le Bailli ; ces chiens-là ne veulent-ils pas venir ?

Non, aucun, répondit Aebi.

Le Bailli. Diable ! c'est inquiétant.

Christ. Très inquiétant, je le pense aussi.

Le Bailli. Il s'agit de savoir ce qu'ils bavardent et méditent entr'eux. Christ, va chercher encore des bouteilles vides.

Christ. Il n'y en a plus.

Le Bailli. Imbécile ! c'est égal ; va toujours les chercher ; si tu n'en trouves pas, fais-toi raser, fais-toi saigner, s'il le faut ; mais reste là, et écoute de toutes tes oreilles. Si tu me rapportes fidèlement ce qu'ils auront dit, je te ferai boire jusqu'à demain matin. Et toi, Leuli, va chercher Joseph, le plus ancien des ouvriers du maçon ; fais attention que personne ne te voie, et dis-lui de venir ici à midi.

Encore un verre de vin avant de partir, répondit Leuli ; et puis je cours comme un chien de chasse et je reviens comme l'éclair.

C'est bon, dit le Bailli, et il leur versa encore à boire.

Ceux-ci partirent, et la femme du Bailli servit à boire aux deux autres.

CHAPITRE XI.

Projets de coquins bien conçus.

Le Bailli se retira dans la chambre voisine pour se consulter sur la manière dont il convenait de s'y prendre avec Joseph.

Il est faux et rusé comme un diable, se disait-il, je puis tabler là-dessus. Il y a bon nombre d'écus sur le compte de son maître qui ont été bus par lui. Mais ce que j'ai à lui proposer est un peu fort, il en sera effrayé... Voilà déjà midi... Je lui offrirai jusqu'à dix écus ; car s'il fait ce que je veux, tout le mortier tombera, depuis le haut du clocher jusqu'en bas, avant qu'il soit trois semaines. Je ne dois pas regretter dix écus.

Tandis qu'il parlait ainsi, Leuli revint et Joseph le suivit de près. Ils n'entrèrent pas ensemble, afin de moins éveiller les soupçons.

Bonjour, Joseph ! ton maître ignore-t-il que tu es ici ?

Il est encore au château, répondit Joseph ; pourvu que je retourne à l'ouvrage à une heure, il ne s'apercevra de rien.

C'est bon ; j'ai à te parler, Joseph ! il faut que nous soyons seuls, dit le Bailli.

Il le conduisit dans une chambre écartée, et ferma la porte aux verrous. Il y avait sur une table des saucisses, du pain et du

vin. Humel prit deux chaises, les approcha et dit : Ceci retarde ton dîner, mange un morceau avec moi.

Joseph. Volontiers, ça ne se refuse pas ; M. le Bailli n'a qu'à parler, je suis prêt à lui rendre service.

Le Bailli. À ta santé, Joseph ! bois un coup, et goûte de ces saucisses, elles doivent être bonnes ; les temps sont durs, et chez ton maître on peut s'en apercevoir.

Joseph. C'est vrai ; mais ils deviendront meilleurs, à présent que nous allons avoir de l'ouvrage du château.

Le Bailli. Es-tu assez fou pour t'imaginer que ça puisse durer ? Je le voudrais ; mais ton maître n'est pas l'homme qu'il faut là. Jamais il n'a construit un bâtiment de quelque importance, et il serait bien embarrassé s'il ne s'en reposait sur toi, Joseph.

Joseph. Ma foi !... ça se peut ;... il y a bien quelque chose de vrai là dedans.

Le Bailli. Je l'ai pensé, et c'est de quoi je voulais te parler. Tu pourrais me faire un grand plaisir.

Joseph. Me voici à vos ordres, M. le Bailli... à votre santé !

Le Bailli. À la tienne, mon garçon !... Je voudrais que les fondements fussent faits avec des pierres de la carrière de Schwendi.

Joseph. Mille tonnerres ! M. le Bailli, ça ne se peut pas ; il paraît que vous ne vous y connaissez guères ; ces pierres-là ne valent rien pour des fondements.

Le Bailli. Tu te trompes ; elles ne sont pas si mauvaises, j'en ai vu employer mille fois. Je te jure qu'elles sont bonnes, Joseph ! et ce serait une grande satisfaction pour moi qu'on rouvrît cette carrière.

Joseph. Bailli ! c'est impossible.

Le Bailli. Si tu me rends ce service, je serai reconnaissant et tu t'en apercevras.

Joseph. Mais les murs seraient pourris au bout de six ans, si on les faisait de cette pierre.

Le Bailli, Bah ! bah ! que me chantes-tu là ? ce sont des sottises.

Joseph. Non, parbleu ! il y a près des fondements un égout d'écurie continuel ; ces pierres y pourriraient comme des planches de sapin.

Le Bailli. Et quand elles y pourriraient ? que t'importe que ces murs soient encore bons dans dix ans ? Crains-tu, par hasard, que le seigneur du château n'ait pas le moyen d'en faire d'autres ? Si tu fais ce que je te dis, tu auras un bon pourboire.

Joseph. Le pourboire serait bien mon fait ; mais si Monseigneur venait à s'apercevoir lui-même que les pierres ne valent rien.

Le Bailli. Comment le saurait-il ? il n'y connaît rien du tout.

Joseph. Ah ! il en sait sur certaines choses plus long qu'on ne croit. Au reste, vous devez le connaître mieux que moi, M. le Bailli.

Le Bailli. Je te réponds qu'il n'entend rien à de pareilles affaires.

Joseph. Dans le fond, je pense comme vous. Ces pierres ont une belle apparence, et pour certains ouvrages elles sont excellentes.

Le Bailli. Tope là ; tu persuaderas à ton maître de se servir des pierres de cette carrière, et tu auras cinq écus pour boire.

Joseph. C'est beaucoup, si seulement je les tenais déjà !

Le Bailli. Tu les auras, parbleu ! c'est très sérieusement que je te les promets.

Joseph. Eh bien ! M. le Bailli, va comme il est dit ! que m'importe après tout le seigneur du château ?... Et il lui tendit la main en signe d'engagement.

Le Bailli. Encore un mot, Joseph : j'ai un petit sac plein d'une drogue que m'a donné un apothicaire en me disant qu'il suffisait d'en mettre une petite quantité dans la chaux pour qu'elle formât un mortier aussi dur que du fer. Mais on n'ose pas s'en rapporter entièrement à ces Messieurs-là ; je voudrais l'essayer sur un autre bâtiment avant de m'en servir moi-même.

Joseph. Oh ! ça n'est pas difficile, je puis l'essayer au coin d'un mur.

Le Bailli. Bah ! au coin d'un mur ! il ne sert à rien de faire la chose en petit, car on ne sera jamais sûr qu'elle réussisse en grand ; je voudrais, moi, l'essayer sur l'église entière ; ne serait-ce pas possible ?

Joseph. Faut-il mettre beaucoup de cette marchandise dans la chaux ?

Le Bailli. Seulement un couple de livres par tonneau.

Joseph. Alors, c'est bien aisé.

Le Bailli. Veux-tu me faire ce plaisir ?

Joseph. Oui, vraiment !

Le Bailli. Et te taire si l'expérience ne réussit pas ?

Joseph. Parbleu ! il va sans dire qu'on ne s'en vante pas.

Le Bailli. Tu viendras chercher la drogue chez moi toutes les fois que tu en feras usage, et en même temps tu boiras un verre de vin.

Joseph. Je n'y manquerai pas, M. le Bailli ; mais il faut que m'en aille, il a sonné une heure ; encore une fois, à votre santé ! et avec reconnaissance.

Le Bailli. Je te dispense des remerciements ; et si tu tiens ta promesse, tu auras les cinq écus.

Joseph. Je les aurai, M. le Bailli, comptez sur ma parole, en vous remerciant bien. – Et il but son dernier verre de vin.

Le Bailli. Adieu, Joseph, nous en restons là.

C'est une drôle de fantaisie, disait Joseph en s'en allant, que notre Bailli a pour ces pierres ; et cette drogue qu'il veut qu'on mette dans la chaux c'est encore bien plus singulier ; on ne s'est jamais avisé de faire un essai comme celui-là sur toute une église ! Quoi qu'il en soit, le pourboire ne m'échappera pas, c'est l'essentiel ; ensuite, je ferai ce qu'il m'a dit... ou je ne le ferai pas.

C'est très bien allé, se disait le Bailli de son côté, beaucoup mieux que je ne l'espérais, et pour moitié du prix que je lui aurais offert ; car je lui aurais promis dix écus comme cinq, s'il avait su marchander. Que je suis content d'avoir fait ce marché ! Non, non, il ne faut jamais perdre courage ; si seulement les murs étaient déjà hors de terre ! Patience ! Lundi on commencera à tirer les pierres de la carrière. – Pauvre maçon, ta femme t'a apprêté un mauvais ragoût ! et tu te crois assis sur un trône.

CHAPITRE XII.

Bonheur domestique.

Léonard, après avoir été au château de grand matin, était de retour auprès de sa femme.

Gertrude s'était pressée d'achever son ouvrage du Samedi, avant que son mari revînt. Elle avait peigné ses enfants, elle avait tressé leurs cheveux, préparé leurs habits du Dimanche, nettoyé la petite chambre, et durant ce travail elle avait appris une chanson à ses bien-aimés.

Vous la chanterez à votre bon père quand il reviendra, leur avait-elle dit, et les enfants l'avaient apprise avec plaisir dans l'espoir de réjouir leur père à son retour.

Au milieu de leurs travaux, ils chantèrent avec leur mère, sans peine, sans perte de temps, sans livres, jusqu'à ce que leur mémoire eût retenu l'air et les paroles.

Léonard rentra, et Gertrude, après l'avoir salué, se mit à chanter accompagnée de toute la petite famille :

Ô douce paix ! qui calmes la douleur,
Descends des cieux, ah ! descends dans mon cœur.
Je suis las de vaine espérance,
De vains efforts, de vains désirs ;

Partout j'ai cherché les plaisirs,
Partout j'ai trouvé la souffrance.
Ô douce paix ! qui calmes la douleur,
Descends des cieux, ah ! descends dans mon cœur.

Une larme brilla dans l'œil de Léonard ; il était profondément ému, tandis que la mère et les enfants chantaient pour lui avec tant de calme et de gaîté.

Dieu vous bénisse, mes bien-aimés ! Dieu te bénisse, ma Gertrude ! leur dit-il avec tendresse.

Cher ami ! répondit Gertrude, on trouve le ciel sur la terre, lorsqu'on fait le bien, qu'on cherche la paix, et qu'on désire peu.

Léonard. Si je jouis un instant de ce paradis de la vie⁵, la paix du cœur, c'est à toi que je le dois. Jusqu'à la mort je te remercierai de m'avoir sauvé, et ces enfants t'en remercieront même après que tu auras cessé de vivre. Ô mes enfants ! soyez toujours bons, obéissez à votre mère, et vous prospérerez.

Gertrude. Tu es tout de cœur aujourd'hui, mon ami.

Léonard. C'est que j'ai aussi été fort bien reçu par Monseigneur.

Gertrude. Ah ! que Dieu en soit loué.

Léonard. C'est un homme qui n'a pas son pareil, ma femme ; j'étais bien enfant de ne pas oser aller auprès de lui.

⁵ Paradis de la vie. Cette phrase et mille autres semblables paraîtront peut-être trop recherchées dans la bouche des gens du peuple. Je dois prévenir mes lecteurs qu'elles ne sont pas moins que tout le reste de l'ouvrage une imitation fidèle de la nature. L'habitude qu'ont les paysans suisses de lire la Bible tous les Dimanches leur donne de la tendance à parler morale, et les expressions qu'ils emploient sont des réminiscences.
Note du Traducteur.

Gertrude. Nous devenons toujours sages après coup... Mais raconte-moi donc comment tout cela s'est passé.

En achevant ces mots, elle prit le bas auquel elle travaillait, et s'assit près de son mari.

CHAPITRE XIII.

Léonard aimait sa femme.

Léonard. Si tu t'assieds là, comme le Dimanche au soir près de la Bible, il faudra bien que de fil en aiguille je te raconte beaucoup de choses.

Gertrude. Tout, mon cher ami, il faut me raconter tout.

Léonard. Oui-dà ! crois-tu que je me souviendrai de tout ? et puis, c'est Samedi, tu n'auras pas assez de temps pour m'écouter.

Gertrude souriant. Ouvre les yeux.

Léonard regarde autour de lui : Ha ! ha ! dit-il, tu as déjà fini ?

Lise, se mettant entr'eux deux. Elle s'est bien dépêchée, mon père. Annette et moi l'avons aidée à tout arranger ; ça n'est-il pas bien ?

Très bien, on ne peut mieux, répondit le père.

Mais commence donc à raconter, dit Gertrude.

Léonard. Monseigneur m'a demandé le nom de mon père, la rue dans laquelle je demeurais, et jusqu'au numéro de notre maison.

Gertrude. Oh ! tu ne contes pas bien, Léonard ! je sais qu'il n'a pas commencé ainsi.

Léonard. Pourquoi pas ? et comment crois-tu donc qu'il ait commencé.

Gertrude. D'abord tu lui as dit : Dieu vous garde ! Et il t'a répondu : Grand merci ! Comment cela s'est-il fait ?

Léonard. Petite sorcière ! tu as pourtant raison ; je ne commençais pas par le commencement.

Gertrude. Ah ! tu en conviens ?

Léonard. Eh bien ! dès qu'il m'a vu, il m'a demandé si je n'avais plus peur de lui. Je l'ai salué aussi bas et aussi bien que j'ai pu, et j'ai dit : Excusez-moi, mon bon Seigneur ! Il a ri, et m'a fait apporter une bouteille de vin.

Gertrude. Bon ! voilà vraiment un commencement tout différent ; et la bouteille de vin a sans doute bientôt été vide ?

Léonard. Non, ma femme ! j'étais là aussi timide qu'une fiancée, je ne voulais pas y toucher ; mais Monseigneur ne l'entendait pas ainsi : Je sais que tu n'as aucune répugnance pour le vin, verse-toi à boire, me dit-il. Je fis tout doucement ce qu'il me commandait ; je bus un coup à sa santé ; mais il me regardait si fixement que le verre tremblait sur mes lèvres.

Gertrude. Ce que c'est que la conscience ! La tienne, mon Léonard, était alors dans tes doigts. Mais tu t'es bientôt rassuré ?

Léonard. Oui, assez promptement ; il était si affable ! Il est bien naturel, m'a-t-il dit, qu'un homme qui travaille beaucoup boive volontiers un peu de vin, on aurait tort de le lui reprocher ; mais quand, au lieu de se contenter d'un verre pour se donner des forces, on en boit jusqu'à perdre la raison, jusqu'à oublier sa femme, ses enfants, ses vieux jours... c'est un malheur, Léonard. — Ces paroles, Gertrude, m'ont fendu le cœur ; cepen-

dant j'ai pris courage et j'ai répondu : Gracieux Seigneur ! je me suis trouvé embarrassé dans des affaires si malheureuses que je n'ai su comment en sortir, et depuis ce temps... Dieu sait que je n'ai pas bu un verre de vin de bon cœur.

Gertrude. As-tu pu articuler tout cela ?

Léonard. S'il n'avait pas été si bon, je ne l'aurais certainement pas pu.

Gertrude. Qu'a-t-il dit ensuite ?

Léonard. Que c'était un malheur que la plupart des pauvres eussent recours dans leurs besoins à des gens qu'ils devaient fuir comme la peste. Je ne pus m'empêcher de soupirer, je crois qu'il s'en aperçut, car il ajouta d'un air de pitié : Plût à Dieu qu'on pût le persuader aux braves gens avant qu'ils l'apprirent à leurs dépens. Le pauvre est à moitié sauvé s'il évite de tomber dans les griffes de quelque vampire. – Bientôt après, il dit encore : J'ai le cœur navré quand je pense à tous les malheureux qui se consomment dans la plus affreuse misère, sans avoir le bon sens et le courage de découvrir leur infortune à ceux qui leur aideraient de si bon cœur, si le fond des choses leur était connu. Tu auras à répondre un jour devant Dieu de t'être laissé mener ainsi par le Bailli, exposant ta femme et tes enfants à tous les besoins, à tous les dangers, sans être venu une seule fois me demander conseil et secours. Pense donc, Léonard, à ce que tu serais devenu si ta femme n'avait pas été mieux avisée que toi.

Gertrude. Et tout cela, il l'a dit avant de demander le numéro de la maison ?

Léonard. Tu le vois bien.

Gertrude. Ah ! mon drôle, c'est que tu n'avais pas envie de me le dire ?

Léonard. Je pense que ç'aurait été plus prudent ; Dieu sait comme tu vas devenir fière d'avoir eu tant de courage !

Gertrude. Tu crois, seigneur et maître ? Eh bien ! oui, je me glorifierai de ce tour-là, tant que je vivrai, tant qu'il nous fera du bien. Mais qu'est-ce que Monseigneur t'a dit de plus ?

Léonard. Il m'a fait subir un examen au sujet du bâtiment, et il était bon que je n'eusse pas oublié mon métier ; j'ai été obligé de lui calculer le tout à la toise, de lui compter les charrois de pierres, de sable et de chaux, sans rien oublier.

Gertrude. Et en comptant, tu ne t'es pas trompé d'un zéro ?

Léonard. Non, pas cette fois, ma chère amie !

Gertrude. Dieu en soit loué !

Léonard. Oui, Dieu en soit loué !

Gertrude. Et tout est-il maintenant convenu ?

Léonard. Oui-dà ! et puis c'est que la convention est belle et bonne ; devine combien il m'a avancé ? (*Il fait sonner des écus dans sa poche*) il y a longtemps que tu n'as entendu ce bruit-là, n'est-ce-pas ? (*Gertrude soupire*) Ne soupire pas, ma Gertrude ! nous ne retomberons pas dans notre ancienne misère.

Gertrude. Le Dieu du ciel est venu à notre secours.

Léonard. Et au secours de beaucoup d'autres gens du village. Imagine-toi que Monseigneur a pris dix pères de famille, qui tous sont dans le besoin, pour les faire travailler au bâtiment comme journaliers, et qu'il leur donne 25 kreutzer par jour. Ô Gertrude ! si tu avais vu avec quel soin il les a choisis !

Gertrude. Ah ! conte-moi donc ça comme il faut.

Léonard. Oui, si je savais parler comme lui.

Gertrude. Tâche de te rappeler tout.

Léonard. Il s'est informé de tous les pauvres du village, du nombre de leurs enfants et de leur âge, de leurs moyens d'exister ; ensuite il a fait choix de ceux qui avaient le plus besoin de secours, le plus d'enfants en bas âge, et il m'a dit deux fois : Si tu connais quelqu'un qui comme toi soit dans la peine, dis-le moi. – J'ai nommé des premiers Rodolphe Hubel, et il aura certainement de l'ouvrage pour un an.

Gertrude. C'est très bien à toi, mon ami, de ne pas lui en vouloir pour tes pommes de terre.

Léonard. Comment pourrais-je lui en vouloir ? cette famille est dans une misère qui fait peur ; j'ai encore surpris, il y a deux jours, le petit Félix près de la fosse⁶ des pommes de terre ; je n'ai pas fait semblant de savoir qu'il venait les déterrer ; le pauvre enfant a un air de famine qui fait peine à voir, et nous, Dieu soit béni ! nous avons pourtant toujours eu de quoi manger.

Gertrude. C'est vrai, mon ami, et j'aime à te voir un si bon cœur. Mais le vol n'est pas une ressource dans la misère, et le pauvre qui s'y adonne n'en est que doublement malheureux.

Léonard. Oui ; mais avoir une faim dévorante, voir devant soi de quoi manger, savoir qu'il se pourrit beaucoup de légumes dans la fosse, que le bétail même en a de reste, et n'y pas toucher ô chère amie, c'est avoir bien de la force.

Gertrude. Certainement c'est difficile, mais il faut que le pauvre en ait le courage, sans quoi il tombe inévitablement dans les malheurs les plus affreux.

⁶ Dans quelques parties de la Suisse, les paysans sont dans l'usage de déposer dans de grandes fosses bien couvertes les légumes qu'ils veulent préserver de la gelée et conserver pour la fin de l'hiver. *Note du Traducteur.*

Léonard. Mais, ma bonne amie, qui le ferait à sa place ? qui pourrait l'exiger de lui ?

Gertrude. Dieu, qui l'exige du pauvre, lui en donne la force ; il le prépare par la nécessité, par les diverses souffrances de sa position, et le conduit à faire ce grand effort sur lui-même. Crois-moi, Léonard, Dieu aide en secret le pauvre, il lui donne la faculté de supporter, d'endurer, de souffrir ce qui paraîtrait presque impossible. Mais lorsque le combat est fini et qu'il lui reste une bonne conscience, alors, Léonard ! alors sa joie est une joie du ciel, et il est cent fois plus heureux que ceux qui n'ont pas eu l'occasion de se surmonter ainsi.

Léonard. Je le sais, Gertrude ! tu me l'as appris toi-même ; je ne suis pas aveugle, j'ai vu souvent que dans la plus grande nécessité tu te confiais en Dieu, et tu étais contente. Mais peu de gens savent supporter la misère comme toi, et beaucoup sont, comme moi, faibles et abattus dans le malheur. Aussi je pense toujours que si l'on pouvait procurer aux pauvres assez de travail et de pain, ils seraient tous meilleurs qu'ils ne le sont dans l'embarras, dans la détresse, et en butte à toutes les calamités qu'ils ont à supporter.

Gertrude. Tu te trompes, cher ami. S'il ne fallait aux pauvres, pour être heureux, que du travail et un moyen d'exister, ce secours leur serait bientôt accordé ; mais ce n'est pas tout. Qu'on soit riche ou pauvre, il faut, pour être heureux, que les désirs du cœur soient bien réglés ; et c'est plutôt par le malheur et la peine que par la joie et la tranquillité, que la plupart des hommes parviennent à régler leur cœur. S'il n'en était pas ainsi, le bon Dieu nous accorderait surement le bonheur en abondance. Mais les hommes ne sont en état de goûter le repos et la joie que lorsque leur cœur, en apprenant à se vaincre, a acquis de la force, de la persévérance, de la sagesse et de la patience. Il faut donc nécessairement qu'il y ait beaucoup de peines et de misère dans ce monde ; sans quoi peu de gens parviendraient à se rendre maîtres de leur propre cœur et à jouir de

la paix intérieure ; et quand elle manque, il est fort égal qu'on ait de l'ouvrage ou non, qu'on ait du superflu ou qu'on n'en ait pas. Le riche Mayer peut avoir tout ce qui lui plait, il est tout le jour au cabaret, et cependant il n'est pas plus heureux que le pauvre crieur de nuit, qui ne possède rien, et qui, toujours altéré, ne boit pourtant que bien rarement un verre de vin dans son coin.

Léonard soupira ; Gertrude aussi garda un moment le silence ; ensuite elle reprit ainsi :

As-tu été voir si les ouvriers travaillent ? Je dois te dire que Joseph s'est encore glissé aujourd'hui au cabaret.

Léonard. Ça me chagrine ; il faut que le Bailli l'ait envoyé chercher ; il m'a tenu des propos fort extraordinaires, quand avant de rentrer j'ai été voir son ouvrage ; et s'il est vrai qu'il revenait de l'auberge, je crains que ce qu'il m'a dit ne lui ait été soufflé.

Gertrude. Qu'est-ce donc qu'il t'a dit ?

Léonard. Que les pierres de la carrière de Schwendi étaient excellentes pour rebâtir l'église ; et comme je lui ai répondu que les gros cailloux que nous avons ici en abondance valaient beaucoup mieux, il m'a dit que j'étais toujours la même buse et que jamais je ne saurais bien faire mes affaires ; que les murs seraient beaucoup plus beaux, et auraient meilleure apparence, s'ils étaient de pierre de Schwendi. J'ai cru qu'il parlait de bonne foi ; mais s'il a été chez le Bailli, il pourrait bien y avoir quelque chose là-dessous. La pierre dont il parle est poreuse, sablonneuse, elle ne vaut rien pour un tel ouvrage... Si c'était un tour qu'ils voulussent me jouer !

Gertrude. Joseph n'est pas sûr, je te conseille d'être sur les gardes.

Léonard. Oh ! ils ne m'y prendront pas. Monseigneur ne veut point de pierres sablonneuses dans ses murailles.

Gertrude. Eh ! pourquoi pas ?

Léonard. Il dit qu'il y a dans le voisinage des égouts d'écuries, et que ces pierres seraient bientôt rongées par le salpêtre.

Gertrude. C'est-il vrai ?

Léonard. Très vrai ; j'ai moi-même travaillé, en Alsace, à un bâtiment dont il a fallu démolir les fondements parce qu'ils étaient de pierre sablonneuse.

Gertrude. Je suis étonnée que Monseigneur s'entende à tout cela.

Léonard. J'en suis moi-même tout surpris ; mais il s'y connaît très bien. Il m'a aussi demandé où se trouvait le meilleur sable ; je lui ai répondu que c'était près du moulin d'en bas.

C'est bien loin, m'a-t-il dit, pour le conduire jusque sur la colline ; il faut ménager les gens et les chevaux ; n'en connais-tu point qui soit plus près ?

J'ai dit qu'il y avait, à peu de distance de l'église, de très beau sable, mais que c'était une propriété particulière, qu'il faudrait payer pour pouvoir y creuser ; que de plus on ne pourrait le charrier qu'au travers d'une prairie pour laquelle il faudrait encore donner une indemnité.

C'est égal, m'a-t-il dit, j'aime mieux en passer par là que de faire chercher le sable au-dessous du moulin.

Mais il faut encore que je te conte quelque chose. Justement comme il parlait du sable, le domestique est entré pour annoncer Monsieur le Baron d'Oberhofen. J'ai pensé qu'il convenait de dire que je ne voulais pas déranger Monseigneur, et que je reviendrais une autre fois. Là-dessus il s'est mis à rire, et m'a dit : Non, non maçon, j'achève volontiers une affaire avant d'en commencer une autre ; te voilà bien, tout prêt à prendre congé ; cela tient à une ancienne habitude dont tu dois te dé-

faire, celle de te laisser détourner en toute occasion de tes affaires et de ton travail. Je me grattais la tête, ma femme, et j'aurais bien voulu pouvoir ravalier mon : « Je reviendrai une autre fois. »

La leçon te venait assez bien, dit Gertrude ; et au même instant, quelqu'un s'écria près de la porte : Holà ! n'y a-t-il personne ?

CHAPITRE XIV.

Le maçon ouvrit la porte, et l'on vit entrer Marguerite, nièce du Bailli et bru du sacristain. Après avoir salué du bout des lèvres le mari et la femme, elle dit :

Tu ne voudras sans doute plus regarnir notre mauvais fourneau⁷, Léonard ?

Léonard. Pourquoi pas, voisine ? y manque-t-il quelque chose ?

Marguerite. Non pas pour le présent ; je voulais seulement savoir à quoi m'en tenir en cas de besoin.

Léonard. Tu es bien prévoyante, Marguerite.

Marguerite. Oh ! les temps changent, et avec eux les gens aussi.

Léonard. C'est vrai, mais il se trouvera toujours des gens pour raccommoder les fourneaux.

⁷ En Suisse, toutes les chambres de paysans sont chauffées par de très grands poêles qu'on appelle *fourneaux* ; ils sont ordinairement en faïence, ayant par derrière un escalier à plusieurs degrés sur lesquels on va s'asseoir en hiver. Cette place appelée *la cavette*, est occupée de préférence par les vieillards, les enfants, les oisifs et les amoureux. *Note du Traducteur.*

Marguerite. C'est justement ce qu'il y a de bon.

Pendant cette conversation, Gertrude ayant pris le couteau pendu à la muraille, s'était mise en devoir de couper, pour leur soupe, un pain de seigle assez dur.

Voilà du pain bien noir, dit Marguerite, mais vous en mangerez de meilleur à présent que ton mari est devenu Monsieur le maçon du château.

Tu es folle, Marguerite ; je remercierai Dieu si j'en ai toute ma vie du pareil, répondit Gertrude.

Marguerite. Le blanc est cependant meilleur, et ne pourra te manquer quand tu seras Madame la Baillive, car ton mari sera peut-être Bailli ; au reste ce serait bien fâcheux pour nous.

Léonard. Que veux-tu dire avec tes demi-mots piquants ? je n'aime pas qu'on aille par quatre chemins ; quand on a quelque chose sur le cœur, il faut le dire tout franchement.

Marguerite. Ah ! je le dirai, s'il le faut. Léonard, mon mari est fils du sacristain ; or, depuis qu'il y a des églises, on sait que, pour les travaux à y faire, on donne la préférence au sacristain et à sa famille.

Léonard. Après ?

Marguerite. Eh bien ! dans ce moment même, le Bailli a chez lui une liste où sont inscrits une douzaine de manants pour travailler à rebâtir l'église ; ce sont les plus grands gueux du village, et pas un mot du sacristain et de sa famille.

Léonard. Mais, voisine, à qui t'en prends-tu ? est-ce moi qui ai fait cette liste ?

Marguerite. Tu ne l'as pas écrite, mais je crois bien que tu l'as dictée.

Léonard. Ah ! il faudrait voir que je m'avisasse de dicter à Monseigneur ce qu'il écrit.

Marguerite. En un mot, on sait que tu es toujours au château, qu'aujourd'hui encore tu y as été ; si tu avais dit à Monseigneur comment on faisait autrefois, il s'en serait tenu aux anciennes coutumes.

Léonard. Tu le trompes bien, si tu le crois, Marguerite ; Monseigneur n'est pas homme à s'en tenir aux anciennes coutumes s'il croit pouvoir mieux faire en les changeant.

Marguerite. Il y paraît.

Léonard. Son intention est d'aider les plus pauvres, les plus à plaindre, en leur donnant cet ouvrage.

Marguerite. Justement ! il ne veut aider que la canaille, les mendiants.

Léonard. Tous les pauvres ne sont pas de la canaille, Marguerite ; on ne devrait jamais parler ainsi, personne ne sait ce qui peut lui arriver avant d'être porté en terre.

Marguerite. Sans doute, chacun doit prendre garde que son morceau de pain ne lui soit enlevé ; c'est bien pourquoi nous sommes fâchés d'être oubliés.

Léonard. Oh ! pour toi, c'est autre chose ; tu as de beaux biens, tu demeures chez ton père qui a l'emploi le plus lucratif de tout le village, et tu ne dois pas, comme nous autres pauvres gens, être en souci pour ton pain quotidien.

Marguerite. Tu diras tout ce que tu voudras, chacun est fâché en voyant un morceau qu'il croit lui appartenir, mangé sous son nez par un autre chien.

Léonard. Laisse là les chiens, Marguerite, quand tu parles des hommes, sans quoi tu pourrais bien en rencontrer un qui te mordit. Au reste, si tu crois que cet ouvrage t'appartienne de

droit, tu es jeune et forte, tu as bon pied et bonne langue, porte ta plainte en lieu et place où l'on puisse le faire justice.

Marguerite. Grand merci de votre beau conseil, M. le maçon.

Léonard. Je n'en puis pas donner de meilleur.

Marguerite. Il se trouvera peut-être une occasion de vous rendre le même service. Adieu, Léonard !

Léonard. Adieu, Marguerite !

(Elle sort, et Léonard va rejoindre ses ouvriers.)

CHAPITRE XV.

Une sottise qui coûte un verre de vin ; ou : il n'y a si bon cheval qui ne bronche.

À peine Léonard avait-il quitté le château, que M. d'Arnheim envoya au Bailli la liste des journaliers qu'il avait choisis, avec ordre de les prévenir. Le sergent Flink, chargé de la porter, la remit à Humel avant midi.

Jusqu'alors les lettres qui lui venaient du château avaient toujours été adressées : À l'honorable et honnête Humel, notre cher et fidèle Bailli, à Bonnal. Sur celle-ci, il y avait seulement : Au Bailli Humel, à Bonnal.

À quoi pense ce damné secrétaire, de ne pas me donner les titres qui m'appartiennent ? s'écria Humel en recevant la lettre.

Fais attention à ce que tu dis, Bailli ! répondit le sergent, c'est Monseigneur lui-même qui a mis l'adresse.

Ce n'est pas vrai, répondit Humel, je connais l'écriture de ce petit fat de secrétaire.

Flink secoua la tête et répliqua : Ceci est un peu fort ; j'ai vu de mes yeux Monseigneur écrire cette adresse, j'étais à côté de lui.

Le Bailli. Alors, mon cher Flink, je me suis diablement trompé ; ce mot m'a échappé, oublie-le, et viens boire un verre de vin.

Flink. Sois sur tes gardes une autre fois, Bailli ; je ne cherche pas à faire de la peine aux gens ; sans quoi, il y aurait là de quoi te donner du fil à retordre.

À ces mots, le sergent suivit le Bailli ; il posa dans un coin sa carabine, but plusieurs coups et se retira.

Humel ouvrit la lettre et s'écria : Mille tonnerres ! ce ne sont que des gueux et des mendiants, depuis le premier jusqu'au dernier. Pas un de mes gens, excepté Michel ; comme les choses tournent ! je n'ai pas seulement le pouvoir de fourrer là un journalier qui me convienne. Et il faut encore que dès aujourd'hui j'aille les avertir ; c'est un rude travail pour moi ; mais il y a peut-être encore un moyen... Oui, je veux y aller dès ce moment, et leur conseiller de se rendre Lundi au château pour remercier Monseigneur. Il ne connaît pas un de ces manants – là, certainement c'est le maçon qui les lui a indiqués ; lorsqu'ils arriveront au château déguenillés comme des vagabonds, l'un sans souliers, l'autre sans chapeau, et qu'ils se présenteront à l'héritier d'Arnheim, nous verrons, nous verrons si les choses n'iront pas comme je l'entends.

Après avoir ainsi tenu conseil avec lui-même, il s'habilla et sortit, la liste à la main, pour aller d'un voisin à l'autre. La chaumière de Rodolphe Hubel n'était pas la plus rapprochée, mais depuis qu'il avait dépossédé son père du clos-du-puits, il n'entrait pas volontiers chez lui, car il lui venait mille pensées fâcheuses en voyant la misère de cette famille.

Je vais vite commencer par celui-là, dit-il, et il se rendit auprès de sa fenêtre.

CHAPITRE XVI.

Un lit de mort.

Rodolphe Hubel était assis en ce moment au milieu de ses quatre enfants ; sa femme était morte depuis trois mois, et sa mère gisait mourante sur un grabat.

Mon fils ! lui dit-elle, tâche de me trouver cette après-midi un peu de feuilles sèches pour mettre dans ma couverture⁸, je meurs de froid.

Rodolphe. Ma chère mère ! dès que j'aurai fini de chauffer le fourneau, j'irai t'en chercher.

La mère. As-tu encore du bois, Rodolphe ? je crois bien que non, tu ne peux pas abandonner tes enfants et moi-même pour aller dans la forêt ; ô Rodolphe ! je te suis à charge !

Rodolphe. Ô ma mère, ma mère, ne dis donc pas cela, tu ne m'es pas à charge. Mon Dieu ! si seulement je pouvais te donner

⁸ Les paysans suisses ont pour couvertures des *duvets*, c'est-à-dire, de la plume renfermée entre deux toiles ; les pauvres gens suppléent à la plume par des feuilles sèches. *Note du Traducteur.*

ce dont tu as besoin ! mais tu as soif, tu as faim, et tu ne te plains pas ; ça me fend le cœur !

La mère. Ne t'afflige pas, mon enfant ; Dieu soit béni ! je n'ai pas de vives douleurs, Dieu me délivrera bientôt de mes maux, et ma bénédiction sera la récompense de ce que tu fais pour moi.

Rodolphe. Jamais je n'ai senti aussi douloureusement ma misère qu'à présent ; ô ma mère ! je ne puis rien te donner, rien faire pour toi. Hélas ! faut-il que, malade comme tu l'es, tu souffres encore de mon indigence.

La mère. Quand on est près de sa fin, on n'a plus besoin de grand'chose sur la terre ; et ce qui est nécessaire... le père céleste le donne. Je lui rends grâces, Rodolphe ! il me fortifie contre les approches de la mort.

Rodolphe en larmes. Penses-tu donc que tu ne te rétabliras pas ?

La mère. Non, Rodolphe ! non certainement.

Rodolphe. Ô mon Dieu !

La mère. Console-toi, mon enfant ! je touche à une meilleure vie.

Rodolphe sanglotant. Ô Dieu !

La mère. Console-toi, Rodolphe ! tu as été la joie de ma jeunesse, la consolation de mes vieux jours, et maintenant, j'en bénis le Seigneur, tes mains me fermeront bientôt les yeux. Alors j'irai auprès de Dieu ; je le prierai pour toi, et tu seras heureux, éternellement heureux. Souviens-toi de ce que je te dis, mon fils ; toutes les souffrances, toutes les calamités de cette vie ne sont qu'un bien pour celui qui les a surmontées ; les maux que j'ai endurés me paraissent sacrés ; ils me consolent à cette heure, mieux que toutes les joies et tous les plaisirs du monde. Je remercie le Seigneur de ceux dont il lui a plu de me faire jouir

dans les jours de mon enfance ; mais dans l'automne, lorsque le fruit de la vie a mûri, et que l'hiver vient dépouiller l'arbre de ses feuilles, alors les peines passées prennent un caractère sacré, et les joies du monde ne sont plus qu'un rêve. Souviens-toi de ce que je te dis, Rodolphe ! tu seras heureux malgré tout ce que tu as à souffrir.

Rodolphe. Ô mère bien-aimée !

La mère. Encore une chose, Rodolphe. Depuis hier j'ai un poids sur le cœur, il faut que je te le dise.

Rodolphe. Qu'est-ce donc, ma chère mère ?

La mère. J'ai vu hier que le petit Félix se cachait derrière mon lit pour manger des pommes de terre rôties qu'il tirait de sa poche. Il en a donné à ses frères et sœurs qui les ont aussi mangées à la dérobée. Ces pommes de terre n'étaient pas à nous, sans quoi le petit les aurait jetées sur la table et aurait appelé les autres à haute voix. Hélas ! il m'en aurait apporté une aussi comme il l'a fait mille fois. Ça me va toujours droit à l'âme, quand il vient à moi en courant, avec quelque chose dans sa main, et qu'il me dit de si bon cœur : Manges-en aussi, grand'mère ! Ô Rodolphe ! si cet excellent enfant devenait voleur ! Combien cette pensée m'a tourmentée depuis hier ! Où est-il ? amène-le-moi, afin que je lui parle.

Ô malheureux que je suis ! s'écria Rodolphe. Il courut chercher l'enfant, et revint avec lui auprès du lit de sa mère.

La bonne vieille se souleva péniblement pour la dernière fois, se tourna du côté de l'enfant, prit ses deux mains, et laissa tomber vers lui sa tête faible et mourante.

Le petit Félix pleurait aux sanglots : Grand'mère, dit-il, que me veux-tu ? tu ne vas pourtant pas mourir ? Ah ! grand'mère, ne meurs pas !

Oui, Félix, répondit-elle à mots entrecoupés, je mourrai... certainement bientôt.

Félix. Ô Jésus ! Ô mon Dieu !..., ne meurs pas ! je t'en prie, grand'mère !

La malade perdit la respiration, elle fut obligée de se recoucher ; l'enfant et son père fondaient en larmes. Cependant elle se remit bientôt et dit :

Je suis mieux à présent que j'ai la tête appuyée.

L'enfant. Tu ne mourras donc plus, grand'mère ?

La mère. Cher enfant, ne parle pas ainsi, je meurs sans regret, je vais auprès d'un bon père, si tu savais, Félix, combien je m'en réjouis d'avance, tu ne t'affligerais pas tant.

L'enfant. Si tu meurs, grand'mère ! je veux mourir avec toi.

La mère. Non, Félix, tu ne mourras pas ; tu vivras encore longtemps, s'il plait à Dieu ; tu deviendras bon ; quand ton père sera vieux et faible, tu seras son soutien et sa consolation. N'est-il pas vrai, Félix, tu lui obéiras et tu seras un bon et honnête enfant ?

L'enfant. Oui, grand'mère ! je veux bien lui obéir et être bon.

La mère. Le père vers lequel j'irai bientôt, et qui est au ciel, voit et entend tout ce que nous faisons, tout ce que nous promettons, tu le sais et tu le crois, n'est-il pas vrai, mon enfant ?

L'enfant. Oui grand'mère ! je le sais et je le crois.

La mère. Pourquoi donc mangeais-tu hier des pommes de terre en te cachant derrière mon lit ?

L'enfant. Pardonne-le-moi, grand'mère ! je ne le ferai plus ; pardonne-le-moi seulement pour cette fois.

La mère. Les as-tu volées ?

L'enfant. Ou... oui, grand'mère.

La mère. À qui les as-tu volées ?

L'enfant. Au... au... maçon.

La mère. Il faut que tu ailles chez lui, Félix, et que tu lui demandes pardon.

L'enfant. Ô non, grand'mère, non ! pour l'amour de Dieu, ne m'y envoie pas ; je n'oserais jamais...

La mère. Il le faut, mon enfant, afin que cela ne t'arrive plus ; vas-y sans répliquer ; et puis, au nom de Dieu ! mon cher petit, quand même tu aurais faim, ne prends jamais rien. Le bon Dieu n'abandonne personne, il nous envoie toujours quelque secours dans le besoin ; ô Félix ! quand tu n'aurais rien, quand tu ne saurais que devenir, confie-toi en ce bon Dieu, et ne vole plus.

L'enfant. Ô grand'mère, grand'mère ! je ne veux plus voler ; jamais... quand même j'aurais faim, je ne volerai plus.

La mère. Eh bien ! que le Seigneur en qui j'espère te bénisse, mon cher enfant ; qu'il te préserve !

Elle le pressa en pleurant contre son cœur, puis elle ajouta : Va à présent chez Léonard pour lui demander pardon ; Rodolphe, vas-y avec lui, dis au maçon que moi aussi je le prie de pardonner à cet enfant, que je suis bien fâchée de ne pouvoir lui rendre ses pommes de terre ; dis-leur que je prierai Dieu de bénir ce qui leur reste. Ça me fait tant de peine ! Ces pauvres gens ont aussi grand besoin de ce qui leur appartient ; si sa femme ne travaillait pas nuit et jour, ils ne pourraient suffire à nourrir leur nombreuse famille. Rodolphe ! tu travailleras volontiers une couple de jours pour Léonard en dédommagement, n'est-il pas vrai ?

Rodolphe. Ô Dieu ! je le ferai de tout mon cœur, ma chère mère !

Comme il parlait ainsi, le Bailli frappa à la fenêtre.

CHAPITRE XVII.

La malade agit en chrétienne.

La bonne vieille reconnut Humel à sa toux ; elle s'écria : Mon Dieu ! Rodolphe, c'est le Bailli ; le beurre et le pain dont tu m'as fait de la soupe ne sont sans doute pas encore payés.

Rodolphe. Pour l'amour de Dieu, ne t'inquiète pas de cela, ma mère ! je travaillerai pour lui tant qu'il lui plaira, je faucherai son blé à la moisson.

Hélas ! il ne voudra pas attendre, dit la mère ; et Rodolphe sortit pour savoir ce que lui voulait le Bailli.

Alors la malade soupira, et se dit à elle-même :

Depuis notre procès (que Dieu le pardonne à ce malheureux aveuglé), je n'ai jamais pu le voir sans ressentir au cœur comme un coup de poignard ; et à ma dernière heure, faut-il qu'il vienne encore devant ma fenêtre... et que je l'entende... C'est la volonté du Seigneur que je lui pardonne tout-à-fait, que je surmonte toute haine contre lui et que je prie pour son âme ; je le ferai : Ô mon Dieu ! tu as dirigé ce procès ; pardonne-lui, père céleste, pardonne-lui !

Elle entendit alors le Bailli parler à haute voix ; elle en fut effrayée et s'écria :

Ô ciel ! il se fâche ; et toi, pauvre Rodolphe ! c'est pour l'amour de moi que tu es tombé dans ses mains.

Elle l'entendit encore élever la voix, et tomba sans connaissance.

Le petit Félix s'élança hors de la chambre en s'écriant : Mon père ! viens donc, viens vite... ma grand'mère... je crois qu'elle est morte !

Grand Dieu ! dit Rodolphe ; adieu, Bailli, il faut que je rentre.

C'est bien nécessaire, répondit Humel, le mal serait grand si la vieille sorcière venait à mourir !

Rodolphe ne l'entendit pas, il rentra précipitamment ; la malade reprit ses sens, et en ouvrant ses yeux, elle dit :

Il était en colère, mon fils, il ne voudra sûrement pas te faire crédit.

Rodolphe. Tu te trompes, ma mère, il est venu m'apporter une bonne nouvelle ; mais es-tu entièrement remise ?

Oui, répondit-elle, en le fixant avec inquiétude ; mais qu'est-ce qu'un tel homme peut annoncer de bon ? C'est pour me consoler que tu parles ainsi ; hélas ! il t'a menacé ?

Rodolphe. Non, Dieu le sait ! il est venu me dire que je serais employé comme journalier à la construction de l'église, et que Monseigneur payait vingt-cinq kreutzers par jour.

La mère. Est-ce bien vrai ?

Rodolphe. Oui en vérité, ma mère ; et il y a de l'ouvrage pour une année entière.

La mère. Eh bien ! je mourrai plus doucement, Rodolphe ! Tu es bon, ô mon Dieu ! sois toujours bon pour mes enfants. Et toi mon fils, crois toujours fermement

Que plus le mal est pressant,
Plus son secours est puissant.

Elle se tut quelque temps, puis elle reprit ainsi :

Je crois que c'est fait de moi... ma respiration devient à chaque instant plus courte... il faut nous séparer, Rodolphe ! je veux te faire mes adieux.

Rodolphe se jeta tout tremblant à genoux près du lit de sa mère, ôta son bonnet, joignit les mains et ne put dire un seul mot, car ses sanglots étouffaient sa voix.

Mon fils ! dit-elle alors, prends courage ! espère en la vie éternelle, et nous nous reverrons. La mort est un instant qui passe, je ne la crains pas. Je sais que mon Rédempteur me retirera de la poussière du tombeau, alors je *verrai Dieu face à face*. Rodolphe, surmontant son émotion, lui dit :

Donne-moi ta bénédiction, ma mère ! et s'il plait à Dieu, la vie éternelle nous réunira bientôt.

Et la mère reprit ainsi : Écoute-moi, Seigneur ! donne ta bénédiction à mon enfant... à mon enfant, le seul que tu m'aies accordé, et qui m'est si cher... Rodolphe ! Que mon Dieu, que mon Sauveur soit avec toi ! et comme il a fait prospérer Isaac et Jacob pour l'amour de leur père Abraham, puisse-t-il de même, en faveur de ma bénédiction, te combler de ses biens, afin que ton cœur en soit réjoui, et que tu exaltes son saint nom.

À présent, écoute-moi, mon fils ! et fais ce que je vais te dire. Enseigne à tes enfants l'ordre et l'activité, de peur que la misère ne les entraîne au libertinage ; apprends-leur à compter sur le Dieu du ciel et à se confier en lui, à demeurer toujours unis, soit dans la joie, soit dans la peine ; alors ils seront heureux, même dans la pauvreté.

Pardonne aussi au Bailli ; va chez lui lorsque je ne serai plus ; tu lui diras que je suis morte le cœur réconcilié avec lui ; que, si Dieu exauce ma prière, il ne lui enverra que du bien, et lui accordera la grâce de reconnaître ses fautes avant de quitter ce monde.

Après un moment de silence, la bonne vieille demanda ses deux bibles, ses psaumes, son livre de prières, et un papier qui était renfermé dans une petite boîte.

Rodolphe, encore à genoux, se releva pour lui apporter tout cela ; alors elle le pria de faire approcher tous les enfants. Les pauvres petits pleuraient à chaudes larmes ; ils s'agenouillèrent tous auprès du lit de leur grand'mère ; elle leur dit :

Ne pleurez pas ainsi, mes bien-aimés ! votre père céleste vous conservera et vous bénira ; vous me fûtes bien chers ; il m'est douloureux de vous laisser pauvres et sans mère ; mais espérez en Dieu, confiez-vous en lui quoi qu'il vous arrive, et vous recevrez de sa main plus que les secours d'un père, plus que les soins d'une mère. Souvenez-vous de moi, mes chers enfants ! je n'ai point d'héritage à vous laisser ; mais je vous ai tendrement chéris, et je sais que vous aussi vous m'avez aimée.

Mes bibles et les livres de prières que voilà sont tout ce qui me reste ; gardez-vous, mes enfants, de croire que ce soit peu de chose ; pendant ma pénible vie, ils m'ont donné mille fois de la force, de la consolation ; que la parole de Dieu soit aussi la vôtre, qu'elle soit votre joie ; aimez-vous les uns les autres, aidez-vous et conseillez-vous réciproquement tant que vous vivrez ; soyez équitables, bons et bienveillants envers tout le monde, et vous serez heureux dès cette vie.

Toi, Rodolphe, conserve pour Lisbeth la plus grande bible, et l'autre pour Félix ; voici mes deux autres livres pour les plus jeunes ; tu les leur donneras en mémoire de moi.

Hélas ! à toi, Rodolphe, je n'ai point de souvenir à te laisser, mais tu n'en as pas besoin, tu ne m'oublieras pas.

Alors elle dit encore au petit Félix : Donne-moi ta main, mon enfant ; n'est-il pas vrai que tu ne prendras plus rien ?

Non, grand'mère, crois-moi, je ne veux plus rien prendre à personne, disait l'enfant en sanglotant.

Eh bien ! je veux te croire, et prier le bon Dieu pour toi, reprit la mère ; vois-tu, cher ami, je donne là à ton père un papier que je tiens de Monsieur le Ministre, chez qui j'ai servi ; quand tu seras grand, lis-le, pense à moi, et sois pieux et bon.

C'était un témoignage du pasteur, par lequel il déclarait que Catherine l'avait servi pendant dix ans ; que le soin de son ménage lui avait été confié sans réserve, qu'elle s'en était acquittée avec la plus grande fidélité, et avait tenu lieu de mère à ses enfants depuis la mort de sa femme. Il l'en remerciait, ajoutant qu'il n'oublierait jamais ce qu'elle avait fait pour lui dans son veuvage.

Catherine avait en effet gagné à son service une somme assez considérable ; son mari en avait acheté le clos-du-puits que le Bailli leur avait enlevé par un injuste procès.

Après avoir remis cet écrit à son fils, elle lui dit : Rodolphe, prends soin de la santé de Lisbeth, elle est bien délicate ; fais attention que les enfants soient toujours propres ; comme ils sont pâles et maigres !... Si tu pouvais leur donner une chèvre pendant l'été, Lisbeth la garderait. Hélas ! je suis peinée de te voir rester ainsi tout seul... mais, prends courage ! ce que tu gagneras en travaillant à l'église t'aidera beaucoup, j'en remercie le ciel.

Catherine se tut alors ; le père et les enfants restèrent encore quelque temps à genoux, récitant toutes leurs prières. Ils se levèrent ensuite ; et Rodolphe dit : Je vais maintenant chercher des feuilles pour ta couverture, ma mère !

Ce n'est pas pressé, mon enfant, répondit-elle ; la chambre est, Dieu merci, bien réchauffée à présent ; il faut que tu ailles avec notre enfant chez le maçon.

Rodolphe fit un signe à Lisbeth qui le suivit, et il lui dit :

Fais bien attention à ta grand'mère ; s'il lui arrive quelque chose, envoie Henny (Hélène) me chercher, je serai chez Léonard.

CHAPITRE XVIII.

Un pauvre enfant demande pardon d'avoir pris des pommes de terre. La malade meurt.

Gertrude était seule chez elle, lorsque le père et l'enfant y arrivèrent ; elle s'aperçut aussitôt que tous deux avaient les larmes aux yeux.

Qu'est-ce donc, voisin Rodolphe ? lui dit-elle d'un air d'amitié ; pourquoi pleures-tu ? et, prenant Félix par la main, elle ajouta : qu'as-tu mon enfant ?

Ah ! Gertrude, je suis bien malheureux, répondit Rodolphe ; je viens auprès de toi parce que Félix a pris des pommes de terre dans votre fosse aux légumes ; sa grand'mère s'en est aperçue hier, et aujourd'hui elle le lui a fait avouer. Pardonne-le-nous, Gertrude... Ma pauvre mère est au lit de mort... Hélas !... elle vient de nous faire ses adieux... Je suis si tourmenté par l'inquiétude et le chagrin, que je ne sais plus ce que je dis... Gertrude, elle aussi te demande pardon... je suis bien fâché de ne pouvoir en ce moment vous rendre les pommes de terre, mais je viendrai volontiers travailler une couple de jours pour ton mari, afin de le dédommager. Pardonne-nous, Gertrude, l'enfant était pressé par la faim lorsqu'il les a prises.

Gertrude. N'en parlons plus, Rodolphe ; et toi, cher petit ! viens et promets-moi que tu ne déroberas plus. Tu as une bonne

grand'mère ; deviens donc honnête et pieux comme elle, ajouta-t-elle en l'embrassant.

L'enfant. Pardonnez-moi ! je vous en prie ! je ne veux plus voler, Dieu le sait.

Gertrude. Non, mon enfant, ne le fais jamais ; tu ne sais pas encore combien les voleurs sont malheureux ; ne sois donc pas un voleur ; mais quand tu auras faim, viens me le dire, et si je le puis, je te donnerai quelque chose.

Rodolphe. Je rends grâces à Dieu de ce que je vais avoir de l'ouvrage ; j'espère que la faim ne le conduira plus à commettre de telles fautes.

Gertrude. Nous avons été bien réjouis, mon mari et moi, en apprenant que Monseigneur t'avait choisi pour l'un de ses ouvriers.

Rodolphe. Ah ! je me réjouis surtout de ce que ma bonne mère a eu cette consolation avant de mourir. Dis à ton mari que je travaillerai en conscience, qu'il me trouvera toujours le premier et le dernier à l'ouvrage, et que je consens de tout mon cœur à ce qu'il retienne sur mon salaire la valeur des pommes de terre dérobées.

Gertrude. Il n'en est pas question, Rodolphe ; mon mari ne te retiendra certainement rien ; nous aussi, nous nous trouvons, Dieu merci, soulagés par l'entreprise de ce bâtiment. Rodolphe ! je veux aller avec toi auprès de ta mère, puisqu'elle est si mal.

Gertrude remplit de fruits secs la poche de Félix, lui fit encore une fois promettre de ne plus dérober, et se rendit avec son père et lui chez la bonne Catherine.

Rodolphe vit en passant des feuilles sèches sous un noyer et voulut en ramasser pour sa mère ; Gertrude lui aida à les recueillir ; puis ils se pressèrent de gagner la chaumière.

Gertrude salua la malade, lui prit la main, et des larmes tombèrent de ses yeux.

Tu pleures, Gertrude, dit la bonne vieille ; ce serait à nous de pleurer ; nous as-tu pardonné ?

Gertrude. Et quoi pardonner ? Catherine ! vos besoins m'affligent jusqu'au fond du cœur ; ta bonté, ta sollicitude me touchent encore davantage. Oui ! tes vertus attireront la bénédiction du ciel sur tous les tiens, sois-en sûre, bonne mère !

Catherine. Nous as-tu pardonné, Gertrude ?

Gertrude. Ne parles donc plus de ça, Catherine ! je voudrais pouvoir apporter quelque soulagement à tes maux.

Catherine. Tu es bonne, Gertrude ! je te remercie, mais Dieu me soulagera bientôt. Félix, lui as-tu demandé pardon ? t'a-t-elle pardonné ?

Félix. Oui, grand'mère ! et vois comme elle est bonne (il lui montre sa poche pleine de fruits secs).

Comme je m'endors ! dit la grand'mère... mais lui as-tu bien demandé pardon ?

Félix. Je t'assure qu'oui, grand'mère, de tout mon cœur.

Catherine. Le sommeil s'empare de moi tout-à-fait, mes yeux s'obscurcissent... il faut que je me hâte... Gertrude... Je voudrais te faire encore une prière... mais je n'ose... ce malheureux enfant t'a volé ! oserais-je te prier... Gertrude... quand... je... ne serai plus... ces pauvres enfants abandonnés... ils seront si abandonnés...

Elle étendit sa main, ses yeux étaient déjà fermés ; puis faisant un dernier effort, elle dit :

Puis-je espérer... obéis-lui... Fé... elle expira sans pouvoir achever.

Rodolphe crut qu'elle était endormie. Ne dites pas un mot, elle repose, dit-il aux enfants. Mais Gertrude comprit que c'était le sommeil de la mort ; elle le dit à Rodolphe.

Quelle fut sa douleur ! quelle fut la désolation de tous les enfants ! c'est ce que je n'essaierai pas de décrire... lecteur ! laisse-moi me taire et pleurer, car mon cœur est profondément ému... en pensant que ce sentiment sublime qui prépare à l'immortalité, ce seul fruit impérissable de la vie humaine, peut mûrir dans le cœur de l'homme au dernier degré de l'abaissement et de la misère, tandis qu'au sein des grandeurs et des vanités de ce monde, trop souvent il se dessèche sans mûrir.

Pèse donc, pauvre humanité ! pèse le prix de la vie, à côté d'un lit de mort... et toi qui méprises, toi qui plains le pauvre, et qui ne le connais pas, dis-moi si celui qui peut mourir ainsi, a vécu malheureux ?...

Mais je me tais... mortels ! je ne prétends pas vous instruire ; je voudrais que vous-mêmes vous ouvriessiez les yeux, que vous vissiez ce qui doit vous attirer ou éloigner de vous la bénédiction divine, afin de distinguer toujours ce qui est bonheur et ce qui est malheur en ce monde.

Gertrude consola le pauvre Rodolphe ; elle lui répéta le dernier vœu de sa digne mère, que sa douleur ne lui avait pas permis d'entendre.

Il prit affectueusement sa main : Oh ! combien je la regrette, cette mère chérie ! combien elle était bonne ! Gertrude, tu te souviendras qu'elle t'a recommandé mes enfants !...

Gertrude. Ah ! pour l'oublier, il faudrait avoir un cœur de pierre ! crois-mot, je ferai pour eux tout ce que je pourrai.

Rodolphe. Dieu t'en récompensera.

Gertrude se tourna du côté de la fenêtre, essuya les larmes qui baignaient son visage, éleva les yeux au ciel, et soupira. En-

suite elle pressa sur son cœur Félix et les autres enfants. Enfin elle mit la défunte dans son linceul et ne retourna chez elle qu'après avoir pourvu à tout ce qui était nécessaire dans cette maison de deuil.

CHAPITRE XIX.

La bonne humeur aide et console, mais les soucis augmentent les maux.

Le Bailli, après avoir quitté Rodolphe Hubel, continua son chemin pour aller chez les autres journaliers. Il arriva d'abord près de la demeure de Jacob Bar, qui en ce moment chantait et sifflait en fendant du bois ; mais quand il vit le Bailli, il ouvrit de grands yeux et s'écria :

Si c'est de l'argent que tu veux, Bailli, il n'y en a point au logis.

Le Bailli. Tu chantes et tu siffles comme un oiseau sur le chanvre, comment se peut-il que tu manques d'argent ?

Bar. Ma foi ! si le pain venait en hurlant, je ne sifflerais pas. Mais, tout de bon, que me veux-tu ?

Le Bailli. Rien ; je viens te dire que tu seras journalier pour Monseigneur pendant qu'on rebâtira l'église, et que tu recevras 25 kreutzers par jour.

Bar. C'est-il bien vrai ?

Le Bailli. Je ne plaisante pas ; tu te rendras au château Lundi matin.

Bar. Si c'est la vérité, grand-merci, M. le Bailli ! Ah ça ! tu conviendras que j'avais bien raison de chanter tout-à-l'heure.

Le Bailli le quitta en riant et se disant à lui-même : Dans aucun moment de ma vie je n'ai été si joyeux que ce gueux-là.

Jacob courut porter celle bonne nouvelle à sa femme. Bon courage ! et vive la joie ! s'écria-t-il en entrant dans la chambre ; le bon Dieu est toujours bon, ma femme ! je suis ouvrier pour la bâtisse de l'église.

La femme. Oui dà ! il se passera du temps avant que ton tour vienne ; tu as toujours ta poche pleine de consolations et jamais de pain.

Bar. Le pain viendra, quand on me paiera mes journées.

La femme. Mais les journées ne viendront peut-être point.

Bar. Non, non, ma femme ! Monseigneur paie bien, ça ne manquera pas.

La femme. Badines-tu, ou cette histoire de bâtisse est-elle vraie ?

Bar. Très vraie ; le Bailli sort d'ici ; il m'a dit d'aller Lundi au château avec les ouvriers qui doivent travailler à l'église ; c'est clair, ça !

La femme. Est-il possible ! combien je bénirais Dieu, si seulement je pouvais espérer quelques heures de tranquillité !

Bar. Oh ! à l'avenir, tu en auras beaucoup, ma femme ! je m'en réjouis d'avance comme un enfant. Tu ne seras plus de mauvaise humeur quand je reviendrai à la maison tout joyeux ; je veux t'apporter toutes les semaines le prix de mes journées sans qu'il en manque un kreutzer, et cela, sitôt que je l'aurai reçu. Je ne sentirais plus le plaisir de vivre, si je n'espérais pas qu'un temps viendra où tu pourras penser avec joie que tu as un bon mari. Je sais que ton petit bien a beaucoup diminué dans

mes pauvres mains ; mais pardonne-le-moi ; s'il plait à Dieu, je réparerai la brèche.

La femme. Ta bonne humeur me réjouit, mais je crains toujours qu'elle ne soit de l'insouciance.

Bar. Suis-je donc un paresseux ? un débauché ?

La femme. Je ne dis pas cela, mais tu n'es jamais en peine, quand même nous manquons de pain.

Bar. Et le pain viendrait-il, si je me mettais en peine ?

La femme. Pour moi, je trouve toujours ça bien dur, et je ne saurais m'empêcher de m'en tourmenter.

Bar. Prends courage, ma femme ! tout ira mieux à l'avenir.

La femme. Oui ! et à présent tu n'as pas un habit entier pour aller Lundi au château.

Bar. Eh bien ! j'irai avec la moitié d'un ; tu te mets toujours en peine !

À ces mots, il retourna couper son bois, et travailla ainsi jusqu'à la nuit.

Humel, après avoir quitté Bar, s'en fut chez Leupi ; celui-ci n'était pas chez lui, son voisin Hugli se chargea de lui annoncer sa bonne fortune, et le Bailli se rendit chez Jean Léman.

CHAPITRE XX.

Une sottise curieuse conduit à la fainéantise.

Léman perdait son temps à muser devant sa porte, lorsqu'il vit venir le Bailli. Il se dit en lui-même : Il y a du nouveau ! Puis il lui cria :

Où va M. le Bailli en passant si près de chez moi ?

Le Bailli. Chez toi-même, Léman.

Léman. C'est bien de l'honneur pour moi, Bailli. Mais dis-moi donc, que fait la femme du maçon ? ouvre-t-elle toujours une aussi grande bouche qu'avant-hier sur le cimetière ? Ah ! quelle commère !

Le Bailli. Je te conseille d'en médire ! toi qui es maintenant l'ouvrier de son mari.

Léman. Ne sais-tu rien de nouveau, Bailli ? tu me comptes là des fariboles.

Le Bailli. Non, je te parle sérieusement ; je viens te l'annoncer d'après un ordre du château.

Léman. Et comment ai-je mérité tant d'honneur ?

Le Bailli. Ma foi ! je crois que c'est en dormant.

Léman. C'est que ça me réveillera, si c'est vrai. À quelle heure faudra-t-il être à l'ouvrage ?...

Le Bailli. Mais, dès le matin, je pense.

Léman. Et jusqu'au soir sans doute ? Combien sommes-nous ?

Le Bailli. Dix.

Léman. Dis-moi donc, je suis bien curieux de savoir quels sont ceux que Monseigneur a choisis ?

Le Bailli les lui nomma tous ; mais après chaque nom, Léman en prononçait vingt : Un tel n'en est-il pas ? et celui-ci ? quoi ! pas même celui-là ?

À la fin, Humel lui dit qu'il n'avait plus de temps à perdre, et le quitta.

CHAPITRE XXI.

Ingratitude et jalousie.

Le Bailli entra chez Wilhelm Lenk ; il fumait sa pipe à la *cavette*⁹ ; sa femme filait, et cinq enfants à demi-nus étaient sur le fourneau.

Humel s'acquitta brièvement de sa commission ; Lenk ôtant la pipe de sa bouche, lui dit :

Il est bien étonnant, qu'une fois en ma vie il m'arrive quelque chose d'heureux ; jusqu'à présent je n'ai jamais rien attrapé de bon.

Le Bailli. Beaucoup de gens sont dans ce cas-là, je pense.

Lenk. Mon frère est-il du nombre des journaliers ?

Le Bailli. Non.

Lenk. Quels sont les autres ?

Humel les nomma.

⁹ Voyez la note n° 7. *Note du Traducteur.*

Lenk. Mon frère est cent fois meilleur ouvrier que Rodolphe, Bar et Marx ; quant à Rampant, je n'en parle seulement pas ; parbleu ! excepté moi, il n'y en a pas un des dix qui vaille la moitié autant que mon frère ; Bailli ! ne pourrais-tu pas faire en sorte qu'il y vînt aussi ?

Je n'en sais rien, dit Humel, et rompant la conversation, il s'en alla.

La femme, toujours à sa quenouille, avait gardé le silence en présence du Bailli ; mais les discours de son mari lui avaient fait beaucoup de peine ; elle lui dit alors :

Tu es ingrat envers Dieu et envers les hommes ! Le Tout-puissant t'envoie du secours dans la profonde détresse dans laquelle nous nous trouvons, et tu calomnies tes voisins auxquels il fait le même bien qu'à toi.

Lenk. Si je reçois quelques batz, c'est que je les aurai bien gagnés, on ne me les donnera pas pour rien.

La femme. Jusqu'à présent tu n'en as point eu à gagner.

Lenk. Oui, mais aussi point de peine.

La femme. Et tes enfants point de pain.

Lenk. Mais moi, en avais-je plus que vous ?

La femme se tut, et versa d'amères larmes.

CHAPITRE XXII.

Les remords du parjure ne peuvent être étouffés par des subtilités artificieuses.

En quittant Lenk, le Bailli alla chez Rampant, et rencontra Jean Wust au coin de la rue. S'il l'avait vu de loin, il l'aurait évité, car depuis le procès de Rodolphe, le cœur leur battait à tous deux lorsqu'ils étaient ensemble ; mais ils se trouvèrent tout-à-coup en face l'un de l'autre. C'est toi ? dit Humel.

Oui, c'est moi, répondit Wust.

Le Bailli. Pourquoi ne viens-tu plus chez moi ? tu ne penses point non plus à me rendre l'argent que je t'ai prêté.

Wust. Je n'ai point d'argent pour le moment ; et quand j'y réfléchis, je crains bien qu'il ne soit déjà trop chèrement payé, ton argent.

Le Bailli. Tu ne parlais pas ainsi quand je te l'ai donné, Wust ; c'est mal reconnaître un service.

Wust. Oui, c'est bien de reconnaître un service ; mais le reconnaître de manière à ne pouvoir plus trouver un seul instant de bonheur sur la terre, c'est autre chose.

Le Bailli. Ne parle pas ainsi, Wust ; tu n'a rien déclaré que de vrai.

Wust. Tu me le répètes toujours, mais toujours ma conscience me dit que j'ai fait un faux serment.

Le Bailli. Ce n'est ma foi pas vrai : tu n'as juré que d'après ce qui t'a été lu, et l'écrit ne pouvait porter préjudice à personne. Quand je te le lisais, ce que j'ai fait plus de cent fois, tu pensais de même, et tu me disais : Oui, cela, je puis le jurer. Pourquoi maintenant revenir en arrière et te tourmenter ? Mais tu n'es si scrupuleux qu'à cause de la dette ; tu penses qu'en me parlant ainsi je te ferai crédit plus longtemps.

Wust. Non, Bailli, tu te trompes bien ; si j'avais cet argent, je te le jetterais au nez tout-à-l'heure, afin de ne pas te revoir ; car le cœur me bat sitôt que je t'aperçois.

Tu es fou, lui dit le Bailli ; mais son cœur battait aussi.

Wust. Longtemps j'ai vu la chose comme tu me la présentais ; mais elle m'a déplu dès le premier moment, parce qu'il me semblait que le vieux Seigneur la comprenait autrement.

Le Bailli. Ce que Monseigneur disait ne te regarde pas ; tu n'as juré que le contenu du papier.

Wust. Mais il a jugé d'après ce qu'il disait et ce qu'il avait compris.

Le Bailli. Si le vieux Seigneur était un fou, qu'est-ce que ça te fait ? Il avait le papier sous les yeux, et s'il ne le trouvait pas clair, il n'avait qu'à le faire écrire en d'autres termes.

Wust. Je sais bien que tu as toujours de beaux discours à me faire là-dessus, mais ils ne me rassurent point. Chaque fois que je vais communier, je suis dans un état si terrible que je me sens prêt à me trouver mal. Ô Bailli ! plutôt à Dieu que je ne t'eusse jamais rien dû ! plutôt à Dieu que je ne t'eusse jamais connu, ou que je fusse mort la veille du jour où je fis ce serment !

Le Bailli. Mais, au nom de Dieu, Wust, ne te tourmente pas ainsi, c'est une folie ; rappelle-toi bien toutes les circonstances,

nous y avons réfléchi mûrement ; je demandai au vicaire en ta présence : Wust est-il appelé à jurer autre chose que ce que contient cet écrit ? explique-le-lui clairement, il ne le comprend pas bien. Te souviens-tu de ce qu'il a répondu ?

Wust. Oui, mais...

Le Bailli. Mais quoi ? il a dit en propres termes : Wust ne doit jurer autre chose que ce qu'il y a sur ce papier. Ça n'était-il pas clair et positif ? que te faut-il de plus ?

Wust. Je vais te le dire ouvertement, Bailli. Le vicaire était ton débiteur comme moi ; tu sais qu'il était un débauché, qu'il menait une vie scandaleuse ; et ce qu'un si mauvais drôle a pu me dire n'est pas une grande consolation pour moi.

Le Bailli. Que t'importe la vie qu'il menait ? il connaissait pourtant bien l'Évangile, tu le sais.

Wust. Non, je ne le sais pas ; mais ce que je sais, c'est qu'il était un mauvais sujet.

Le Bailli. Ça ne te regarde pas.

Wust. Ah ! voilà comme je suis, moi ; quand je connais un homme pour être très méchant et très impie, je n'attends pas de lui grand'chose de bon sur les autres points ; c'est pourquoi j'ai peur que ton coquin de vicaire ne m'ait trompé, et ça me regarde.

Le Bailli. Chasse de ton esprit toutes ces idées...

Wust. Non, c'en est fait ! je ne peux plus faire taire ma conscience. Ce pauvre Rodolphe ! où que je sois, il est devant mes yeux ; pauvre Rodolphe ! les soupirs que lui arrachent la misère et la faim, montent devant Dieu en témoignage contre moi ! Et ses enfants ! ses pauvres enfants ! ils dépérissent, ils sont maigres, pâles, jaunes comme des coings ; ils étaient pleins de santé et beaux comme des anges ; mon serment le as dépouillés de leur bien.

Le Bailli. Mais j'avais bon droit. Et puis Rodolphe va maintenant être occupé au bâtiment, il rétablira ses affaires.

Wust. Qu'est-ce que ça me fait ? Si je n'avais pas juré, il me serait fort égal que Rodolphe fût riche ou pauvre.

Le Bailli. Ne te laisse donc pas troubler ainsi ; mes droits étaient bien fondés.

Wust. Que je ne me laisse pas troubler ?... Écoute, Bailli, quand j'aurais forcé sa maison, quand j'aurais volé tout son bien, je n'aurais pas autant de remords. Ô Humel ! pourquoi faut-il que j'aie un tel crime à me reprocher ? Nous voici de nouveau dans la semaine sainte : ah ! que ne suis-je à cent pieds sous terre !

Le Bailli. Pour l'amour de Dieu, ne gesticule pas ainsi en pleine rue, devant tout le monde ; si quelqu'un t'entendait !... tu n'as rien à te reprocher, et tu te tourmentes par ta propre sottise.

Wust. Sottise par-ci, sottise par-là, si je n'avais pas juré, Rodolphe aurait encore son clos.

Le Bailli. Ce n'est pas toi qui l'en a dépossédé ; ce n'est pas toi qui m'en a rendu propriétaire ; et, au nom du diable ! que t'importe enfin qu'il appartienne à l'un ou à l'autre ?

Wust. Il m'importe fort peu qu'il soit à toi ou à lui ; mais le faux serment que j'ai fait, voilà ce qui m'importe beaucoup ; que Dieu ait pitié de moi !

Le Bailli. Encore une fois, tu n'as point fait de faux serment ; ce que tu as juré était vrai.

Wust. Oui, mais l'écrit avait un double sens ; je n'ai pas dit à Monseigneur comment je l'entendais, et lui il l'a compris autrement. Tu as beau dire, je le sais, je le sens au-dedans de moi, j'ai été un traître, un Judas, et mon serment, quelque couleur que tu lui donnes, est un faux serment.

Le Bailli. Tu me fais pitié, mon pauvre ami, tu n'as pas le sens commun ; mais tu es malade, tu as l'air d'un déterré, et quand on n'est pas bien, on voit les choses tout autrement qu'elles ne sont. Tranquillise-toi, mon ami, et viens avec moi, nous boirons un verre de vin ensemble.

Wust. Je ne saurais, Bailli ; rien sur la terre ne peut plus ni me restaurer ni me réjouir.

Le Bailli. Ne pense plus à tout cela jusqu'à ce que tu sois guéri, alors tu verras bien que j'ai raison. En attendant je vais déchirer ton billet, ça te tranquillisera peut-être. »

Wust. Non, garde le billet ; quand je devrais mourir de faim, je paierai la dette. Je ne veux pas avoir le prix du crime. Si tu m'as trompé, si le vicaire a endormi ma conscience... le bon Dieu me le pardonnera peut-être ; je ne voyais pas tout ce qui en résulterait.

Le Bailli. Voilà ton billet, Wust ; tiens... je le déchire à tes yeux et prends sur moi le reste.

Wust. Prends sur toi ce que tu voudras, Humel, je te paierai la dette. Après demain, je vendrai mon habit du Dimanche, pour m'acquitter.

Le Bailli. Quand tu y auras réfléchi, tu te raviseras, mon ami. Mais il faut que je te quitte.

Wust. Dieu en soit loué ! car si tu restais plus longtemps, je finirais par être tout-à-fait hors de moi-même.

Le Bailli. Calme-toi Wust, au nom de Dieu.

Ils se séparèrent. Quand le Bailli fut seul, il soupira en dépit de lui-même en disant : Pourquoi faut-il que je l'aie rencontré ? j'en avais déjà bien assez, de la journée d'aujourd'hui.

Mais il ne tarda pas à s'endurcir de nouveau, et ajouta : Le pauvre diable me fait pitié ! Comme il se tourmente ! il a bien

tort ; la manière dont le juge a saisi la chose ne le concerne en rien. Je connais des gens, et ce sont ceux qui s'y entendent le mieux, qui prêtent le serment sur la manière dont il leur est présenté, et qui sont tranquilles ; tandis que d'autres, qui pensent comme Wust, verraient clair comme le jour que le sens en est équivoque. Cependant, je voudrais pouvoir m'ôter ces pensées de la tête, elles me tourmentent. Je vais retourner chez moi, et boire un verre de vin.

C'est ce qu'il fit.

CHAPITRE XXIII.

Un hypocrite et une femme malheureuse.

Humel se rendit enfin chez Rampant ; c'était un drôle qu'on aurait pris pour la patience personnifiée, languissant sous le poids de la douleur.

Il s'inclinait avec autant de respect devant le barbier, le Bailli, le meunier, que devant le Pasteur. Il assistait à tous les offices de la semaine et au chant des psaumes le Samedi soir, ce qui lui valait souvent un verre de vin de la part de M. le Ministre, et même, lorsque l'heure était avancée, il lui était permis de souper au presbytère.

Mais il ne put jamais s'arranger avec les moraves du village, en dépit de tous les efforts qu'il fit pour y réussir. Il ne voulait pas, pour l'amour d'eux, perdre quelque chose auprès des autres ; et les moraves ne souffrent pas que leurs disciples soufflent le froid et le chaud. Il ne fut donc point admis parmi eux, malgré toutes ses apparences d'humilité, toute sa science d'hypocrisie et même malgré cette ostentation de sainteté qui est une recommandation auprès des moraves.

Outre ces qualités extérieures et publiquement connues, il en avait quelques autres, qu'il ne montrait, il est vrai, que dans le secret de sa vie privée ; mais je veux vous les faire connaître.

Il était pour sa femme et ses enfants un vrai démon. Dans la plus extrême indigence, il lui fallait toujours quelque gourmandise ; lorsqu'il ne pouvait se la procurer, il était mécontent de tout : il se plaignait, tantôt que les enfants n'étaient pas bien peignés, tantôt qu'ils n'étaient pas bien lavés, et mille autres choses pareilles.

Lorsqu'il ne trouvait aucune raison pour gronder, il prétendait que sa petite fille, âgée de quatre ans, le regardait d'un air mutin, et il frappait brutalement ses petites mains, pour lui apprendre à le respecter.

Tu es fou, lui dit un jour sa femme à cette occasion ; elle avait raison, c'était la vérité ; mais cette vérité lui valut de vigoureux coups de pieds ; elle voulut fuir, tomba contre la porte et se fit deux trous à la tête.

Rampant frémit ; car il réfléchit prudemment que ces blessures pourraient donner l'éveil sur sa vie domestique. Comme tous les hypocrites rampent, flattent et s'humilient quand la peur les gagne, celui-ci se jeta aux genoux de sa femme, et la conjura, pour l'amour de Dieu, non de lui pardonner, mais seulement... de ne le dire à personne.

En effet, elle souffrit patiemment les douleurs d'une blessure profonde, s'efforçant de persuader au barbier et à ses voisins, qu'elle était tombée dans la grange.

Elle n'en fut pas plus heureuse, la bonne femme ; hélas ! elle aurait dû le prévoir ; jamais un hypocrite ne fut reconnaissant, jamais un hypocrite n'a tenu sa parole. Que dis-je ? elle savait tout cela, mais elle pensait à ses enfants, elle sentait que Dieu seul pouvait changer le cœur de son mari, et que toute plainte, que tout propos tenu à ses voisins seraient inutiles. Excellente femme ! pourquoi faut-il qu'elle éprouve sans cesse quelque nouvelle mortification de la part de celui qui devrait la rendre heureuse ?

Elle sut se taire, prier Dieu, le remercier même des épreuves qu'elle souffrait.

Ô éternité ! quand tu nous dévoileras un jour les voies de Dieu, nous apprendrons que, lorsque, par les souffrances, la misère et les afflictions, il enseigne aux hommes la morale, la patience et la sagesse, c'est une bénédiction qu'il répand sur eux. Ô éternité ! combien tu élèveras les malheureux qui auront été si abaissés sur cette terre.

Rampant avait oublié les plaies que sa femme avait à la tête longtemps avant qu'elles fussent guéries ; il ne changea pas, et continua à la tourmenter sans motif, la mortifiant en toute occasion et lui rendant la vie amère.

Un quart d'heure avant que le Bailli vînt chez lui, le chat avait renversé la lampe qui était sur le fourneau, et quelques gouttes d'huile furent perdues.

Maudite peste ! que n'en prenais-tu plus de soin ? dit-il à sa femme avec sa brutalité ordinaire ; tu peux à présent rester dans l'obscurité, et allumer ton feu avec de la bouse de vache, sottie bête !

Elle ne répondit pas ; mais ses larmes coulèrent avec abondance, et dans tous les coins de la chambre les enfants pleuraient comme leur mère.

Dans ce moment, le Bailli frappe à la porte.

Taisez-vous ! au nom de Dieu, taisez-vous donc ! s'écria Rampant ; voici le Bailli, qu'est-ce qu'il dira de tout ceci ?

Il essuie promptement les larmes des enfants, et les menace de les mettre en pièces si un seul d'entr'eux s'avise de laisser échapper un sanglot. Ensuite il ouvre la porte, s'inclina profondément, et dit :

Qu'y a-t-il pour votre service, M. le Bailli ?

Celui-ci lui apprend en peu de mots ce qui l'amène ; pendant ce temps notre hypocrite a l'oreille au guet, il n'entend plus de pleurs, et presse le Bailli d'entrer.

Il faut, lui dit-il, que j'annonce bien vite à ma chère femme le grand bonheur qui m'arrive.

Humel le suivit dans la chambre, et il dit à sa femme : M. le Bailli m'apporte à l'instant l'heureuse nouvelle que j'ai part aux travaux du temple ; c'est une faveur de laquelle je ne saurais assez le remercier.

Dieu soit loué ! dit la femme, en laissant échapper un soupir.

Le Bailli. Ta femme est-elle malade ?

Rampant. Elle n'est pas trop bien depuis quelque temps, M. le Bailli. (En achevant ces mots, il jette un regard menaçant sur sa femme.)

Le Bailli. Il faut que je m'en aille ; je vous souhaite un prompt rétablissement, M^{me} Rampant.

La femme. Bien obligé, M. le Bailli.

Rampant. Puis-je vous prier d'avoir la bonté de remercier Monseigneur de la grâce qu'il me fait, M. le Bailli ?

Le Bailli. Tu peux le faire toi-même.

Rampant. Vous avez raison, M. le Bailli ! j'étais bien hardi d'oser vous le demander ; j'irai au château tout exprès au premier jour, c'est mon devoir.

Le Bailli. Les autres journaliers y vont Lundi matin ; je pense que tu pourras bien y aller avec eux.

Rampant. Sans doute, M. le Bailli ! c'est tout naturel, je ne savais pas qu'ils y allassent.

Le Bailli. Adieu, Rampant.

Rampant. Je vous ai mille obligations, M. le Bailli !

Le Bailli. Ce n'est pas à moi que tu dois des remerciements.

Humel, en s'en allant, se disait à lui-même : Ah ! je ne m'y connais guère, ou celui-ci est encore plus diable qu'il n'est noir ! c'est peut-être l'homme que je devrais employer... Mais qui voudrait se fier à un hypocrite ? j'aime mieux me servir de Michel Schaben, celui-là est tout franchement un coquin.

CHAPITRE XXIV.

Un cœur pur, joyeux et reconnaissant.

De là, le Bailli passa chez Aebi, le cadet ; lorsque celui-ci eut appris le bonheur qui lui arrivait, il s'abandonna à la joie la plus vive ; il bondissait comme un jeune chevreuil dans la prairie aux premiers jours du printemps.

Courons le dire à ma femme ! s'écria-t-il, afin qu'elle se réjouisse avec moi. Mais non, attendons à demain ; demain il y aura huit ans que nous sommes mariés, c'était le jour de St-Joseph, je m'en souviens comme d'hier. Depuis ce temps nous avons eu des moments bien pénibles, mais aussi nous en avons eu de bien heureux. Dieu soit loué et béni des uns comme des autres ! Demain, sitôt qu'elle sera réveillée, je lui dirai cette bonne nouvelle ; oh ! que ne sommes-nous à demain ! je la vois déjà rire et pleurer tout à la fois, se jeter à mon cou, serrer contre son cœur nos enfants bien-aimés ; ah ! que ne sommes-nous à demain ! Je veux tuer une de nos poules pour lui faire fête ; je la cuirai avec la soupe sans qu'elle s'en aperçoive ; elle la regrettera, cependant ça lui fera plaisir. Non, je ne m'en fais aucun scrupule, pour une si grande joie, c'est bien permis ; oh ! oui, je la mettrai dans le pot. Je passerai le jour entier chez moi, à me réjouir avec ma femme et mes enfants... Non, j'irai avec elle à l'église ; nous chanterons les louanges de Dieu, nous le bénirons, nous le remercierons de ce qu'il est si bon.

Ainsi parlait le jeune Aebi, dans la joie de son cœur ; il eut bien de la peine à attendre le lendemain, mais ce lendemain vint enfin, et il exécuta ses innocents projets.

CHAPITRE XXV.

Conversation entre des coquins.

Le Bailli se rendit ensuite chez Michel Schaben ; celui-ci le vit venir de loin, lui fit signe de le suivre derrière sa maison, et lui dit :

Que diable as-tu donc à m'apprendre ?

Le Bailli. Quelque chose d'assez gai.

Michel. Oui dà ! tu es bien le drôle qu'on envoie aux gens pour les inviter à la noce ou à la danse.

Le Bailli. Au moins n'est-ce rien d'affligeant.

Michel. Explique-toi donc.

Le Bailli. Tu es admis dans une nouvelle société.

Michel. Laquelle ? et à propos de quoi ?

Le Bailli. Elle est composée de Rodolphe Hubel, Lenk, Léman, Rampant et Marx du Reuti.

Michel. Es-tu fou ? qu'ai-je à faire avec tous ces gens-là ?

Le Bailli. Rebâtir et embellir la maison de Dieu, et les murs du cimetière de Bonnal.

Michel. Tu plaisantes ?

Le Bailli. Non, parbleu !

Michel. Mais qui a donc choisi à cet effet les borgnes et les boiteux ?

Le Bailli. Mon très noble, très honoré et très sage Seigneur.

Michel. A-t-il perdu l'esprit ?

Le Bailli. Que sais-je ?

Michel. Ma foi, on pourrait le croire.

Le Bailli. Peut-être n'est-il pas mauvais que ce soit ainsi. Plus le bois est léger, plus il est facile à retourner. Mais il faut que je parte ; viens ce soir chez moi, j'ai à te parler.

Michel. Je n'y manquerai pas. Auquel vas-tu courir maintenant ?

Le Bailli. Je vais au Reuti, chez Marx.

Michel. Voilà un plaisant ouvrier ; il faut avoir perdu le sens pour vouloir l'employer ; je crois que de sa vie il n'a tenu une pelle ou une pioche, sans compter qu'il est à moitié paralysé d'une jambe.

Le Bailli. Que nous importe ? Adieu, ne manque pas de venir ce soir chez moi.

Humel poursuivit alors son chemin du côté du Reuti.

CHAPITRE XXVI.

L'homme orgueilleux au sein de la misère est capable des actions les plus odieuses.

Marx avait été dans l'aisance ; il s'était autrefois occupé de négoce, mais depuis longtemps il avait fait banqueroute, et il vivait presque entièrement des aumônes que lui faisaient le Pasteur et quelques parents compatissants.

Dans sa profonde misère, il avait conservé le plus sot orgueil ; il cachait soigneusement les pressants besoins de sa famille, excepté lorsque, d'une manière ou d'une autre, il espérait obtenir quelque assistance.

Il fut saisi d'effroi en voyant venir le Bailli ; mais sa pâleur ne pouvait augmenter, car il était toujours d'un blanc livide. Il rassembla promptement toutes les guenilles dispersées dans la chambre et les glissa sous la couverture du lit ; puis il ordonna à ses enfants demi-nus d'aller se cacher dans un réduit voisin.

Seigneur Jésus ! s'écrièrent les enfants, il pleut et il neige là-dedans comme dans la rue ; écoute donc, mon père, comme on entend souffler le vent ; tu sais bien qu'il n'y reste point de fenêtre.

Allez, maudite race ! je vous l'ordonne ; sachez qu'il est nécessaire que vous appreniez à mortifier votre chair.

Mais, mon père, il n'est pas possible d'y tenir, disaient les enfants.

Ça ne durera pas longtemps, petite canaille ; allons ! marchez-vous ?

À ces mots, le père les pousse hors de la chambre, ferme la porte sur eux, et court inviter le Bailli à entrer chez lui.

Celui-ci fit la commission dont il était chargé ; Marx, après l'avoir remercié, lui dit :

Suis-je inspecteur de ces gens-là ?

Le Bailli. Y penses-tu, Marx ? point du tout, tu es ouvrier comme les autres.

Marx. Quoi ! tout de bon, Monsieur le Bailli ?

Le Bailli. Tu es bien libre de refuser, si par hasard cet ouvrage ne te convient pas.

Marx. Il est certain que je ne suis pas accoutumé à de pareils ouvrages ; mais comme celui-là concerne le château et M. le Pasteur, je n'oserais pas refuser ; ainsi j'accepte.

Le Bailli. Peste ! ça les réjouira beaucoup ; je crois presque que Monseigneur m'enverra ici une seconde fois, pour te remercier.

Marx. Ce n'est pas ainsi que je l'entends ; mais en général je ne prendrais pas de l'ouvrage à la journée chez tout le monde.

Le Bailli. Oh ! sans doute, tu as du pain sans cela.

Marx. Dieu merci, je n'en manque pas.

Le Bailli. Je le sais. Mais où sont tes enfants ?

Marx. Ils sont chez ma belle-sœur qui les a invités à dîner.

Le Bailli. Il me semblait les entendre crier là-dedans.

Le Bailli ayant pour la seconde fois entendu les pleurs des enfants, ouvrit la porte et les trouva transis de froid, dans un lieu où la pluie, la neige et le vent pénétraient de toutes parts.

Est-ce là que les enfants sont invités à dîner, Marx ? dit le Bailli avec indignation ; tu es un chien d'hypocrite, et ta maudite vanité t'a sûrement porté plus d'une fois à des actions aussi barbares.

Marx. Pour l'amour de Dieu, Bailli, ne le dis à personne ; il n'y aurait pas sur la terre un homme aussi malheureux que moi, si l'on venait à le savoir.

Le Bailli. Es-tu dans ton bon sens ? quoi ! même à présent, tu ne les fais pas sortir de ce chenil, ne vois-tu pas qu'ils sont violets de froid ? je n'enfermerais pas là mon barbet.

Marx. Revenez ici, vous autres ! Mais, au nom du ciel, Bailli, ne le dis à personne.

Le Bailli. Oui, tu pourras alors continuer à jouer le dévot auprès du Pasteur.

Marx. Je t'en conjure, Bailli ! ne me trahis pas.

Le Bailli. Quelle barbarie ! tu fais le saint et tu n'es qu'une brute, oui une brute, car pour agir ainsi il faut n'avoir rien d'humain. C'est aussi toi qui as rapporté à notre cagot de Pasteur la querelle de la semaine dernière ; ce ne peut être que toi : tu passais au moment où elle avait lieu près de chez moi, il était environ minuit, et tu revenais sans doute dévotement de quelque orgie.

Marx. Mon Dieu non, Bailli ! garde-toi de le croire ; je prends le ciel à témoin que ce n'est pas vrai.

Le Bailli. Marx ! oses-tu bien parler ainsi ?

Marx. Je veux ne jamais bouger de cette place si c'est moi.

Le Bailli. Marx ! pourrais-tu le soutenir en présence du Pasteur ? j'en sais plus que tu ne crois.

Marx interdit. Je sais... je pourrais... je... je n'ai rien dit encore.

Tu es un menteur, Marx, et de ma vie je n'en ai rencontré d'aussi impudent que toi ; maintenant nous nous connaissons.

Le Bailli, le quittant à ces mots, courut aussitôt raconter toute l'affaire à la cuisinière du Pasteur ; celle-ci rit aux larmes du pieux Israélite du Reuti, et promit en conscience de rapporter fidèlement à son maître ce qu'elle venait d'apprendre.

Le Bailli se réjouissait au fond du cœur, espérant que ce misérable réprouvé ne recevrait plus son pain chaque semaine au presbytère. Mais il se trompait grossièrement ; car le bon Pasteur en avait jusqu'alors accordé à Marx, non en raison de ses vertus, mais en raison de ses besoins.

CHAPITRE XXVII.

Une fille active et laborieuse à laquelle il manque un cœur sensible et reconnaissant.

Humel arriva enfin chez le dernier de la liste, il s'appelait Kienast. Quoiqu'il n'eût pas cinquante ans, il était épuisé et maladif ; la pauvreté, les inquiétudes l'avaient affaibli, et ce jour-là surtout il était accablé d'un profond chagrin. Sa fille aînée avait pris du service à la ville ; elle venait de lui montrer les arrhes qu'elle avait reçues, et le pauvre homme en avait été bouleversé. Sa femme était près de ses couches, et de tous ses enfants, Susanne était la seule qui pût la remplacer dans le soin du ménage ; elle devait partir à la fin de la quinzaine.

Le père la pria, les larmes aux yeux, de rendre les arrhes et de rester jusqu'après les couches de sa mère.

Je n'en ferai rien, répondit la fille ; où trouverai-je une autre place quand j'aurai laissé échapper celle-ci ?

Le père. J'irai moi-même à la ville pour t'aider à en trouver une ; reste encore quelque temps avec nous.

La fille. Oui dà ! il se passera six mois jusqu'à l'autre terme¹⁰, mon père ; la place que j'ai à présent est très bonne ; qui peut savoir comment sera celle que tu m'aideras à trouver ? Enfin je ne veux pas attendre.

Le père. Tu sais cependant, Susanne, que j'ai toujours fait pour toi tout ce que j'ai pu. Rappelle-toi tes jeunes années, et ne m'abandonne pas dans ce moment de détresse.

La fille. Veux-tu donc m'empêcher de faire ma fortune, mon père ?

Le père. Ah ! ce ne sera pas un bonheur pour toi de délaisser ainsi tes parents dans cette circonstance ; ne le fais donc pas, ma petite Susanne, je t'en prie ! ta mère possède encore un beau tablier, c'est le dernier, et il lui est bien cher, parce qu'elle l'a reçu comme un souvenir de sa défunte marraine ; eh bien ! elle te le donnera après ses couches, si tu veux rester jusqu'alors.

La fille. Je ne le ferai ni pour vos guenilles, ni pour de beaux présents ; je puis gagner mieux que cela, et il est bien temps que je pense à moi ; je resterais encore dix ans chez vous sans parvenir à me pourvoir d'un lit et d'une armoire¹¹.

Le père. Mais je ne te demande que quelques semaines ; après je ne te retiendrai plus.

La fille. Non, mon père, je ne le puis. À ces mots, elle lui tourna le dos, et courut chez une voisine.

¹⁰ Il est d'usage en Suisse que les domestiques entrent chez leurs maîtres à des époques fixes de l'année, telles que la St. Jean et Noël. *Note du Traducteur.*

¹¹ Objets indispensables pour un trousseau. *Note du Traducteur.*

Le père demeura consterné ; que faire dans ce malheur ? se disait-il ; comment l'annoncer à ma femme ? Je suis un pauvre sot d'avoir ainsi gâté cette enfant ; elle était si active, si laborieuse, que je lui pardonnais tout. Ma femme m'en a averti cent fois : elle est grossière et impertinente avec ses parents, me disait-elle ; lorsqu'elle doit faire quelque chose pour ses frères et sœurs, ou leur enseigner à le faire eux-mêmes, elle y met tant de brusquerie, si peu d'amitié et de bonne grâce, qu'aucun d'eux ne peut l'apprendre d'elle. Je lui répondais toujours : elle travaille de si bon courage, c'est peut-être la faute des autres, il faut lui pardonner quelque chose. Maintenant je n'ai que ce que je mérite ; j'aurais dû penser que, lorsque le cœur d'un enfant s'endurcit, quelques bonnes qualités qu'il puisse avoir d'ailleurs, on ne peut plus compter sur lui. Ma pauvre femme ! que va-t-elle faire ? Comment m'y prendrai-je pour le lui dire ?

Tandis qu'il parlait ainsi, le Bailli était déjà près de lui, et le bon Kienast ne l'apercevait pas.

Qu'est-ce donc que tu n'oses pas dire à ta femme ? s'écria Humel.

Kienast leva tristement les yeux sur lui en disant : Tu es là, Bailli ! je ne te voyais pas. Hélas ! ce que je n'ose pas dire à ma femme, c'est que Susanne va nous quitter pour entrer en service, tandis que nous avons grand besoin d'elle. Mais j'oubliais presque de te demander ce qui t'amène.

Le Bailli. Je t'apporte une nouvelle qui te consolera peut-être du départ de Susanne.

Kienast. Plût à Dieu que quelque chose d'heureux vînt me tirer de la détresse.

Le Bailli. Tu seras employé à la construction de l'église, et tu recevras vingt-cinq kreutzers par jour. Ça t'aidera toujours.

Kienast. Grand Dieu ! puis-je espérer un tel secours ?

Le Bailli. Oui, oui, Kienast ! tu peux compter sur ce que je te dis.

Kienast. Que Dieu en soit loué et béni.

À ces mots, il pâlit, ses membres deviennent tremblants, et il reprend ainsi :

J'ai besoin de m'asseoir, la joie m'a saisi au milieu de mes craintes.

Il s'assit en effet sur un tronc de bois, et s'appuya contre le mur de la maison...

Tu parais bien faible, lui dit le Bailli.

Je suis encore à jeun, répondit Kienast.

Si tard ? répliqua Humel... et il poursuivit son chemin.

La femme de Kienast voyait au travers de la vitre le Bailli s'entretenir avec son mari ; elle en conçut de vives inquiétudes.

Il faut qu'il soit arrivé quelque chose de bien fâcheux, disait-elle ; mon mari a été tout le jour si troublé qu'il ne savait ce qu'il faisait ; tout-à-l'heure j'ai vu Susanne, chez la voisine, gesticulant comme si le chagrin l'eût mise hors d'elle-même ; et à présent, voici encore le Bailli ! Ô mon Dieu ! quel nouveau malheur nous menace ? Il n'y a pas sur la terre une femme plus tourmentée que moi ; j'ai déjà près de quarante ans, et toutes les années un enfant, des soucis, des besoins...

C'est ainsi que parlait la pauvre Kienast dans sa chambre, lorsque son mari, qui s'était remis, courut rejoindre sa famille. Il y avait longtemps que son visage n'avait été si joyeux et si serein.

Tu fais semblant d'être content, lui dit sa femme ; crois-tu que je ne sache pas que le Bailli est venu ?

Oui, il est venu, répondit Kienast, et il m'a semblé descendu du ciel pour notre consolation.

C'est-il possible ? s'écria-t-elle.

Kienast. Assieds-toi, ma femme ! il faut que je te conte tout cela.

Alors il lui parla de la détermination prise par Susanne, de l'anxiété qu'elle lui avait donnée, et de la nouvelle que le Bailli lui avait apportée et qui, grâce à Dieu, le mettait maintenant à l'abri du besoin.

CHAPITRE XXVIII.

La veille d'une grande fête, dans la maison d'un Bailli qui tient auberge.

Humel, fatigué et altéré par toutes ses courses, se hâtait de regagner sa maison, car il était déjà tard, et la demeure de Kienast était sur la colline à une petite lieue du village.

Il avait pris la précaution de faire répandre de tous côtés, par ses affidés, qu'il n'était nullement effrayé de l'aventure de la veille, et que depuis un an il n'avait pas été d'aussi belle humeur.

C'est ce qui fit que, vers le soir, quelques-uns de ses hôtes accoutumés se hasardèrent à retourner au cabaret ; à mesure que le jour baissait, il en arrivait d'autres ; enfin lorsqu'il fit tout-à-fait nuit, les tables se trouvèrent presque aussi garnies de buveurs qu'à l'ordinaire.

Ainsi, dans la saison où les cerises commencent à mûrir, lorsqu'un chasseur tue un oiseau sur un cerisier, tous les autres prennent aussitôt la fuite d'un vol rapide, en poussant des cris d'effroi. Cependant, un d'eux, un seul ose revenir sur l'arbre ; s'il ne voit pas le chasseur, il siffle ; ce n'est plus un cri d'effroi qu'il fait entendre, mais un chant joyeux pour rappeler les fugitifs et pour les inviter à partager la pâture qui l'environne. Aussitôt quelques-uns se hasardent à suivre ce téméraire ; bientôt

les plus timides sont de retour, et tous recommencent à béqueter les cerises, comme si le chasseur n'en avait point tué.

C'est ainsi que le cabaret se trouvait rempli de gens qui la veille et le matin même n'auraient osé y entrer.

Dans tous les rassemblements populaires, même quand il s'agit d'actions criminelles, on voit régner le courage et la gaîté, lorsque ceux qui donnent le ton sont hardis et entreprenants. Or, comme ces sortes de gens abondent toujours dans les cabarets, il est certain que le peuple y apprend à faire le mal avec légèreté et avec audace, bien plus facilement qu'il ne peut apprendre dans de pauvres et simples écoles à mener une vie honnête, paisible et laborieuse.

Mais revenons à notre histoire.

Tous les convives, qui se trouvaient au cabaret, étaient redevenus les meilleurs amis du Bailli, car ils buvaient son vin.

L'un le vantait comme un homme rare, que jamais personne n'avait pu maîtriser. L'autre disait que le jeune Comte d'Arnheim n'était qu'un enfant, et que le Bailli avait bien su mettre son grand-père à la raison. Un troisième protestait que c'était une iniquité dont le Comte aurait à répondre au jour du jugement, que de vouloir priver une pauvre petite commune du droit d'auberge, qu'elle possédait depuis le temps de Noé et d'Abraham. Un quatrième jurait qu'il ne le tenait pas encore, et que, de par tous les diables, il forcerait la commune à s'assembler pour le refuser. Un autre déclarait la chose inutile, disant que le Bailli avait toujours su faire tomber ses ennemis dans ses pièges, et qu'il n'en faisait pas moins à l'égard du noble seigneur et du pauvre maçon.

Ainsi parlaient les buveurs ; la femme du Bailli riait avec eux, leur servait à boire, à manger, et inscrivait ponctuellement, avec de la craie, sur l'ardoise de la chambre voisine, tout ce qu'elle leur donnait.

Quand le Bailli arriva, il se réjouit du fond du cœur en trouvant les tables si bien garnies.

Bravo, Messieurs, leur dit-il, vous faites bien de ne pas m'abandonner.

Ne crains rien, Bailli ! nous ne te vendrons pas, s'écrièrent les paysans, et ils burent avec fracas à sa santé.

Ne faites pas tant de bruit, mes amis, répondit-il, il ne faut scandaliser personne, et c'est demain jour de fête. Toi, ma femme, ferme les contre-vents et éteins les lumières du côté de la rue... Mais, nous ferons mieux d'aller dans la chambre qui est du côté du jardin.

La femme. J'y ai pensé, et j'en ai fait chauffer le fourneau.

Le Bailli. C'est bon, emportons tout cela.

Alors, la femme et les voisins ayant pris les bouteilles, les verres, les assiettes, les cartes et les dés, on se réfugia dans l'autre chambre, qui était si reculée qu'on aurait pu y commettre un meurtre sans que rien eût été entendu de la rue.

Ici, reprit le Bailli, nous sommes en sûreté contre les drôles qui viennent écouter aux fenêtres, et contre les saints employés de *l'homme noir*¹². Mais je suis altéré comme un chien de chasse ; du vin ici !

Sa femme lui en apporta, et Christ lui dit aussitôt : Est-ce de celui que le chien du barbier buvait avec toi ce matin, Bailli ?

Le Bailli. Oh ! je ne suis pas toujours aussi sobre.

¹² Il veut parler des assesseurs de consistoire et des anciens de l'église, dont le devoir est d'avertir le Pasteur lorsqu'il se fait des orgies scandaleuses, et c'est ce dernier que l'impie Bailli appelle ironiquement *l'homme noir*.

Christ. Quelle diable d'intention avais-tu donc ?

Le Bailli. Parbleu, aucune ! c'est une idée qui m'est venue ; j'étais à jeun et je ne voulais pas me griser.

Christ. Quelque sot le croira peut-être ; quant à moi, je n'en crois rien.

Le Bailli. Pourquoi donc ?

Christ. Pourquoi ? parce que le vin que tu nous as fait boire sentait le soufre en diable.

Le Bailli. Qui dit cela ?

Christ. Moi, maître Urias ! je ne l'ai pas remarqué en le buvant, mais quand j'ai rapporté les cruches vides, l'odeur m'en est montée au nez tellement que j'ai pensé en tomber à la renverse. Ainsi, tout bien compté, il me paraît assez clair que tu avais quelque projet.

Le Bailli. Je sais aussi peu quel vin ma femme a envoyé, qu'un enfant qui vient de naître.

Christ. Tu te souviens cependant que tu nous as fait un beau sermon sur les privilèges du pays ; c'est peut-être avec aussi peu de réflexion qu'on en met à prendre une prise de tabac ?

Le Bailli. Finiras-tu ? tu mériterais que je te fisse payer la cruche que tu as cassée. Mais sachons maintenant ce qui s'est passé chez le barbier après mon départ.

Christ. Et ta promesse, Bailli !

Le Bailli. Quelle promesse ?

Christ. De me faire boire gratis jusqu'à demain, si j'apprenais des choses importantes.

Le Bailli. Mais si tu ne sais rien ?

Christ. Si je ne sais rien ? Fais seulement apporter du vin, et prépare-toi à m'écouter.

Le Bailli lui en donna, s'assit près de lui, et Christ se mit à raconter ce qu'il savait et ce qu'il ne savait pas ; bientôt il divagua tellement que le Bailli s'en aperçut.

Chien de menteur, lui dit-il, fais donc tes contes de manière à ce qu'on puisse les croire.

Parbleu ! répondit-il, aussi vrai que je suis un pécheur, je ne t'ai pas menti d'une virgule.

Il suffit, dit Humel, qui commença à se douter qu'il était dupe ; voilà Michel Schaben qui vient d'entrer, il faut que je lui dise un mot.

Il s'approcha de la table où Michel était assis, lui frappa sur l'épaule et commença ainsi la conversation.

CHAPITRE XXIX.

Les coquins continuent à agir et à parler entr'eux.

Le Bailli. Te voilà donc encore du nombre des pécheurs ? je te croyais redevenu un saint, depuis que tu es destiné à rebâtir l'église ; précisément comme notre boucher lorsqu'il eut sonné pendant huit jours la cloche de midi à la place du sacristain.

Michel. Non, Bailli ! ma conversion ne se fait pas comme l'éclair ; mais une fois qu'elle aura commencé, je ne retournerai pas en arrière.

Le Bailli. Quand ça t'arrivera, Michel, je serai bien aise d'être ton confesseur.

Michel. Mais moi, je ne te choisirais pas pour cet office.

Le Bailli. Pourquoi pas ?

Michel. Tu doublerais la somme de mes péchés avec ta sainte craie.

Le Bailli. Et ça ne te conviendrait pas ?

Michel. Non, Bailli ! il me faut un confesseur qui me donne l'absolution de mes péchés, et non point qui en tienne note et les augmente.

Le Bailli. Je puis aussi effacer les péchés.

Michel. Les péchés inscrits sur ton livre de compte ?

Le Bailli. Certainement. Par malheur j'y suis souvent forcé ; mais le mieux serait qu'on s'en rapportât à moi, je le ferais volontairement.

Michel. Et peut-on s'en rapporter à vous, M. le Bailli ?

Le Bailli. Nous verrons ça.

À ces mots, Humel lui fait un signe, et tous deux vont s'asseoir à une petite table placée près du fourneau.

Il est heureux que tu sois ici, reprend le Bailli, sais-tu que tu peux faire ta fortune ?

Michel. J'en aurais grand besoin.

Le Bailli. Je le crois. Eh bien ! si tu es adroit, tu ne peux manquer de gagner de l'argent, à ton poste.

Michel. Comment faut-il m'y prendre ?

Le Bailli. Il faut que tu t'insinues auprès du maçon, que tu te dises bien pauvre, bien affamé...

Michel. Je le puis sans mentir.

Le Bailli. Que tu donnes souvent ton goûter à tes enfants, pour faire croire que tu as le cœur aussi tendre que du beurre ; qu'on les voie sans cesse courir après toi, nu-pieds et couverts de haillons.

Michel. Cela non plus n'est pas difficile.

Le Bailli. Lorsque tu seras de ses dix ouvriers celui que Léonard aimera le mieux, alors seulement commencera ta véritable besogne.

Michel. Mais quelle est donc cette besogne ?

Le Bailli. C'est d'exciter les disputes, les soupçons, de mettre le désordre dans le travail, de faire en général tout ce qui pourra rendre les ouvriers et le maître insupportables à Monseigneur.

Michel. Ceci devient plus difficile.

Le Bailli. Oui, mais il s'agit de gagner de l'argent.

Michel. Sans cette espérance, un homme adroit pourrait bien donner de tels avis, mais il n'y aurait qu'un sot qui pût les suivre.

Le Bailli. Oh ! il va sans dire que tu seras bien payé.

Michel. Deux écus de bonne main, M. le Bailli ! il faut me les payer comptant, ou je ne sers point dans cette guerre.

Le Bailli. Tu deviens tous les jours plus déhonté, Michel ! tu gagnes à ce travail en faisant le paresseux, et tu veux encore que je te récompense d'avoir reçu un bon conseil.

Michel. Je n'entends rien ; tu veux que je fasse le coquin à ton service, j'y consens, je te servirai fidèlement et de cœur ; mais, deux écus d'arrhes, pas un kreutzer de moins ; il faut que ça sorte du sac, ou... tu es toi-même dedans.

Le Bailli. Ah, chien ! tu sais bien profiter du moment pour m'y forcer ; tiens, voici les deux écus.

Michel. À présent, les choses sont en ordre, maître ! tu peux commander.

Le Bailli. Je pense que, briser pendant la nuit les pontenages, faire tomber d'un coup quelques-unes des fenêtres de l'église du haut en bas, ne te paraîtra pas difficile ; les cordes, les pioches et autres bagatelles qui pourront se trouver par-ci par-là doivent disparaître, ça s'entend.

Michel. Oui, c'est naturel.

Le Bailli. Et puis, par une nuit sombre, porter au bas de la colline les planches des échafaudages, les jeter dans le fleuve afin qu'elles flottent jusqu'en Hollande, ça n'est pas fort pénible non plus.

Michel. Rien n'est plus aisé. Je mettrai sur le cimetière une grande chemise au bout d'un bâton, afin que le garde de nuit et les femmes du voisinage, quand ils entendront le bruit que je ferai, voient le fantôme, se recommandent à Dieu, et se gardent bien de me suivre.

Le Bailli. Il n'y a que le Diable qui ait pu te donner cette idée-là.

Michel. Ma foi, ça peut préserver du carcan ; aussi je n'y manquerai pas.

Le Bailli. Encore un mot ; lorsque des dessins, des plans, des comptes appartenant à Monseigneur te tomberont sous la main, tu les cacheras dans quelque coin où personne ne puisse les trouver, et tu viendras la nuit les reprendre pour les brûler.

Michel. Ça suffit, M. le Bailli.

Le Bailli. Tu arrangeras tout cela de façon que l'honorable société que Monseigneur a prise à son service se donne ses aises, qu'on travaille avec nonchalance, que le désordre soit surtout complet lorsque Monseigneur ou quelqu'un du château assistera aux travaux. Il va sans dire que tu auras soin de le faire remarquer.

Michel. Laisse-moi faire ; je comprends à merveille quelles sont tes intentions.

Le Bailli. Mais avant tout, il est nécessaire que nous devenions ennemis.

Michel. Je le comprends encore.

Le Bailli. Nous commencerons tout-à-l'heure, car nous avons ici des merles qui pourraient aller raconter que nous avons tenu conseil de la meilleure intelligence du monde.

Michel. Tu as raison.

Le Bailli. Bois encore quelques verres de vin ; nous ferons semblant de compter ensemble ; tu me nieras une partie de la dette ; je ferai du tapage ; tu me diras des injures, et nous te mettrons à la porte. »

Michel. C'est bien pensé.

Après avoir vidé sa bouteille, il fit signe au Bailli de commencer. Celui-ci marmotta un calcul entre ses dents, et dit ensuite eu haussant la voix :

En un mot, je n'ai point reçu de florin.

Michel. Penses-y bien, Bailli !

Le Bailli. Je jure que je n'en ai pas la moindre idée. Ma femme ! as-tu reçu un florin de Michel, la semaine passée ?

La femme. Mon Dieu non, pas un kreutzer.

Le Bailli. C'est singulier ; donne-moi le livre.

Elle l'apporte, Humel le parcourt en disant :

Voilà Lundi... rien de toi ; Mardi... rien de toi ; Mercredi... tu dis que c'était Mercredi ?

Michel. Oui.

Le Bailli. Eh bien ! regarde, voilà Mercredi, ton nom n'y est pas ; Jeudi... Vendredi... Samedi, et pas un mot de ton florin.

Michel. Que diable ! je l'ai pourtant payé.

Le Bailli. Doucement, doucement, voisin, je ne reçois rien sans l'inscrire.

Michel. Que me font tes écritures ? je l'ai payé.

Le Bailli. Ce n'est pas vrai, Michel !

Michel. Il n'y a qu'un coquin qui puisse dire que je ne l'ai pas payé.

Le Bailli. Que dis-tu, scélérat ?

Quelques paysans se lèvent et s'écrient : Il a insulté le Bailli, nous l'avons entendu.

Michel. Point du tout, mais j'ai payé le florin.

Les paysans. Oses-tu dire que tu ne l'as pas insulté, coquin ! nous l'avons tous entendu.

Le Bailli. Jetez-moi ce chien-là à la porte.

Michel, son couteau à la main. Malheur à celui qui me touchera.

Le Bailli. Ôtez-lui son couteau.

Les paysans le désarment et le mettent dehors. —

Il est bon qu'il soit parti, reprit Humel, il n'est que l'espion du maçon.

Parbleu ! ça se pourrait bien, dirent les paysans ; il n'y a pas de mal que nous soyons débarrassés de ce fripon-là.

CHAPITRE XXX.

Continuation.

Du vin ici, notre hôtesse !

Le Bailli. J'espère que vous me paierez bientôt ?

Les paysans. Pas sitôt, mais d'autant plus cher ; nous buvons à compte de la moisson prochaine ; pour chaque mesure de vin, tu retiendras une gerbe des dîmes de Monseigneur.

Humel s'assit auprès d'eux, et but de tout son cœur au retour de la moisson.

Alors toutes les langues se délièrent ; un bruit confus de juréments, de blasphèmes, de railleries et d'injures se fit entendre à toutes les tables. C'est à qui raconterait des histoires scandaleuses, des vols, des querelles, des dettes adroitement éludées, des procès gagnés par des moyens illicites ; parmi tout cela, il y avait bien quelques absurdités, quelques sottises inventées à plaisir ; mais, hélas ! la plus grande partie n'en était que trop vraie. Ils disaient comment ils avaient volé à l'ancien seigneur son bois, son grain, ses dîmes ; comment leurs femmes se désolaient ou se consolaient avec leurs enfants pendant qu'ils étaient au cabaret ; l'une prenait dévotement son livre de prières, l'autre une bouteille de vin qu'elle avait cachée dans la paillasse de son lit. Ici, un petit garçon aidait le père à tromper sa

femme ; là, une jeune fille s'entendait avec sa mère pour tromper le mari ; eux-mêmes à cet âge en avaient fait autant, et pis encore.

Ils en vinrent enfin à parler du pauvre Uli, qui, pour avoir été pris sur le fait, en faisant des tours pareils aux leurs, avait misérablement terminé sa vie à la potence. On raconta qu'il avait prié avec beaucoup de dévotion, et qu'il était certainement mort en état de grâce, après avoir avoué quelques-uns de ses moindres crimes, précaution devenue inutile par la cruauté du Pasteur qui n'avait point intercédé pour lui.

Ils en étaient à cette histoire, et à l'inhumanité du Pasteur, lorsque l'hôtesse vint faire un signe à son mari pour l'engager à sortir de la chambre.

Attends que l'histoire du pendu soit finie, lui dit-il.

Elle l'avertit tout bas que Joseph était là.

Cache-le bien, lui répondit-il ; je viendrai tout-à-l'heure.

Joseph s'était glissé dans la cuisine ; mais la maison était si pleine de monde que l'hôtesse craignit qu'il ne fut aperçu. Elle éteignit la lumière et lui dit : Joseph ! ôte tes souliers, et suis-moi dans la chambre basse, mon mari va descendre.

Joseph s'y rendit avec précaution ; bientôt le Bailli parut et lui demanda ce qu'il voulait à une heure si avancée.

Joseph. Pas grand'chose, M. le Bailli ; je voulais seulement vous dire que tout va bien à l'égard des pierres, c'est une affaire en règle.

Le Bailli. Tant mieux, Joseph !

Joseph. Le maître a parlé des murailles ; il prétendait que les cailloux que nous avons ici près étaient très bons pour les faire ; mais je lui ai dit hardiment qu'il n'y entendait rien, que

les murs seraient beaux et unis comme une assiette, s'il prenait de la pierre de Schwendi.

Il n'a point fait d'objections, et j'ai ajouté que s'il n'exploitait pas cette carrière, il manquerait sa fortune.

Le Bailli. S'est-il déterminé à suivre ton conseil ?

Joseph. Oui, à l'instant même ; Lundi nous commencerons.

Le Bailli. Lundi les journaliers iront au château.

Joseph. Oui, mais ils reviendront avant midi. Quant à la drogue qu'il faut mettre dans la chaux, ça ne peut pas manquer, c'est comme si elle y était déjà...

Le Bailli. C'est bon, je voudrais que ce fût déjà fait. Ton pourboire est tout prêt.

Joseph. J'en aurais justement besoin à présent, Bailli.

Le Bailli. Tu viendras le chercher Lundi, quand vous aurez commencé ; je l'ai déjà mis à part.

Joseph. Croyez-vous, M. le Bailli, que je ne vous tienne pas ma parole ?

Le Bailli. Non, Joseph, je m'en fie à toi.

Joseph. Eh bien ! donnez-moi donc tout de suite trois écus sur notre marché. Je voudrais bien avoir demain mes bottes neuves, c'est le jour de ma fête ; mais il me faut de quoi payer le cordonnier, et je n'ai point d'argent à tirer de mon maître.

Le Bailli. Je ne puis te les donner en ce moment ; reviens Lundi au soir, et tu les auras.

Joseph. Je vois maintenant comme vous vous fiez à moi, M. le Bailli ; je croyais pouvoir compter sur votre parole ; mais promettre et tenir, c'est deux.

Le Bailli. Je te jure que tu auras ce que je t'ai promis.

Joseph. Oui, oui, je le vois.

Le Bailli. C'est assez tôt Lundi.

Joseph. Non, Bailli ! vous me montrez de la défiance, et je puis bien vous dire à mon tour ce que je pense : une fois que la carrière sera en bon train, vous ne me tiendrez pas parole.

Le Bailli. Il faut que tu sois bien impudent, Joseph ! pour oser me dire que je manquerai à ma promesse.

Joseph. Je n'entends rien ; si vous ne voulez pas la remplir tout-à-l'heure, le marché est rompu.

Le Bailli. Ne peux-tu pas te contenter de deux écus ?

Joseph. Non, il m'en faut trois ; et si vous me les donnez, vous pouvez compter sur moi en toute chose.

Le Bailli. À la bonne heure ; mais tu rempliras tes engagements.

Joseph. Si j'y manque, dites que je suis le plus grand coquin, le plus grand voleur de la terre.

Humel appela sa femme et lui dit de donner trois écus à Joseph. Celle-ci, l'ayant pris à part, le conjura de n'en rien faire.

Le Bailli. Ne me réplique pas, fais ce que je te dis.

La femme. Ne sois donc pas si dupe ; tu es ivre ; demain tu t'en repentiras.

Le Bailli. Ne m'en parle plus ; trois écus à l'instant, entends-tu ce que je te dis ?

La femme alla en soupirant chercher les trois écus, et son mari les remit à Joseph, en lui répétant :

Tu ne m'attraperas pas, au moins ?

Joseph. Dieu m'en préserve, Bailli ! comment pouvez-vous le penser ?

En s'en allant, il compta encore ses trois écus, et se dit à lui-même : L'argent est dans mes mains, il est plus en sûreté que dans la cassette du Bailli ; c'est un vieux fripon, je ne veux pas être sa dupe ; et maintenant, que le maître emploie des cailloux ou du grès, ça m'est égal.

La femme de Humel pleurait de rage sur le foyer de sa cuisine ; le Bailli lui-même soupçonnait qu'il s'était trop pressé ; mais il l'oublia bientôt avec ses camarades de bouteille, qui prolongèrent leur orgie jusqu'après minuit.

Enfin l'hôtesse vint les séparer :

Il est temps, il est plus que temps de vous retirer, leur dit-elle ; nous voilà au matin, et c'est un jour de fête.

Jour de fête ? répètent-ils ; ils s'étendent, baillent, achèvent leurs verres et se lèvent enfin les uns après les autres. Mais tous bronchaient, chancelaient, se tenaient à la table, à la muraille, et ce ne fut qu'avec peine qu'ils purent sortir de la maison.

Allez-vous-en les uns après les autres, leur dit l'hôtesse, et ne faites point de bruit, sans quoi le Pasteur et son consistoire vous mettront à l'amende.

Non, non, il vaut mieux boire l'amende, répondirent les paysans.

Si vous rencontrez le guet, reprit la femme, dites-lui qu'il trouvera ici un verre de vin.

À peine étaient-ils partis que le guet cria sous la fenêtre de l'auberge :

Il a sonné une heure !

Il a sonné une heure !¹³

L'hôtesse lui porta du vin, et le pria de ne pas dire que les buveurs étaient restés si tard.

Elle aida ensuite son mari, assoupi par le vin, à se mettre dans son lit, non sans lui reprocher sa sottise et les écus donnés à Joseph. Quant à lui, il sommeillait et ronflait, sans rien entendre. C'est ainsi que tous deux se livrèrent enfin au repos, le matin d'un jour de fête.

Maintenant, Dieu soit loué ! je n'ai plus rien à dire d'eux pour le moment ; je retourne à Léonard et à Gertrude.

Ce monde est une étrange chose ! À côté d'un chenil se trouve un jardin : près d'un égout infect, un gazon parfumé ; et même nos plus belles prairies ne doivent la fraîcheur de leur verdure qu'à la fange que nous y répandons.

¹³ Un garde, qu'on nomme guet, crie ainsi d'heure en heure pendant la nuit.

CHAPITRE XXXI.

La veille d'une grande fête, dans la maison d'une mère vertueuse.

Gertrude était seule avec ses enfants. Toute occupée des événements de la semaine et de la solennité du lendemain, elle apprête le souper en silence, sort de l'armoire ses habits du Dimanche, ceux de son mari et de ses enfants, et prépare tout, afin qu'aucune distraction ne vienne troubler la dévotion du jour suivant. Après avoir ainsi terminé ses affaires, elle se place auprès de ses enfants pour prier avec eux.

Son usage était de leur rappeler tous les Samedis, à l'heure de la prière du soir, les fautes qu'ils avaient commises pendant la semaine, et les événements qu'il pouvait être important de graver dans leur mémoire.

En ce moment, elle était particulièrement pénétrée de la bonté de Dieu envers elle pendant ces derniers jours ; elle voulait le faire sentir à ses enfants, et, autant qu'elle le pourrait, leur rendre ce souvenir ineffaçable.

Mes chers enfants, leur dit-elle, j'ai quelque chose d'heureux à vous apprendre. Votre bon père a obtenu de Monseigneur un ouvrage bien avantageux, et auquel il gagnera plus qu'à celui qu'il fait d'ordinaire ; nous pouvons espérer qu'à

l'avenir nous aurons notre pain quotidien avec moins de peine et de soucis.

Remerciez Dieu, mes chers petits, de ce qu'il est si bon pour nous ; n'oubliez jamais le temps passé où j'étais obligée de vous partager avec inquiétude chaque bouchée de pain ; j'avais bien du chagrin quand je ne pouvais pas vous en donner assez. Mais notre père céleste savait d'avance qu'il nous soulagerait quand il en serait temps, et qu'il valait mieux que vous fussiez élevés dans la pauvreté que dans l'abondance, afin d'apprendre à être patients et à surmonter vos désirs.

L'homme qui peut avoir tout ce qui lui plait oublie souvent son Dieu et en même temps ses devoirs les plus importants pour son bonheur à venir.

Souvenez-vous donc, tant que vous vivrez, de la pauvreté, de toutes les privations, de tous les soucis que nous avons endurés ; maintenant que nous serons plus à notre aise, mes enfants, pensez à ceux qui souffrent les mêmes besoins ; n'oubliez jamais combien la faim est terrible ; soyez compatissants, et quand vous aurez une bouchée de superflu, donnez-la aux pauvres... N'est-il pas vrai, mes bien-aimés, que vous le ferez de bon cœur ?

Oh oui, ma mère, de bien bon cœur, s'écrièrent tous les enfants.

CHAPITRE XXXII.

Plaisirs des enfants à l'heure de la prière.

La mère. Parmi les enfants que tu connais, quel est celui qui souffre le plus de la faim, Nicolas ?

Nicolas. C'est Félix, ma mère ; tu as été hier chez son père ; oh ! il doit avoir terriblement faim, il mange de l'herbe.

La mère. Lui donnerais-tu volontiers ton goûter de temps en temps ?

Nicolas. Oui, me permets-tu de le lui donner demain ?

La mère. Je le veux bien.

Nicolas. Ah ! tant mieux.

La mère. Et toi, Lise, à qui donnerais-tu de bon cœur ton goûter ?

Lise. Je ne sais pas bien au juste à qui j'aimerais mieux le donner.

La mère. Ne te vient-il dans l'idée aucun enfant qui souffre de la faim ?

Lise. J'en connais plusieurs, ma mère.

La mère. Pourquoi donc ne sais-tu pas à qui tu veux le donner ? tu fais toujours de prudentes réflexions, Lise.

Lise. À présent, je le sais, ma mère !

La mère. À qui donc ?

Lise. À Lisbeth, la fille de Marx du Reuti ; je l'ai vue aujourd'hui ramasser dans le ruisseau des pommes de terre pourries.

Je l'ai vue aussi, s'écria Nicolas ; j'ai cherché dans toutes mes poches, mais je n'y ai pas trouvé une seule bouchée de pain ; si seulement j'avais gardé mon goûter un quart d'heure de plus !

La mère fit la même question aux autres ; tous eurent la plus vive joie de pouvoir donner leur goûter du lendemain à de pauvres enfants ; elle les laissa jouir un moment du plaisir qu'ils s'en promettaient ; puis elle leur dit :

En voilà assez sur ce sujet ; pensez à présent au cadeau que vous a fait votre bon seigneur.

Ah, oui ! nos beaux batz ! s'écrièrent les enfants ; veux-tu nous les montrer, ma mère ?

Quand nous aurons prié, répondit-elle ; et toute la petite famille se mit à sauter en poussant des cris de joie.

CHAPITRE XXXIII.

Recueillement à l'heure de la prière.

Quel vacarme vous faites, mes enfants ! dit Gertrude ; lorsqu'il vous arrive quelque chose d'heureux, pensez toujours à Dieu qui vous l'envoie ; alors votre joie n'aura rien d'impétueux ni de désordonné. Vous savez que je me réjouis volontiers avec vous, mes bien-aimés ; mais lorsqu'on se livre avec violence au plaisir ou à l'affliction, on perd le calme et le repos du cœur ; et sans un cœur tranquille, on n'est point heureux. C'est pour cela que nous devons toujours avoir Dieu devant les yeux, et le prier soir et matin, afin de trouver un frein à notre joie, et des consolations dans nos chagrins. Soyez donc calmes et paisibles à l'heure de la prière. Voyez, mes enfants, lorsque vous remerciez votre père bien tendrement, vous lui sautez au cou sans beaucoup de paroles, et si vous êtes vraiment touchés, les larmes vous viennent aux yeux. Il en est de même envers Dieu ; quand vous vous réjouissez du bien qu'il vous fait, quand vous l'en remerciez du fond du cœur, vous ne poussez pas de grands cris, vous ne faites pas de longs discours, mais vous avez les larmes aux yeux en pensant que votre père céleste est si bon. Retenez bien ceci, mes enfants : tout sentiment d'un cœur reconnaissant envers Dieu et envers les hommes est une prière ; quand on prie bien, on se conduit bien aussi, et l'on est aimé de Dieu et des hommes pendant toute sa vie.

Nicolas. Monseigneur nous aimera aussi, ma mère, si nous nous conduisons bien ; tu nous le disais hier.

La mère. Oui, mes enfants, c'est un bon et pieux seigneur ; que Dieu le récompense de tout le bien qu'il nous fait !

Nicolas. Moi, je veux faire tout ce qui lui plaira ; je veux lui obéir comme à mon père et à toi, ma mère, puisqu'il est si bon.

La mère. C'est très bien, mon fils, pense toujours de même, et surement il reconnaîtra en toi un serviteur affectionné.

Nicolas. Si seulement je pouvais lui parler une fois !

La mère. Que lui dirais-tu ?

Nicolas. Je le remercierais des beaux batz.

Annette. Oserais-tu le remercier ?

Nicolas. Pourquoi pas ?

Annette. C'est que j'aurais peur.

La mère. Il te prendrait par la main, Annette ! il sourirait comme ton père quand il est content de toi ; alors tu n'aurais plus peur ?

Eh bien, moi non plus, dit le petit Jonas.

CHAPITRE XXXIV.

**Une leçon qui est comprise et qui va au cœur ; mais
c'est une mère qui la donne.**

Gertrude. Mes chers enfants, comment vous êtes-vous comportés cette semaine ?

Les enfants se regardent et se taisent.

La mère. Annette, as-tu rempli tes devoirs ?

Annette. Non, ma mère ; tu sais bien que j'ai quitté mon petit frère.

La mère. Il aurait pu en arriver un grand mal, Annette ! on a vu des enfants ainsi délaissés, qui ont été étouffés. D'ailleurs, pense à ce que tu souffrirais, si l'on t'enfermait dans une chambre, si l'on t'y laissait avoir faim, avoir soif et pleurer. Lorsqu'on abandonne les petits enfants, et qu'ils restent longtemps sans secours, la colère les gagne, et ils crient alors avec tant de violence qu'ils peuvent s'en ressentir le reste de leur vie. Ma chère Annette ! je n'aurais pas un instant de tranquillité, quand je quitte la maison, si je devais craindre que tu n'eusses pas le plus grand soin de ton petit frère.

Annette. Crois-moi, ma bonne mère ! je ne le quitterai plus.

La mère. Je l'espère, et je le demande au bon Dieu.

Et toi, Nicolas ! qu'as-tu fait cette semaine ?

Nicolas. Point de mal, que je sache, ma mère.

La mère. Ne te rappelles-tu plus que ta as renversé Marie, Lundi ?

Nicolas. Je ne l'ai pas fait exprès.

La mère. Vraiment, il n'y manquerait plus que de l'avoir fait exprès ! n'as-tu pas honte de parler ainsi ?

Nicolas. J'en suis bien fâché, ma mère ! je ne le ferai plus.

La mère. Lorsque tu seras grand, si tu continues à ne faire aucune attention à ce qui t'environne, ce sera à tes dépens que tu apprendras à te corriger de ton étourderie. Et les enfants même, lorsqu'ils agissent sans réflexion, sont exposés à des querelles et à des coups ; ainsi j'ai lieu de craindre, mon cher Nicolas, que tu ne t'attires bien des désagréments et même dès malheurs.

Nicolas. Je tâcherai d'être plus attentif, ma mère.

La mère. Fais tous tes efforts pour y parvenir, mon ami ; et sois persuadé que ton imprudence te rendrait malheureux.

Nicolas. Ah, ma mère, ma chère mère ! je le sais, je le crois ; et je t'assure que je serai moins étourdi à l'avenir.

La mère. Et toi, Lise ! comment t'es-tu conduite cette semaine ?

Lise. Moi, ma mère ? je pense que tu seras contente, car je ne sais pas que j'aie rien à me reprocher cette semaine.

La mère. Absolument rien ?

Lise. Non, en vérité, du moins autant que je puis m'en souvenir ; si je savais quelque chose, je te le dirais volontiers, ma mère, je t'assure.

La mère. Lors même que tu ne sais rien, ma fille, tu réponds toujours avec autant de paroles qu'un autre qui aurait beaucoup à dire.

Lise. Qu'ai-je donc dit, à présent, ma mère ?

La mère. Précisément, rien, et pourtant plus qu'il ne fallait. C'est ce que nous t'avons dit mille fois ; tu n'as aucune prudence, tu ne réfléchis jamais, et tu parles toujours. Qu'avais-tu besoin de dire avant-hier au Bailli que nous savions l'arrivée de Monseigneur ?

Lise. Je suis bien fâchée de l'avoir dit.

La mère. Nous t'avons souvent priée de ne pas parler à tort et à travers de ce qui ne te regarde pas, surtout devant des étrangers ; cependant tu continues toujours de même. Si ton père avait des raisons pour ne pas dire qu'il le savait, ton babill pourrait lui attirer des chagrins.

Lise. Ah ! ça me ferait beaucoup de peine ; mais, ma mère, ni lui ni toi ne m'aviez recommandé le secret.

La mère. Fort bien ! quand ton père rentrera, je l'avertirai qu'à chaque mot que nous dirons entre nous, il faut ajouter : Lise peut raconter ça à la fontaine ou chez les voisins, mais non pas ceci alors tu sauras bien exactement sur quel sujet tu peux babiller.

Lise. Pardon, ma mère ! ce n'est pas ce que je voulais dire.

La mère. On t'a dit une fois pour toutes de ne pas causer à tout propos sur ce qui n'est pas ton affaire ; mais c'est en vain, il faudra employer la rigueur pour t'en faire perdre l'habitude, et la première fois que je te surprendrai à jaser ainsi sans réflexion, je t'en punirai en te donnant le fouet.

Lise ne put entendre parler du fouet sans verser des larmes ; sa mère s'en aperçut et lui dit :

Lise ! les plus grands malheurs naissent des discours imprudents ; il faut à tout prix que tu sois corrigée de ce défaut.

Elle parla de même à tous les enfants, jusqu'à la petite Marie : Il ne faut pas demander ta soupe avec tant d'impatience, lui dit-elle, sans quoi je te la ferai attendre encore plus longtemps, ou même je la donnerai à un autre.

Les enfants récitèrent alors leurs prières ordinaires ; puis Nicolas dit, en ces termes, la prière du Samedi que Gertrude lui avait enseignée.

CHAPITRE XXXV.

Prière du Samedi au soir.

Père céleste ! tu es toujours bon pour tous les hommes, tu l'es aussi pour nous, et tu nous donnes tout ce qui nous est nécessaire. Tout vient de toi, même notre pain ; tu le donnes à nos parents qui nous le distribuent ensuite avec joie, car ils se réjouissent du bien qu'ils peuvent nous faire, et nous ordonnent de te remercier de ce qu'ils sont si bons pour nous. Ils nous disent que s'ils ne te connaissaient point et qu'ils n'eussent pas d'amour pour toi, ils nous aimeraient moins et ne nous soigneraient pas si bien. Ils nous disent aussi que c'est grâce au Sauveur des hommes qu'ils te connaissent et t'adorent, père céleste ! que les hommes qui ne connaissent pas ce divin Sauveur et qui ne suivent pas tous les bons conseils qu'il leur a donnés pendant qu'il était sur la terre, ne t'aiment pas comme ils le doivent, et n'élèvent pas leurs enfants dans la piété comme ceux qui croient au Sauveur du monde. »

Nos chers parents nous racontent souvent l'histoire de ce bon Jésus qui a tant aimé les hommes et leur a fait tant de bien. Ils nous disent comment il a passé sa vie dans la douleur, afin de les rendre heureux pour le temps et pour l'éternité ; qu'enfin il est mort sur la croix, que Dieu l'a fait renaître d'entre les morts, et qu'il vit à présent dans la gloire du ciel, à la droite du trône de Dieu son père, où il aime encore de même tous les

hommes, et où il cherche à les rendre heureux dans ce monde et dans l'autre.

Nous sommes bien touchés de tout ce qu'on nous dit de ce bon Jésus, et nous formons la résolution de bien vivre, afin qu'il nous aime et qu'il nous reçoive un jour dans le ciel.

Père céleste ! nous autres pauvres enfants, rassemblés pour te prier, sommes frères et sœurs ; c'est pourquoi nous voulons nous aimer les uns les autres, ne jamais nous faire de mal, mais au contraire tout le bien que nous pourrons. Nous soignerons les plus petits avec tant de zèle et d'amour que nos chers parents pourront sans inquiétude vaquer à leur ouvrage ; c'est tout ce que nous pouvons faire pour eux en échange des soins et des dons que nous en recevons. Rends-leur tout ce qu'ils font pour nous, et fais-nous la grâce de leur obéir en toute chose, afin que nous soyons aimés d'eux jusqu'à la fin de leur vie, temps auquel tu nous les retireras pour les récompenser de l'amour qu'ils nous auront témoigné.

Grand Dieu ! fais que durant le saint jour de demain, nous nous souvenions de ta bonté, de l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ, de tout ce que nous devons à nos parents et aux autres hommes, afin que, soumis et reconnaissants envers toi et envers tous, nous pensions à chaque instant de notre vie que nous agissons sous tes yeux.

Nicolas cessa de parler ; alors Gertrude, ajoutant selon sa coutume quelque chose de relatif aux événements de la semaine, continua ainsi :

Nous te remercions, père céleste ! de ce que tu viens de diminuer les inquiétudes de nos chers parents pour l'entretien de leur ménage ; de ce que tu as accordé à notre père un travail plus profitable. Nous te rendons grâce de ce que celui que tu as élevé en autorité sur nous est un bon père à notre égard ; de ce que nous trouvons en lui secours et consolations ; et nous te remercions des bienfaits que ce bon seigneur répand sur nous.

Nous voulons, si tu nous en fais la grâce, croître pour ta gloire et pour son service.

Ensuite elle fit dire à Lise : Pardonne-moi, mon Dieu ! mon ancienne et mauvaise habitude ; apprends-moi à me taire lorsque je ne dois pas parler, et à répondre avec prudence et réflexion quand on m'interroge. Puis à Nicolas :

Accorde-moi, Seigneur, la grâce de me corriger de ma turbulence ; enseigne-moi à être attentif à ce que je fais et à ce qui m'environne.

Et à la petite Annette : Je me repens bien, mon Dieu ! d'avoir abandonné mon petit frère, et d'avoir ainsi tant effrayé ma bonne mère ; je ne le ferai plus de ma vie.

Lorsque Gertrude eut ainsi dicté à chacun de ses enfants sa prière particulière, elle ajouta :

Grand Dieu, exauce-nous ! Père céleste, pardonne-nous ! Jésus notre Sauveur, aie pitié de nous !

Après quoi, Nicolas récita l'oraison dominicale, et Annette fit cette prière :

Protège, ô Dieu ! nos chers parents, nos chers frères et sœurs, ainsi que notre cher et bon seigneur et tous les hommes bons et pieux.

Lise. Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

La mère. Le Seigneur vous bénisse et vous conserve, *le Seigneur fasse luire sa face sur vous, et vous soit propice.* Amen.

La mère et les enfants demeurèrent encore quelque temps dans ce recueillement religieux qu'une véritable prière doit inspirer à tous les hommes.

CHAPITRE XXXVI.

Encore des instructions maternelles. Dévotion pure d'une âme qui s'élève à Dieu.

Lise interrompit ce silence : Tu vas à présent nous montrer les batz neufs ? dit-elle à sa mère.

Oui, je vous les montrerai, répondit Gertrude ; mais, Lise ! pourquoi faut-il que tu sois toujours la première à parler ?

Nicolas s'élança étourdiment de sa place pour approcher de la lumière, passa derrière Marie et la heurta avec tant de force que la petite fille poussa les hauts cris.

Encore, Nicolas ! s'écria la mère ; tout-à-l'heure tu as promis d'être plus attentif, et tu fais toujours de même.

Nicolas. J'en suis bien fâché, ma mère ; ça ne m'arrivera plus.

La mère. C'est ce que tu viens de dire à Dieu même, et déjà tu recommences ; tu ne désires pas sincèrement te corriger.

Nicolas. Pardonne-moi, ma bonne mère ! je le désire bien sincèrement, je t'assure ; je suis bien fâché d'avoir fait du mal à ma petite sœur.

La mère. J'en suis fâchée aussi, mon ami ; mais si je ne te châtais pas, tu n'y penserais bientôt plus : ainsi tu iras te coucher sans souper.

À ces mots, elle conduisit l'enfant dans la chambre voisine ; ses frères et sœurs demeurèrent tristement autour de la table, regrettant que leur cher Nicolas ne partageât pas leur souper.

Mes enfants, dit Gertrude, vous voyez à quoi vous me forcez en ne voulant pas vous laisser conduire par la douceur.

Ah ! ma chère mère ! s'écrièrent-ils, laisse-le revenir, seulement pour cette fois.

La mère. Non, mes bien-aimés, il faut le corriger de sa pétulance.

Annette. Eh bien ! nous ne regarderons pas les batz à présent, et il les verra avec nous demain !

La mère. C'est très bien, ma fille ! oui il les verra demain avec vous.

Après avoir fait souper les enfants, elle les conduisit dans leur chambre, où Nicolas pleurait encore.

Prends-y donc garde une autre fois, mon cher Nicolas, dit la mère.

Pardonne-moi, ma bonne mère ! pardonne, je t'en prie, et embrasse-moi ; alors je ne regretterai pas mon souper.

Gertrude embrassa Nicolas et laissa tomber une larme sur son visage. Il passa ses deux bras autour de son cou, en répétant : Ô ma mère, ma chère mère ! pardonne-moi.

Gertrude donna encore sa bénédiction à ses enfants ; puis elle retourna dans sa chambre.

Elle était seule ; une petite lampe répandait autour d'elle une faible clarté ; son cœur était solennellement recueilli, et ce

recueillement était une prière, qui, sans paroles, portait l'émotion jusqu'au fond de son âme. Le sentiment de la bonté de Dieu, l'espérance d'une vie éternelle, et cette félicité intérieure, partage de ceux qui se confient en leur père céleste, lui causaient un attendrissement inexprimable ; elle tomba à genoux, et un torrent de larmes inonda son visage.

Qu'elles sont belles et touchantes, les larmes d'un enfant qui, pénétré des bienfaits de son père, se retire en sanglotant, essuie ses joues, et ne peut exprimer la reconnaissance de son cœur qu'après avoir maîtrisé son émotion.

Elles sont belles, les larmes que Nicolas verse à cette heure, pour avoir fâché sa bonne mère, qu'il aime tant.

Elles sont belles, les larmes de tous les hommes, quand c'est la bonté d'un cœur filial qui les fait répandre.

Le Seigneur les voit du haut des cieux, et prend plaisir à la reconnaissance de ceux qui l'aiment.

Il vit les larmes de Gertrude ; il entendit ses sanglots, et sa pieuse gratitude lui fut agréable.

Gertrude pleura longtemps, et ses yeux étaient encore humides quand son mari rentra.

Léonard. Pourquoi pleures-tu aujourd'hui, ma Gertrude ? tes yeux sont rouges et baignés de larmes ; quel sujet peut les faire couler en ce moment ?

Gertrude. Ce n'est pas le chagrin, mon ami ! sois sans inquiétude ; j'ai voulu remercier Dieu des bienfaits que nous en avons reçus cette semaine ; mais mon cœur était trop ému ; je suis tombée à genoux sans pouvoir parler, je n'ai fait que pleurer, et cependant il me semble que je n'ai de ma vie remercié Dieu comme aujourd'hui.

Léonard. Ah, Gertrude ! que ne puis-je élever mon âme et pleurer avec ferveur comme toi ! j'ai l'intention sincère de faire

le bien, de me montrer juste et reconnaissant envers Dieu et envers les hommes ; mais jamais il ne m'arrivera de m'attendrir ainsi jusqu'aux larmes.

Gertrude. L'intention sincère de faire le bien est tout ce que Dieu demande de nous, le reste importe peu. Mon cher ami, les larmes, les agenouillements ne sont rien, la résolution d'être juste et reconnaissant envers Dieu et envers les hommes est tout. Un homme facile à émouvoir et un autre qui l'est moins sont aux yeux de Dieu comme deux vermisseaux dont l'un rampe avec vitesse et l'autre avec plus de lenteur sur la poussière. Mon bien-aimé ! si, d'un cœur sincère, tu cherches celui qui est le père de tous, tu le trouveras sûrement.

Léonard, profondément touché, laissa tomber sa tête contre le sein de Gertrude ; elle appuya son visage contre le sien, et tous deux, doucement émus, demeurèrent quelque temps en silence.

Gertrude le rompit enfin pour lui demander s'il ne voulait pas souper.

Non, répondit-il, mon cœur est trop ému, je ne pourrais pas manger à présent.

Et moi non plus, dit Gertrude ; mais sais-tu ce qu'il faut faire ? portons notre soupe au pauvre Rodolphe ; hélas ! sa mère est morte aujourd'hui.

CHAPITRE XXXVII.

Ils portent leur souper à un pauvre homme.

Léonard. Enfin elle est délivrée de tous ses maux !

Gertrude. Oui, Dieu soit loué ! mais, si tu l'avais vu mourir ! Voilà que, ce matin, elle a découvert que le petit Félix nous avait volé des pommes de terre. Il a fallu que l'enfant et son père vinssent ici demander pardon, et nous prier aussi en son nom de lui pardonner quoiqu'elle ne pût nous le rendre. Le bon Rodolphe a promis de tout son cœur de travailler pour toi en dédommagement.

Tu peux penser, mon ami, combien j'ai été touchée ; j'ai couru chez la mourante, mais je ne saurais te raconter avec quelle profonde mortification elle m'a encore demandé si je leur avais pardonné. Lorsqu'elle a vu que mon cœur était ému, elle m'a recommandé ses enfants ; elle ne l'osait presque pas, elle a hésité jusqu'au dernier moment, et quand elle a senti qu'elle n'avait plus un instant à perdre, alors seulement elle s'est hasardée à le faire, mais avec une humilité, avec un amour pour les siens... et sans avoir pu achever, elle a expiré. Non, tout cela ne peut pas s'exprimer.

Léonard. Je veux t'accompagner chez eux...

Gertrude. Oui, allons-y tout-à-l'heure. Elle prit sa terrine de soupe et ils partirent.

Rodolphe, assis près du lit de sa mère, soupirait et pleurait.

Félix, dans la chambre voisine, appelait son père et lui demandait du pain... non pas même du pain, mais des racines crues ou quoi que ce pût être.

Hélas ! je n'ai rien, absolument rien, mon enfant ! pour l'amour de Dieu, tais-toi, et attends jusqu'à demain, disait le père.

J'ai trop faim, répondit l'enfant, je ne puis pas dormir ; ah ! que j'ai faim !

Léonard et Gertrude entendirent ses cris ; ils ouvrirent la porte et lui présentèrent la soupe en le pressant de manger.

Ô Dieu ! s'écria Rodolphe, quelle bonté ! Félix, voilà ceux dont tu as volé les pommes de terre.

Gertrude. Ne parle donc plus de cela, Rodolphe.

Rodolphe. Je n'ose pas vous regarder, tant je suis confus.

Léonard. À présent, voisin, mange donc.

Félix. Oui, mon père, je t'en prie, mangeons.

Rodolphe. Dis donc la prière auparavant.

Félix.

Dieu nous bénisse
Et nous nourrisse
Pour son service
Et pour sa gloire, *Amen.*

Ainsi pria l'enfant ; il prit la cuiller en tremblant, en pleurant, et il mangea.

Dieu vous le rende mille fois, dit le père ; et ses larmes se mêlaient à sa nourriture. Ils laissèrent une portion de soupe pour les enfants endormis, et Félix pria ainsi après le repas :

Mon Dieu ! sois remercié
Pour m'avoir rassasié.

À toi soient honneur, louanges et actions de grâces, dès maintenant et à jamais, amen.

Rodolphe voulant encore une fois leur témoigner sa reconnaissance, laissa échapper un soupir.

CHAPITRE XXXVIII.

Bienfaisance d'un cœur modeste et généreux.

Léonard. Qu'as-tu donc, Rodolphe ? Si nous pouvons t'aider en quelque chose, dis-le-nous.

Rodolphe. Non, je vous remercie, je n'ai besoin de rien pour le moment.

Mais, en disant ces mots, le pauvre homme cherchait en vain à retenir ses soupirs ; on voyait bien que son cœur était oppressé.

Léonard et Gertrude le considérant avec tristesse et compassion, lui dirent encore :

Il y a certainement quelque chose qui t'inquiète.

Dis-leur donc, mon père ! dis-leur ce qui te manque ; ils sont si bons ; disait le petit Félix.

Gertrude et Léonard continuèrent à le presser de leur confier ses peines ; enfin, il s'écria :

Oserai-je vous le dire ? je n'ai ni bas, ni souliers ; il faut que j'aille demain à l'enterrement de ma mère, et Lundi au château.

Léonard. Et pourquoi tant te tourmenter ? je puis t'en donner, et je le ferai de tout mon cœur.

Rodolphe. Après tout ce qui s'est passé, pourras-tu croire que je te les rende en bon état et avec reconnaissance ?

Léonard. Ne parle pas ainsi, Rodolphe ; je te confierais bien autre chose ; mais la misère et les afflictions t'ont rendu craintif.

Gertrude. Oui, Rodolphe, prends confiance en Dieu et en ton prochain ; ton cœur en sera soulagé, et tu trouveras bien plus de moyens de te tirer d'affaire.

Rodolphe. Il est vrai, Gertrude, je devrais compter davantage sur la bonté de mon père céleste ; et vous... je ne pourrai jamais assez vous remercier.

Léonard. N'en parlons plus, Rodolphe.

Gertrude. Je voudrais voir ta mère encore une fois.

Ils approchent du lit avec une faible lampe ; Léonard, Gertrude, Rodolphe et l'enfant, tous, les larmes aux yeux, et dans un religieux silence, considèrent quelque temps le visage décoloré de Catherine ; ensuite ils la recouvrent, et prennent affectueusement congé les uns des autres, presque sans proférer une parole.

Léonard, en s'en allant, disait à Gertrude : Quelle profonde misère ! ne pouvoir plus aller à l'église ; ne plus oser, ni demander de l'ouvrage, ni remercier d'en avoir obtenu, parce qu'on n'a point d'habits, pas même des bas et des souliers.

Gertrude. Si ce pauvre homme n'était pas innocent de son malheur, il y aurait de quoi le désespérer.

Léonard. Oui, Gertrude. Ah ! si j'entendais mes enfants crier ainsi pour avoir du pain, et si c'était par ma faute... je se-

rais au désespoir ; ô Gertrude ! et j'étais prêt à tomber dans une telle misère !

Gertrude. Oui, nous avons échappé à un grand danger.

En parlant ainsi ils approchaient de l'auberge ; le bruit sourd que causaient les buveurs parvint à leurs oreilles, et fit battre le cœur de Léonard ; mais, en avançant encore, il frissonna et son angoisse devint inexprimable. Gertrude le considéra avec douceur et mélancolie, et Léonard confus, s'écria :

Ô Gertrude, quelle soirée satisfaisante j'ai passé près de toi ; et si j'avais été là !...

Gertrude fut attendrie jusqu'aux larmes ; elle leva les yeux au ciel ; Léonard s'en aperçut ; des pleurs mouillèrent ses paupières ; la même sensibilité qui se peignait sur le visage de sa bien-aimée se répandit sur le sien ; ses yeux s'élevèrent à leur tour, et tous deux fixèrent quelque temps leurs regards sur la brillante étendue des cieux.

Ils contemplaient la lune éclatante de lumière ; ils jouissaient de la beauté de ce spectacle, mais surtout de la conviction intime que Dieu approuvait les sentiments purs et innocents de leurs cœurs.

Lorsqu'ils furent de retour chez eux, Gertrude chercha des bas et des souliers, et Léonard les porta aussitôt à Rodolphe ; après quoi ils firent encore ensemble une prière pour se préparer à la communion, et s'endormirent dans de saintes pensées. Le lendemain, ils se levèrent de bonne heure, lurent l'histoire de la passion de notre Seigneur et de la S^{te}. Cène, et louèrent Dieu avant que le soleil fût levé pour ce jour solennel.

Alors ils éveillèrent les enfants, ils assistèrent à leur prière du matin, et se rendirent à l'Église.

Un quart d'heure avant qu'on sonnât le dernier coup, le Bailli se leva aussi. Il ne pouvait trouver la clef de l'armoire des

habits ; il jurait, tempêtait, et finit par en enfoncer la porte à coups de pied. Il s'habille à la hâte, entre dans le temple, s'assied à la première place du chœur, met son chapeau devant sa bouche, et marmotte sa prière, en portant ses regards dans tous les coins de l'église.

Bientôt le Pasteur arrive ; l'assemblée chante deux versets du cantique de la passion ; ensuite le prédicateur monte en chaire, et prêche ses paroissiens de la manière suivante.

CHAPITRE XXXIX.

Un sermon.

Mes enfants !

Celui qui craint le Seigneur, qui marche devant sa face dans le chemin de la justice et de la piété, celui-là voit la vraie lumière.

Mais celui qui dans ses actions oublie le Seigneur son Dieu, celui-là marche dans les ténèbres.

Gardez-vous des hommes, de peur que vous n'appreniez d'eux des choses qui déplaisent à Dieu ; car lui seul est bon, lui seul est votre père.

Il n'y a point de bonheur pour celui qui opprime et qui persécute ; non, il ne peut y avoir aucun repos pour lui ; car les soupirs des infortunés crient vengeance vers le ciel.

Malheur à celui qui nourrit le pauvre en hiver pour lui prendre au temps de la moisson le double de ce qu'il lui a donné ; qui le presse de boire du vin en été pour lui en demander deux fois autant en automne.

Malheur à l'impie qui prête de l'argent au pauvre afin qu'il devienne son esclave, qu'il obéisse à ses ordres, qu'il travaille sans salaire, et qu'il lui paie encore un intérêt.

Malheur à lui si ce pauvre paraît en justice et fait un faux témoignage en sa faveur.

Et vous, malheureux ! qui vous laissez séduire par l'impie ! tremblez, si dans votre folie vous dépensez l'argent nécessaire à l'entretien de votre ménage, si votre femme soupire devant Dieu parce qu'elle manque de lait pour nourrir son enfant qui dépérit à cause de votre ivrognerie. Tremblez, si la mère et les enfants manquent de pain, et succombent en pleurant sous le poids d'un travail qui excède leurs forces ; car au jour du jugement vous aurez à répondre de tous ces maux.

Malheur au misérable qui joue l'argent qu'il devrait employer à l'instruction de ses enfants ; quand la vieillesse l'atteindra, ils lui diront : Tu n'as pas été un père pour nous, tu ne nous as pas appris à gagner notre vie, avec quoi pourrions-nous te secourir ?

Malheur à vous qui achetez à vil prix le champ de la veuve et la maison de l'orphelin ; car le père de la veuve et de l'orphelin c'est votre Dieu ; il les protège, et vous lui êtes en abomination à cause de votre dureté envers eux.

Malheur à vous dont la maison est remplie de ce qui ne vous appartient pas. Vous vous plaisez à voir celui que vous avez opprimé ramper devant vous et vous demander en suppliant une partie de la récolte que vous lui avez enlevée, afin d'ensemencer un champ que vous dépouillerez encore au temps de la moisson.

Mais c'est en vain que vous vous endurcissez contre les reproches de votre conscience, il n'y a plus de paix pour votre cœur. »

Heureux est l'homme innocent de toute fraude, qui n'a point à se reprocher la misère de ses semblables, qui jamais ne les a humiliés par une parole dure ou par un regard hautain.

Heureux mille fois celui que la veuve et l'orphelin bénissent en versant à la face de Dieu des larmes de reconnaissance.

Venez, hommes pieux ! venez et réjouissez-vous, c'est le Dieu de charité qui vous convie ; il vous traite comme ses enfants, les gages de tendresse et de bonté qu'il vous offre vous fortifieront, ils augmenteront votre satisfaction intérieure, ainsi que votre amour pour Dieu, votre père, et pour les hommes, vos frères.

Mais vous qui n'élevez jamais vos pensées vers le Seigneur, qui oubliez que vos semblables sont ses enfants comme vous et que le pauvre est votre frère ; vous, hommes impies ! qui demain opprimerez le malheureux comme vous l'avez fait hier, pourquoi êtes-vous ici ? venez-vous manger le pain du Seigneur, boire à sa coupe, et dire que vous aimez votre prochain comme vous-même ?

Quittez, ah ! quittez ces parvis ! évitez ce sacrement auguste ; que le pauvre, à votre aspect, ne pâlisce pas à la table du Seigneur ; que cette heure de consolation ne soit point troublée pour lui par votre présence ; hélas ! accordez-lui cet instant de paix ! car l'indigent tremble devant vous, et le cœur de l'orphelin palpite lorsqu'il vous rencontre.

Mais les méchants ne se retirent point ; ils voudraient enlever à chacun cette paix du cœur qu'ils ont perdue ; détournons-nous d'eux, mes bien-aimés frères ! détournons-nous d'eux comme s'ils n'étaient pas au milieu de nous.

Le Seigneur est là ! espérez en lui ; le Seigneur est là ! et sa bénédiction vous paiera amplement de vos afflictions et de vos souffrances.

Confiez-vous au Seigneur votre Dieu, et ne craignez pas les méchants ; mais soyez en garde contre eux ; souffrez patiemment, supportez tous les besoins plutôt que de chercher un ap-

pui auprès de ceux dont le cœur est endurci ; car la promesse de l'homme dur est un mensonge, et son secours est un piège.

Parcourez les lieux où la hache vient d'abattre d'antiques chênes ; voyez comme les arbrisseaux qui languissaient sous leur ombrage sont devenus vigoureux, comme ils croissent et verdissent maintenant. Le soleil luit sur ces jeunes plantes, la rosée des cieux les humecte, tandis que les racines lointaines du chêne orgueilleux, en proie à la corruption, vont servir d'aliment à ces mêmes arbres que si longtemps elles ont fait dépérir.

Espérez en Dieu, et son secours ne vous manquera jamais.

Mais le jour du châtiment viendra pour l'impie ; alors il regardera d'un œil d'envie les misérables et les opprimés ; alors il s'écriera avec désespoir : Que ne suis-je comme eux !

Confiez-vous en Dieu, *vous tous qui êtes travaillés et chargés* ; c'est lui qui vous a enseigné à supporter les peines de la vie comme venant du ciel ; vos forces s'augmenteront sous ce fardeau, ainsi que les bénédictions qui vous attendent.

Réjouissez-vous donc de ce que vous connaissez ce Dieu de charité ; car sans la charité, vous deviendriez semblables aux impies qui vous trompent et vous persécutent.

Louez le Sauveur des hommes de ce qu'il a institué cette Sainte-Cène ; louez-le de ce que vous êtes au nombre des élus qu'il a appelés à célébrer ce divin mystère.

Réjouissez-vous de ce que vous connaissez le Dieu d'amour et de charité qui est venu rappeler les hommes de l'abrutissement à l'humanité, des ténèbres à la lumière, et de la mort à la vie éternelle. Priez pour ceux qui ne connaissent pas ce divin Sauveur, afin qu'ils parviennent à trouver la vérité et qu'ils partagent votre joie.

Mes enfants ! venez à la table sacrée de votre Dieu ! Amen.

Après que le Pasteur eut prêché chrétiennement ses paroisiens, à peu près en ces termes, il pria avec eux, et tous reçurent l'eucharistie.

Cependant, le Bailli Humel présentait la coupe selon son office, et lorsque tout le peuple eut rendu grâces à Dieu, et chanté un dernier cantique, le Ministre donna la bénédiction, et chacun retourna chez soi.

CHAPITRE XL.

Le Bailli était furieux au fond du cœur, du discours que le prédicateur avait prononcé contre les impies ; et tandis que toute la paroisse célébrait dans un saint recueillement ce jour consacré au Seigneur, il jurait, il tempêtait, et ne cessait de proférer des injures contre le Pasteur. Aussitôt qu'il eut quitté la table sacrée, il fit chercher ses compagnons de débauche ; ceux-ci furent bientôt là, et tinrent avec lui des propos criminels contre le Pasteur et son sermon.

Je ne puis soutenir les mots piquants et injurieux qu'il me lance, s'écria Humel.

Il a tort, répondit Aebi, c'est un péché, surtout dans un saint jour comme celui-ci, c'est un grand péché d'en agir de la sorte.

Le Bailli. Il ne sait que trop combien ses propos m'irritent, le scélérat ! mais il est au comble du bonheur quand il peut désespérer les gens, en donnant une mauvaise interprétation à des choses qu'il n'entend pas et qui ne le concernent nullement.

Aebi. Ce qu'il y a de sûr, c'est que notre bon Sauveur, ainsi que les Évangélistes et les Apôtres, dans le Nouveau Testament, n'ont injurié personne.

Christ. Tu n'y es pas, Aebi ; ils ont dit plus d'injures que notre Pasteur.

Aebi. Ça n'est pas vrai, Christ !

Christ. Ah ! ça n'est pas vrai ? et quand ils disaient *conduc-teurs aveugles, générations perverses, race de vipères*, et mille autres choses semblables. Il paraît que tu connais bien la Bible, Aebi !

Les paysans. Il a raison, les saints hommes ont aussi dit des injures.

Christ. Oui, mais ils ne se mêlaient point des affaires de droit et des comptes qui se règlent devant les autorités ; d'ailleurs c'étaient d'autres hommes que nos Pasteurs, ils pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient.

Les paysans. Parbleu, c'est clair, que c'étaient bien d'autres hommes.

Christ. Sans quoi, ils n'auraient pas osé faire tout ce qu'ils faisaient. Imaginez-vous qu'une fois un certain Annas... oui, c'est Annas qu'il s'appelait, et puis sa femme, tombèrent morts pour avoir dit un mensonge.

Les paysans. C'est-il bien vrai ? pour avoir dit un mensonge ?

Christ. Oui, aussi vrai que je vis et que je suis devant vous.

Aebi. C'est pourtant beau de comprendre la Bible.

Christ. J'en ai l'obligation à feu mon père ; que Dieu aie pitié de son âme ! Il n'était pas un homme bien exemplaire, il a mangé tout notre bien maternel jusqu'au dernier kreutzer, et j'aurais encore pu m'en consoler s'il ne s'était pas laissé entraîner par ce pendu d'Uli ; on porte cela de génération en génération. Mais pour ce qui est de lire la Bible, oh ! il pouvait défier un Ministre, et il fallait aussi que tous ses enfants apprissent à la lire.

Aebi. Je me suis étonné mille fois qu'il pût savoir tant de choses et être un si mauvais sujet.

Les paysans. Oui, c'est surprenant, car il était bien savant.

Jost (un étranger qui se trouvait à l'auberge). Je ne puis m'empêcher de rire de votre étonnement, voisins. Si beaucoup de savoir rendait les gens honnêtes, vos procureurs, vos baillis, vos juges, seraient toujours, soit dit sans vous offenser, plus braves gens que les autres.

Les paysans. C'est vrai, voisin, c'est vrai.

Jost. Croyez-moi, entre bien savoir et bien faire, il y a aussi loin que d'ici au ciel. Il ne suffit pas de connaître son métier, il faut encore le pratiquer.

Les paysans. Oui, vraiment ! quand on ne s'exerce pas à faire ce qu'on sait, on l'oublie.

Jost. C'est tout simple ; et lorsqu'on se livre à la fainéantise, on n'est plus bon à rien. Il en est ainsi de ceux qui, par désœuvrement, et en cherchant à passer le temps, s'amuse à questionner et à babiller ; ce sont des êtres inutiles. Remarquez-le bien, ceux qui ont toujours ou un conte de l'almanach ou une histoire de la Bible à nous débiter, qui ont toujours à la main ou un nouvel édit ou une vieille gazette, nous volent notre temps. A-t-on un conseil à leur demander sur ce qui concerne l'ordre d'une maison, le soin des enfants, l'économie, l'industrie ? ils sont là comme des imbéciles, et ne savent plus rien. Mais au cabaret, aux danses, aux conversations des Dimanches et des jours de fête, c'est là qu'ils se montrent ; ils vous content des fari-boles, des histoires qui n'ont ni père ni mère ; eh bien ! la chambre est pleine de bons paysans, qui écoutent pendant des heures les sornettes qu'ils enfilent l'une après l'autre.

Aebi. C'est ma foi bien vrai, ce que dit le voisin ; Christ, il a peint ton père trait pour trait. Il était bête comme une oie pour tout ce qui regardait les champs et les bois, le bétail et le four-

rage, la charrue et le jardin. Mais aux veillées, sur la terrasse de l'église¹⁴, il parlait comme un sage de l'Orient. Tantôt c'était du docteur Faust¹⁵, tantôt du Seigneur Jésus, tantôt de la sorcière d'Endor ; et puis des combats de taureaux de Madrid, et des courses de chevaux de Londres. Quelque baliverne qu'il racontât, quand même il était clair comme le jour que c'était un mensonge, on l'écoutait toujours volontiers, jusqu'à ce qu'il eût risqué d'être pendu ; alors ses contes ont pris fin avec son crédit.

Jost. C'est un peu tard.

Aebi. Oui, nous fûmes longtemps ses dupes, et nous lui avons payé de bonnes bouteilles de vin pour de purs mensonges.

Jost. Je crois que si vous ne lui en aviez point payé, il s'en serait mieux trouvé.

Aebi. Parbleu, je le crois bien, il aurait été obligé de travailler, et n'en serait peut-être pas venu si près du gibet.

Jost. Ainsi votre bonté de cœur lui a été funeste.

Aebi. Oui, en vérité.

Jost. C'est une chose diablement séduisante que de chercher ces historiettes pour les raconter ; mais il n'est rien moins que salutaire de faire entrer la Bible pour quelque chose dans de semblables passe-temps.

¹⁴ La terrasse de l'église ou le cimetière ; place où les paysans, hommes et femmes, jeunes et vieux, causent ensemble le Dimanche entre les deux sermons et pendant la soirée. C'est un ancien usage, que Dieu le leur pardonne.

¹⁵ Le docteur Faust passait pour sorcier en Allemagne.

Leupi. Mon père m'a sévèrement châtié, un jour, pour avoir oublié d'aller chercher le bétail au pâturage, et c'était à cause d'une histoire qui, je crois, était tirée de la Bible.

Jost. Il avait raison ; faire ce que la Bible prescrit, c'est notre affaire à nous autres ; mais la raconter, c'est celle du Pasteur. La Bible est un commandement ; et que dirait le commandant, si, quand il envoie un ordre au village, au lieu de l'exécuter promptement, vous alliez le lire au cabaret et passer la journée entière à discuter ce qu'il renferme ?

Aebi. Ah ! ce qu'il dirait ? il se moquerait de nous, et nous ferait peut-être jeter en prison.

Jost. C'est ce que mériteraient aussi les gens qui ne lisent la Bible que par fainéantise, et pour pouvoir raconter des histoires au cabaret.

Christ. Oui, mais il faut pourtant la lire afin de ne pas s'écarter de la bonne voie.

Jost. Certainement ; mais ceux qui s'arrêtent pour bavarder à toutes les fontaines, à toutes les bornes, à toutes les croix qu'ils trouvent sur leur chemin, ne suivent point la bonne voie¹⁶.

Aebi. Comment donc ? on a coutume de dire que ce qu'on sait n'est jamais trop lourd à porter ; on croirait, à vous entendre, que trop de savoir peut être à charge.

¹⁶ On s'étonnera vraisemblablement de la gravité de cette conversation, à laquelle prennent part des ivrognes et des mauvais sujets. Mais il est des points de vue sous lesquels tout cela les intéresse comme nous, et des moments où ils raisonnent et jugent à leur manière avec beaucoup de rectitude et de naïveté. On aurait tort de les croire toujours dépourvus de bon sens et d'intérêt pour les choses sérieuses, ce qui ne leur arrive que quand ils ont trop bu, et ce n'était pas encore le cas.

Jost. Vraiment oui ; ce qu'on porte est toujours trop lourd, s'il empêche de porter quelque chose de meilleur et de plus nécessaire. Le savoir n'est utile qu'autant qu'il se rapporte à ce que nous avons à faire.

Aebi. Je commence à vous entendre ; quand on a la tête remplie de choses étrangères, on ne l'a pas à son ouvrage, qui est cependant le plus nécessaire.

Jost. C'est cela même. Chacun devrait avoir l'esprit occupé de ce qui le touche de plus près. Par exemple, moi qui n'ai point de vigne, je n'irai pas me casser la tête pour apprendre comment on la cultive ; mais il faut des engrais à mes prairies maigres, et c'est sur quoi je porte particulièrement mon attention. Pour bien savoir, il faut commencer par apprendre ce qui est le plus à notre portée ; ce n'est qu'ainsi qu'on peut aller loin ; mais en bavardant avec les paresseux et en écoutant des histoires de l'almanach ou des contes faits à plaisir, on n'apprend certainement qu'à perdre son temps.

Aebi. Et c'est ce qu'on commence à l'école.

Pendant cette conversation, le Bailli, appuyé contre le fourneau, réfléchissait en se chauffant, écoutait à peine ce qu'on disait, et ne prononça que quelques mots à contre-sens.

Sa préoccupation était telle qu'il en oublia même son vin ; c'est pourquoi le dialogue d'Aebi et de l'étranger se prolongea si longtemps. Peut-être aussi ne voulait-il parler ouvertement que lorsque le voyageur serait parti ; car alors, il commença une péroraison qu'il débita d'un bout à l'autre comme s'il l'eût apprise par cœur.

Le Pasteur déclame toujours sur ce qu'on opprime les pauvres, dit-il ; si personne ne faisait ce qu'il appelle les opprimer, il n'y aurait, le diable m'emporte ! plus de pauvres dans le monde. Mais, de quelque côté que je me tourne, depuis le prince jusqu'au crieur de nuit, depuis le sénat des grands jusqu'à la

moindre commune de village, chacun cherche son avantage, et foule tout ce qui se trouve sur son chemin.

L'ancien Pasteur a lui-même vendu du vin, et reçu en paiement du foin, du froment, de l'avoine, à aussi bon marché que moi. Chacun dans le monde opprime son inférieur, et il faut que je me laisse opprimer aussi ; si je n'en faisais pas de même, je serais réduit à jeter ce que je possède et à aller mendier mon pain. Si le Pasteur connaissait les pauvres comme moi, il n'aurait pas tant de souci pour eux ; mais ce qu'il en fait n'est pas pour l'amour des pauvres, il ne cherche qu'à insulter les gens et à leur donner mal à propos de la défiance les uns pour les autres. Oui, les pauvres ne valent rien ; si j'avais besoin de dix coquins, j'en trouverais onze parmi eux¹⁷. Je voudrais bien qu'on m'apportât mon revenu régulièrement tous les quartiers, comme au Pasteur : j'apprendrais peut-être aussi à le recevoir pieusement et dévotement. Mais dans mon état, avec un cabaret et des métairies, c'est une autre affaire. Je parie que celui qui, à ma place, voudrait agir généreusement et avec sensibilité envers les pauvres et les journaliers, se ruinerait de fond en comble ; ce sont des fripons.

C'est ainsi que le Bailli opposait ses raisonnements à la voix de sa conscience, qui ne lui laissait aucun repos, lui criant sans cesse que le Pasteur avait raison, et qu'il était l'impie persécuteur de tous les indigents de son village.

Mais, malgré les artifices dont il usait envers lui-même, il ne pouvait se tranquilliser ; son angoisse était visible, il en était oppressé et se promenait vivement dans la chambre.

¹⁷ L'archi-coquin oublie que quand les coquins sont riches, ils travaillent pour leur propre compte et ne se laissent pas employer par d'autres.

Je suis tellement aigri de ce sermon que je ne sais ce que je fais, reprit-il ; d'ailleurs, je ne me porte pas bien ; fait-il donc si froid, voisins ? je suis gelé depuis mon retour de l'église.

Non, il ne fait pas froid, répondirent-ils ; mais on voyait déjà pendant l'office que tu n'étais pas bien, tu étais pâle comme la mort.

Le Bailli. Le voyait-on ? Oui, j'étais tout-à-fait mal à mon aise ; j'ai la fièvre... je suis tout tremblant... il faut que je boive. Allons dans l'autre chambre pendant le sermon.

CHAPITRE XLI.

Ce désordre est dénoncé au Pasteur.

Un assesseur du consistoire, qui demeurait dans la même rue que Le Bailli, vit passer, après l'office du matin, Aebi, Christ et d'autres, buveurs qui se rendaient au cabaret. Il en fut scandalisé et se rappela le serment qu'il avait prêté de veiller au maintien des mœurs, du bon ordre, et de déclarer au Pasteur tout ce qu'il y verrait de contraire. Il plaça donc un homme de confiance à portée de voir si ces mauvais sujets quitteraient l'auberge avant le sermon du soir, et s'en fut chez le Pasteur faire sa déposition.

Le bon ecclésiastique fut consterné à cette nouvelle ; il soupira intérieurement et ne répondit que peu de mots.

L'assesseur, le voyant moins disposé à converser que de coutume, crut qu'il étudiait encore son sermon. Mais au moment où le son des cloches appelait les fidèles au temple et où le Pasteur allait s'y rendre lui-même, l'homme aposté par l'assesseur arriva.

Te voilà, Samuel, dit celui-ci ; raconte toi-même au révérend Pasteur ce que tu as vu.

Samuel. Dieu vous garde ! très révérend M. le Pasteur.

Le Pasteur. Ces gens sont-ils rentrés chez eux, Samuel ?

Samuel. Non, M. le Pasteur, je n'ai pas perdu de vue la maison du Bailli depuis que l'assesseur m'a donné ses ordres ; excepté la femme de Humel, qui est à l'église, il n'est sorti personne de chez lui.

Le Pasteur. Ils sont donc encore au cabaret, vous en êtes bien sûr ?

Samuel. Très sûr, M. le Pasteur.

L'assesseur. Vous voyez, très révérend Pasteur, que je ne me suis pas trompé, et que je devais faire ma déposition.

Le Pasteur. C'est un malheur que dans un saint jour comme celui-ci notre repos soit troublé par des scandales de cette espèce.

L'assesseur. Ce que nous avons fait, révérend Pasteur, était notre devoir.

Le Pasteur. Je le sais, et je vous remercie de votre surveillance ; mais, mes amis, n'oubliez pas, pour un devoir minutieux et aisé à remplir, des devoirs plus grands et plus difficiles ; veiller sur soi-même est le premier et le plus important de tous. Voilà pourquoi c'est toujours un malheur que de tels désordres viennent nous en distraire.

Après un moment de silence, il ajouta :

Non, il n'est pas possible de supporter plus longtemps cette inconduite sans bornes ; l'indulgence ne sert qu'à l'augmenter.

Il se rendit au temple, et les deux hommes le suivirent.

CHAPITRE XLII.

Supplément au sermon du matin.

Le Pasteur prit pour texte ces paroles de l'histoire de la passion : *Et quand Judas eut pris le morceau, Satan entra dans son cœur*, etc. Il entretint ses paroissiens de l'Histoire entière du traître Judas, et s'anima au point de frapper avec violence sur la tablette de la chaire, ce qui ne lui était pas arrivé depuis nombre d'années. Il dit que ceux qui de la table du Seigneur courent au jeu et à la débauche ne valent pas mieux que Judas, et que leur fin sera semblable à la sienne.

Les assistants s'étonnèrent de la véhémence que le Pasteur mettait à son discours, et commencèrent à réfléchir sur ce qui pouvait y avoir donné lieu.

Les têtes se rapprochaient, on se parlait bas, et bientôt le bruit se répandit dans toute l'église que la maison du Bailli était pleine d'ivrognes.

Les yeux se portèrent alors spontanément sur sa place vide, et sur sa pauvre femme, qui, interdite et tremblante, n'osait regarder personne.

Lorsqu'on commença le chant des psaumes, elle se leva précipitamment pour sortir ; alors les chuchoteries augmentè-

rent au point qu'on se la montrait au doigt, et que l'harmonie du chant fut troublée par le murmure général.

CHAPITRE XLIII.

Les buveurs prennent de l'inquiétude.

L'hôtesse courut chez elle aussi vite qu'elle put. En entrant dans la chambre, elle jeta son livre avec colère au milieu des verres et des bouteilles ; puis elle éclata en sanglots.

Qu'est-il arrivé ? demandèrent le Bailli et ses compagnons.

L'hôtesse. Vous devriez le savoir ; est-ce bien fait à vous de venir ici vous enivrer un jour comme celui-ci ?

Le Bailli. Si ce n'est que cela, il n'y a pas grand mal.

Les paysans. Et c'est la première fois que tu t'en plains.

Le Bailli. J'ai cru que tu avais, pour le moins, perdu ta bourse.

La femme. Ne fais pas le plaisant, mon mari ! si tu avais été au sermon, tu n'en aurais aucune envie.

Le Bailli. Eh bien ! qu'est-ce donc ? veux-tu bien parler, au lieu de crier de la sorte ?

La femme. Il faut que le Pasteur ait appris que tes Messieurs, que voilà, étaient ici à boire pendant le sermon.

Le Bailli. Ce serait bien le diable !...

La femme. Certainement, il le sait.

Le Bailli. Quel démon a déjà pu le lui dire ?

La femme. Quel démon ? imbécile ! ils viennent ici, leur pipe à la bouche, tout le long de la rue, sans aucun mystère, et passent devant la maison de l'assesseur. Quoi qu'il en soit, le Pasteur a prêché de telle façon que je ne saurais le raconter, mais tout le monde me montrait au doigt.

Le Bailli. C'est un maudit tour qu'on me joue, de m'avoir dénoncé.

La femme. Mais pourquoi venez-vous précisément aujourd'hui, chiens d'ivrognes que vous êtes ?

Les paysans. Ce n'est pas notre faute ; c'est ton mari qui nous a fait chercher.

La femme. Est-ce vrai ?

Le Bailli. J'étais si mal à mon aise qu'il m'était impossible de rester seul.

La femme. Mais, voisins, allez-vous-en donc bien vite par la porte de derrière, et faites en sorte que le peuple, au sortir de l'église, trouve chacun de vous devant sa maison ; alors vous pourrez démentir la chose. On n'a pas encore fini de chanter, vous avez le temps, mais dépêchez-vous.

Le Bailli. Oui, allez, allez, c'est le conseil d'Abigaïl.

Les paysans se retirèrent, et la femme du Bailli lui raconta avec plus de clarté que le Pasteur avait prêché sur le crime de Judas, qu'il avait dit que le Diable était entré dans son cœur, qu'il s'était pendu, et que ceux qui de la table du Seigneur allaient jouer et boire auraient le même sort. Il était si courroucé, ajouta-t-elle, qu'il frappait du poing sur la chaire ; je voyais tout trouble autour de moi, et j'ai cru que j'allais m'évanouir.

Le Bailli fut tellement effrayé du récit de sa femme, qu'il en demeura muet. Mais de pénibles et profonds soupirs sortaient de cette bouche orgueilleuse que depuis longtemps on n'avait pas entendu soupirer.

Sa femme lui demanda plusieurs fois de quoi il gémissait ; mais il ne lui répondait pas, et se disait à lui-même avec anxiété : par où cela finira-t-il ? que deviendrai-je à la fin ? et, le cœur oppressé d'un horrible poids, il marchait à grands pas dans la chambre.

Enfin il dit à sa femme : Donne-moi une de ces poudres du barbier ; mon sang s'agite et ne me laisse aucun repos ; il faudra que je me fasse saigner demain, si cette poudre ne me calme pas.

Il la prit, et peu de temps après, il se trouva réellement mieux.

CHAPITRE XLIV.

Sentiments d'un méchant cœur pendant la communion.

Humel raconta ensuite à sa femme qu'il s'était rendu à l'église avec un cœur contrit et bien disposé ; qu'arrivé à sa place, il avait même prié Dieu de lui pardonner ses péchés ; mais que le sermon l'avait irrité à tel point qu'il n'avait pas eu dès lors une bonne pensée, et que pendant la communion il avait eu d'horribles idées.

Je ne pouvais, disait-il, ni prier ni soupirer ; mon cœur était comme une pierre. Et lorsque le Pasteur m'a présenté le pain, il m'a regardé... non, ce regard est inexprimable, je ne puis le peindre, mais aussi je ne puis l'oublier. Lorsqu'un juge livre un pauvre pécheur à la roue ou à la hache du bourreau, lorsqu'il brise sur lui son sceptre, il ne peut le regarder plus sévèrement. Jamais, jamais je ne pourrai oublier son regard. Une sueur froide baignait mon front, et ma main tremblait en recevant le pain. Lorsque je l'eus mangé, il me prit un accès de rage contre le Pasteur, je grinçais les dents, je n'osais plus lever les yeux sur lui.

Ma femme, des pensées horribles se succédaient sans interruption dans mon esprit ; elles me causaient plus d'effroi que la foudre, eût-elle éclaté sur ma tête, et je ne pouvais les écarter

de ma pensée. J'étais tremblant devant la pierre du baptême¹⁸, la coupe chancelait dans ma main.

Joseph s'avance avec ses bottes déchirées ; il baisse devant moi ses yeux de fripon... et mes trois écus ! à cette pensée, je frémis jusqu'au fond de l'âme.

Ensuite Gertrude a paru ; elle a levé les yeux au ciel, puis sur la coupe, comme si je n'eusse pas été là ; elle me hait, elle me maudit, elle me ruine ; eh bien ! elle peut faire comme si elle ne me voyait pas, comme si je n'étais pas au monde.

Ensuite est venu le maçon ; il m'a regardé mélancoliquement, comme s'il avait voulu me dire du fond de son cœur : Humel, pardonne-moi ! lui, qui, s'il le pouvait, me conduirait à la potence.

Et puis, Michel, aussi tremblant, aussi effrayé, aussi pâle que moi. Pense, ma femme, pense à ce que je devais éprouver ! je mourais de peur que Jean Wust ne vînt à son tour ; car je n'aurais pu y tenir ; la coupe se serait échappée de ma main, moi-même je serais tombé à la renverse ; déjà je ne pouvais plus me tenir sur mes jambes, et de retour à ma place, il m'a pris un tremblement tel, dans tous les membres, que pendant le chant je n'ai pu tenir mon livre.

Au milieu de tout cela, j'étais poursuivi par cette pensée : le Comte d'Arnheim, le Comte d'Arnheim, c'est lui qui est cause de tout ; et la fureur, la vengeance se disputaient mon cœur. Il m'est venu dans l'esprit, pendant la communion, des choses auxquelles je n'avais pensé de ma vie ; je n'ose presque pas les dire, l'idée seule m'en fait frémir. Il m'est venu dans l'esprit...

¹⁸ À Bonnal, les communiantes se rendent à la pierre du baptême, autrement dit à l'autel, car on y bénit aussi les mariages ; ils y reçoivent le pain de la main du Pasteur, et la coupe de celle des préposés du village.

que je pouvais enlever la grande borne qui est sur la colline, et la jeter du haut en bas des rochers ; personne ne connaît cette borne que moi.

CHAPITRE XLV.

L'hôtesse dit à son mari de grandes vérités, mais quelques années trop tard.

L'hôtesse fut vivement pénétrée du discours de son mari ; elle ne savait que répondre, et garda le silence longtemps après qu'il eut fini de parler ; enfin elle lui dit :

Ce que tu viens de me raconter me jette dans l'angoisse et dans la terreur. Il faut absolument que tu renonces à ces maudites gens dont tu t'es entouré ; les choses vont mal et nous devenons vieux.

Le Bailli. Tu as bien raison, mais ce n'est pas facile.

La femme. Facile ou non, il le faut.

Le Bailli. Tu sais que je suis lié par beaucoup de choses qu'ils savent.

La femme. Tu en sais encore plus sur leur compte ; ce sont des coquins ; ils n'oseront rien dire ; il faut que tu t'en débarrasses.

Le Bailli soupira ; sa femme poursuivit ainsi :

Ils mangent et boivent chez toi ; ils ne te paient jamais ; et, quand tu es ivre, tu te laisses mener par eux comme un imbé-

cile. Rappelle-toi, pour l'amour de Dieu, ce qui s'est passé hier avec Joseph ; j'ai voulu te donner un conseil, Dieu sait que c'était à bonne intention ; eh bien ! comment m'as-tu traitée ? Et puis il est sorti hier de ta poche deux autres écus qui ne sont inscrits nulle part ; que sont-ils devenus ? combien de temps ça pourra-t-il durer encore ? si tu calculais ce que t'ont valu tes mauvaises actions et ce qu'elles l'ont coûté, tu verrais que tu y as toujours perdu. Cependant tu continues à employer ces vauriens, et ce n'est souvent que pour satisfaire ton orgueil impie. Tantôt il faut qu'un de ces chiens-là te raconte tout ce qu'il te plaît de savoir, tantôt qu'un autre garde le secret sur ce que tu ne veux pas qu'on sache ; pour cela il leur est permis de boire et de manger ici tant qu'ils veulent ; et pour t'en récompenser, lorsque l'un d'eux peut te nuire ou te trahir, il le fait. Anciennement, lorsque tous te craignaient comme le feu, tu pouvais tenir ces drôles-là en respect ; mais aujourd'hui tu n'en es plus le maître. Sois sûr que dans tes vieux jours tu seras obligé de te soumettre à toutes leurs volontés. Autour de nous, tout va le plus mal du monde ; aussitôt que tu sors, les valets ne font que rire et s'amuser ; ils ne travaillent point, et veulent toujours boire.

Ainsi parlait la femme du Bailli. Celui-ci ne répondait pas un mot, et la fixait en silence. Enfin il se leva pour aller au jardin ; du jardin il se rendit dans sa prairie, de la prairie à l'écurie ; l'agitation de son cœur le poussait d'un lieu dans un autre ; cependant il demeura quelques instants dans l'étable, se parlant ainsi à lui-même.

CHAPITRE XLVI.

Monologue d'un homme que ses réflexions rendent excessivement malheureux.

Elle a raison, ma femme ; elle a raison, plus encore qu'elle ne croit ; mais comment faire ? je ne puis pas sortir de là, c'est impossible.

Puis il maudissait M. d'Arnheim, comme si c'était lui qui lui eût suscité tous les périls dont il se sentait environné ; puis le Pasteur, dont le discours avait causé sa rage ; ensuite il revenait à la borne, et disait :

Non, je ne déplacerai point cette maudite borne. Mais si quelqu'un le faisait, le Comte serait dépouillé d'un tiers de sa forêt. Rien n'est plus certain... mais, Dieu m'en préserve ! je ne déplacerai jamais de bornes. Cependant, si celle-là n'était pas véritable ? il me semble qu'elle soit là depuis le déluge, elle n'a ni marque ni numéro.

Il rentre alors, et veut s'occuper de ses livres de comptes ; il écrit, il calcule, feuillette, sépare des papiers, les mêle de nouveau, oublie ce qu'il a lu, cherche ce qu'il vient d'écrire... enfin, il referme ses livres, et se promène dans la chambre, pensant toujours à cette borne sans marque et sans numéro.

C'est la seule borne qui ne porte aucun signe, se disait-il ; mais je me rappelle... un certain Comte d'Arnheim doit avoir coupé d'une manière fort arbitraire les forêts du gouvernement ; si c'était ici ? parbleu, c'est cela ! la frontière à cette place fait une courbure qui n'est point naturelle ; elle suit pendant deux lieues une ligne beaucoup plus droite ; la pierre ne porte point d'empreinte, et aucun fossé ne marque la séparation des territoires.

Si la forêt appartient au gouvernement, je ne commets point d'injustice, au contraire c'est un acte de fidélité envers lui ; mais si je me trompe... Non, je ne déplacerai point cette borne. Il faudrait la déterrer, la rouler jusqu'au rocher, à la distance d'un bon jet de pierre, ce n'est pas facile. Elle est si près de la grande route ; de jour on entendrait chaque coup de pioche, et de nuit... je n'ose pas. Je m'effraierais au moindre bruit ; si un blaireau se glissait derrière moi, si un chevreuil s'élançait du rocher, je m'évanouirais à mon ouvrage. Et qui sait si un véritable fantôme ne viendrait pas me saisir pendant mon travail ? Aller de nuit près d'une borne, ça n'est pas prudent ; je ferai mieux de la laisser à sa place.

Un moment après, il se disait : il y a tant de gens qui ne croient ni à l'enfer ni aux esprits ; l'ancien secrétaire ne croyait pas un mot de tout cela ; et le vicaire... il n'est pas possible qu'il y crût. Quant au secrétaire, il disait hautement, et il me l'a répété cent fois : quand je serai mort, il en sera de moi comme de mon chien ou de mon cheval. Il en était persuadé, ne s'effrayait de rien, et faisait tout ce qui lui plaisait.

S'il avait eu raison ? si je pouvais le croire, si je pouvais m'en convaincre intérieurement... à la première chasse, je me cacherais avec mon fusil derrière un buisson, et je tuerais Monseigneur, ensuite je mettrais le feu à la maison de ce cagot de Pasteur.

Mais non, je ne puis le croire, je n'ose l'espérer ; il n'en est rien ; ceux qui le croient sont des insensés ; peut-être même

font-ils semblant de le croire. Oh ! il y a un Dieu, il y a un Dieu !... Maudite borne ! je ne te déplaçerai pas.

Ainsi parlait ce malheureux ; il tremblait et ne pouvait se débarrasser de cette odieuse pensée. Pénétré d'horreur, il cherchait à se fuir lui-même. Il descendit dans la rue, aborda le premier voisin, lui parla du vent, de la pluie ; puis il rentra avec quelques buveurs, leur donna du vin pour les faire rester, prit encore une poudre du barbier, et parvint ainsi à achever la journée consacrée au Seigneur.

CHAPITRE XLVII.

Joies du Dimanche, dans une honnête famille.

Maintenant je te quitte, maison d'horreur et de crime ; mon cœur était oppressé par tes abominations. Mais je m'approche d'une chaumière où règne l'humanité, et déjà je respire plus librement. Lorsque Léonard et Gertrude se furent rendus au temple, leurs enfants, tranquillement rassemblés, s'occupèrent à prier, à chanter leurs cantiques, et à repasser ce qu'ils avaient appris par cœur pendant la semaine, parce que leur mère avait coutume de le leur faire répéter le Dimanche au soir.

Lise, l'aînée des filles de Gertrude, était toujours chargée, pendant l'office, du soin de son petit frère. Elle le berçait, le levait, lui donnait sa bouillie, et c'était une grande joie pour elle ; car alors elle se croyait déjà grande fille. Il fallait voir comme elle imitait sa mère, comme elle embrassait l'enfant, lui souriait, lui faisait des signes en secouant la tête ; comme il lui souriait à son tour, lui tendait les bras, faisait mouvoir ses petits pieds sur ses genoux, la prenait tantôt par le cou, tantôt par les joues, jouait avec les tresses de ses cheveux, et comme, en voyant les vives couleurs de son fichu du Dimanche, il faisait yi – yi – . Annette et Nicolas veulent aussi obtenir une caresse de leur petit frère ; ils imitent ses accents enfantins ; alors il tourne la tête, cherche d'où part le bruit, aperçoit Nicolas et sourit ; celui-ci,

transporté, s'élance pour l'embrasser ; mais Lise, jalouse d'obtenir la préférence, emploie tous ses moyens pour que l'enfant lui adresse un sourire.

C'est avec un soin presque maternel que Lise pourvoit à tous ses besoins, qu'elle prévient ses pleurs, qu'elle cherche à lui faire plaisir. Tantôt elle l'élève de toute la hauteur de ses petits bras, tantôt elle l'abaisse jusqu'à terre avec précaution, et il se réjouit de ce jeu. Mais voici bien d'autres transports : la mère revient de l'église ; l'enfant l'aperçoit de loin, tend vers elle ses petites mains ; s'élance à sa rencontre, et peu s'en faut qu'il n'échappe des bras de sa jeune sœur.

Ce sont là les plaisirs des enfants de Léonard durant les matinées du Dimanche et des jours de fête. La joie des enfants pieux est vraiment agréable à l'Éternel ; il jette un regard de bienveillance sur leurs jeux innocents, et il les bénit, ensorte qu'ils sont heureux toute leur vie, pourvu qu'ils lui obéissent et qu'ils gardent ses commandements.

Gertrude était contente de sa petite famille, chacun avait exécuté fidèlement ce qui lui avait été prescrit. La plus grande satisfaction pour des enfants est de voir leurs pères et mères approuver leur conduite ; ceux de Gertrude jouissaient de ce plaisir ; ils se pressaient autour de leurs parents, cherchaient à les prendre par les mains, par les bras, et à leur sauter au cou.

C'est là le délassement de Léonard et de Gertrude pendant le jour du Seigneur. Depuis que celle-ci est mère, elle n'a pas eu de plus grande joie le Dimanche que de contempler celle de ses enfants ; leur amour filial fait ses délices, et c'est pourquoi ils sont sages et doux.

Ah ! combien Léonard regrettait en ce jour, de s'être souvent privé par sa faute de ces heures de plaisir.

Le bonheur domestique est le plus pur et le plus vif qu'on puisse goûter sur la terre.

La joie que des parents trouvent au sein de leur famille est une joie sainte ; elle rend leurs cœurs religieux et bons, elle élève l'humanité jusqu'à son créateur ; c'est pourquoi le Seigneur bénit les larmes que cette joie fait répandre, et les hommes trouvent dans leurs enfants la récompense de tout leur amour, de tous leurs soins paternels.

Mais l'impie, qui compte ses enfants pour rien, qui ne voit en eux qu'un fardeau, qui pendant la semaine fuit à leur approche, et le Dimanche se cache à leurs yeux ; l'impie qui prétend que leur innocence et leur joie troublent son repos, et ne peut les souffrir jusqu'à ce qu'ils aient perdu en même temps et l'innocence et la joie... jusqu'à ce qu'ils soient aussi dérégés que lui... l'impie, dis-je, qui agit ainsi, rejette loin de lui les plus douces bénédictions ; il ne trouvera aucun bonheur dans ses enfants, aucun repos en leur présence.

Léonard et sa femme s'entretenaient avec leur famille de leur bon père céleste et des souffrances de leur Sauveur. Les enfants écoutaient avec attention ; les heures passèrent rapidement ; les cloches appelèrent de nouveau les fidèles au temple ; Léonard et Gertrude y retournèrent.

Leur chemin les conduisait devant la maison du Bailli ; Léonard dit à sa femme : Le Bailli faisait peur à voir, ce matin ; de ma vie je ne l'ai vu dans cet état ; la sueur décollait de son front ; l'as-tu remarqué, Gertrude ? j'ai senti qu'il tremblait en me donnant la coupe.

Je n'y ai pas fait attention, dit Gertrude.

Léonard. Le malheureux ! il m'a fait pitié ; si je l'avais osé, je lui aurais crié : Humel, pardonne-moi ! et si je pouvais lui prouver que je n'ai point de rancune contre lui, je le ferais volontiers.

Gertrude. Que Dieu te récompense de ton bon cœur, mon ami ; ce sera très bien fait, si tu en trouves l'occasion ; mais les

enfants affamés de Rodolphe, et bien d'autres encore, appellent la vengeance du ciel sur lui, et il n'y échappera certainement pas.

Léonard. Il est horriblement malheureux ; je me suis aperçu depuis longtemps, que, même au milieu du tumulte de sa maison, un souci rongeur le tourmente.

Gertrude. Mon ami, celui qui s'écarte du chemin de la piété et de l'ordre ne peut jamais avoir la paix du cœur.

Léonard. Si jamais j'ai été certain d'une vérité, c'est de celle-là ; tout ce que les audacieux amis du Bailli pouvaient conseiller, entreprendre, et obtenir, par la ruse ou par la violence, ne lui a jamais donné une heure de contentement et de repos.

En parlant ainsi, ils arrivèrent à l'église, et furent vivement émus de la véhémence avec laquelle le Pasteur parla du traître Judas.

CHAPITRE XLVIII.

Un mot sur le péché.

Gertrude avait entendu les murmures qui s'étaient élevés dans les bancs des femmes ; elle avait compris que la maison de Humel était remplie d'ivrognes, et en sortant de l'église elle le dit à son mari.

Léonard. J'ai peine à le croire ; comment ? pendant l'office, et le jour de Pâques ?

Gertrude. C'est en effet bien scandaleux ; mais les désordres d'une vie impie mènent à tout, même aux plus grandes atrocités.

Ici Léonard soupira, et Gertrude continua ainsi :

Je me rappellerai toujours l'image que notre défunt Pasteur nous a faite du péché, la dernière fois qu'il nous a préparés à la communion. Il le comparait à un lac qui, par des pluies continues, s'enfle peu à peu. Les eaux montent imperceptiblement, disait-il, mais elles augmentent de jour en jour, d'heure en heure, et le danger est aussi grand qu'il si elles avaient monté subitement et avec violence. C'est pourquoi l'homme sage et expérimenté cherche à s'en préserver dès le commencement ; il travaille à contenir les eaux, à s'en rendre maître, comme si déjà elles étaient prêtes à tout engloutir. Mais celui qui n'a ni sa-

gesse, ni expérience, ne s'aperçoit de l'élévation du lac que lorsqu'il emporte ses digues et dévaste les campagnes, et que la cloche d'alarme l'appelle à s'en garantir.

Il en est ainsi, disait-il, du péché et des maux qu'il entraîne.

Je ne suis pas bien vieille, mais j'ai déjà eu lieu de remarquer cent fois combien il avait raison. Celui qui persévère dans l'habitude du péché endure son cœur, et ne s'aperçoit que ses crimes augmentent que lorsque l'horreur de la destruction le réveille de son sommeil.

CHAPITRE XLIX.

Caractères des enfants. Instruction qui leur est propre.

En parlant ainsi, Léonard et sa femme revinrent à leur chaumière.

Tous les enfants se précipitèrent au-devant d'eux, les appelant, et priant leur mère de leur faire répéter bien vite ce qu'ils avaient appris pendant la semaine.

Viens, ma mère ! dépêche-toi, s'écriaient-ils, afin que nous soyons bientôt prêts.

Gertrude. Pourquoi donc tant de zèle aujourd'hui, mes enfants ? qu'y a-t-il de si pressé ?

Les enfants. Ah ! c'est qu'ensuite nous aurons notre goûter, et... tu sais bien ce que tu nous as promis ?

Gertrude. Voyons donc si vous avez bien retenu ce que vous avez appris.

Les enfants. Et ensuite, oh ! n'est-il pas vrai, ma mère, nous pourrons... ?

Gertrude. Oui, lorsque la leçon sera finie.

Les enfants, pleins de joie, répétèrent vite et bien ce qui leur avait été enseigné pendant la semaine. Alors la mère leur

apporta deux baquets de lait qui n'avait pas été écrémé, parce que c'était jour de fête. Le plus jeune prit aussi son repas au sein maternel ; Gertrude en l'allaitant prêtait l'oreille avec plaisir aux discours des autres qui se disaient entr'eux à qui ils voulaient donner leur pain. Aucun d'eux n'entama sa portion, aucun n'en émietta la moindre partie dans son lait, mais chacun se félicitait du morceau qu'il avait reçu, espérant avoir le plus grand.

Lorsque le lait fut mangé, Nicolas s'approcha de sa mère d'un air caressant ; il lui prit la main et lui dit :

Tu me donneras pourtant une bouchée de pain pour moi, n'est-il pas vrai, bonne mère ?

La mère. Tu en as, Nicolas.

Nicolas. Oui, mais il faut que je le donne à Félix.

La mère. Je ne te l'ai pas ordonné ; tu peux le manger, si tu veux.

Nicolas. Oh non, je ne veux pas le manger ; mais tu auras bien la bonté de m'en redonner un petit morceau ?

La mère. Non, certainement, mon enfant.

Nicolas. Et pourquoi donc ?

Gertrude. Pour que tu ne croies pas qu'on ne doit penser aux pauvres que quand on est rassasié.

Nicolas. C'est pour cela, ma mère ?

Gertrude. Oui ; mais le lui donneras-tu tout entier ?

Nicolas. Sûrement ; je sais qu'il a une faim horrible ; et nous... nous souperons à six heures.

Gertrude. Et lui, Nicolas ! je crois qu'il n'aura point de souper.

Nicolas. Oh ! Dieu le sait ! il n'en a jamais.

Gertrude. Oui ; ces pauvres sont bien malheureux ; c'est être dur et cruel que de ne pas se priver de quelque chose quand on le peut, pour adoucir leur sort.

Nicolas avait les larmes aux yeux.

Gertrude alors demanda à Lise si elle donnerait aussi son pain tout entier.

Lise. Certainement, ma mère.

Gertrude. Et toi, Annette ?

Annette. Oui vraiment.

Gertrude. Et toi, Jonas ?

Jonas. Je me garderai bien d'y manquer.

Gertrude. Voilà qui est bien, mes chers enfants ; mais comment vous y prendrez-vous ? il y a plusieurs manières de faire les choses, et quelque bonne intention qu'on ait, on peut s'y prendre mal. Nicolas, comment donneras-tu ton pain ?

Nicolas. Je vais courir de toute la vitesse de mes jambes ; j'appellerai Félix ; je ne mettrai pas même le pain dans ma poche, afin qu'il l'ait plus tôt ; laisse-moi donc aller, ma mère.

Gertrude. Attends encore un instant, mon enfant. Et toi, Lise, comment vas-tu faire ?

Lise. Ah ! je ne ferai pas comme mon frère ; je cacherais mon pain dans mon tablier ; je ferai signe à Lisbeth de me suivre à l'écart, et je le lui donnerai sans que personne le voie, pas même son père.

Gertrude. Et toi, Annette ?

Annette. Oh ! moi, puis-je savoir comment et où je rencontrerai Henri ? je le lui donnerai comme ça me viendra dans l'esprit.

Gertrude. Et toi, Jonas ? tu as quelque malice en tête, petit espiègle !

Jonas. Je lui fourrerai mon pain dans la bouche, comme tu fais quand tu veux badiner, ma mère ; ouvre la bouche et ferme les yeux, lui dirai-je, et puis je le lui mettrai entre les dents. Oh ! comme elle va rire ; n'est-il pas vrai, ma mère, que ça la divertira ?

Gertrude. Tout cela est très bien, mes enfants ; mais il faut que je vous dise encore quelque chose. Faites attention de donner votre pain à vos petits amis en particulier, et que personne ne le voie, pour qu'on ne croie pas que vous le faites par vanité.

Nicolas. Eh bien, je mettrai mon pain dans ma poche ?

Gertrude. Certainement, Nicolas.

Lise. Pour moi, je l'avais bien imaginé, et j'avais dit d'avance que je ferai ainsi.

Gertrude. Tu es toujours la mieux avisée, Lise ! j'avais oublié de te donner toutes les louanges que tu mérites ; tu as fort bien fait de m'en faire souvenir toi-même. »

Lise rougit, et garda le silence ; la mère reprit ainsi : Vous pouvez aller, mes enfants ; mais pensez à ce que je vous ai dit.

En trois sauts, Nicolas arriva à la cabane de Rodolphe ; Félix n'était pas dans la rue ; Nicolas toussa, siffla, appela ; ce fut en vain ; personne n'ouvrit la fenêtre, personne ne descendit.

Que ferai-je ? disait Nicolas ; j'irais bien dans la chambre, mais ils y sont tous, et il faut le lui donner en particulier ; je vais monter, et je lui dirai de venir dans la rue.

Félix était avec son père, ses frères et ses sœurs auprès du cercueil ouvert de leur bonne grand'mère qu'on devait enterrer dans quelques heures ; ils s'entretenaient tous, en pleurant, de la vive tendresse qu'elle leur avait témoignée, déploraient son dernier chagrin relatif aux pommes de terre, et promettaient à leur père céleste de ne jamais rien dérober, lors même qu'ils devraient mourir de faim.

En ce moment, Nicolas ouvre la porte, voit le cadavre, et s'enfuit saisi de crainte.

Rodolphe, en l'apercevant, pensa que Léonard lui faisait faire un message ; il courut après l'enfant et lui demanda ce qu'il voulait.

Rien, rien, répond Nicolas ; je voulais dire quelque chose à Félix, mais à présent il prie Dieu.

Rodolphe. C'est égal, si tu veux venir auprès de lui ?...

Nicolas. Non, laisse-le venir dans la rue, seulement un petit moment.

Rodolphe. Il fait froid, et il ne quitterait pas volontiers sa grand'mère ; mais viens avec moi dans la chambre.

Nicolas. Oh non, Rodolphe, je ne veux pas entrer ; permets-lui de sortir un instant, je t'en prie.

Rodolphe. À la bonne heure.

Nicolas le suivit jusqu'à la porte de la chambre, et cria : Viens, Félix ! je veux te dire quelque chose.

Félix. Je ne veux pas aller dans la rue aujourd'hui ; j'aime mieux rester près de ma grand'mère ; on nous l'emportera bientôt.

Nicolas. Mais, viens, un petit moment.

Rodolphe. Va, mon enfant ; va voir ce qu'il te veut.

Félix sortit enfin ; Nicolas, le prenant par le bras, lui dit : Viens, j'ai quelque chose pour toi. Puis, l'ayant conduit à l'écart, il lui met son pain dans sa poche et s'enfuit.

Félix le remercie, et lui crie : Dis aussi à ton père et à ta mère que je leur suis bien obligé.

Nicolas se retourne, et lui fait signe du doigt de se taire : Il faut que personne ne le sache, ajoute-t-il, et à ces mots il part comme un trait.

CHAPITRE L.

De mauvaises habitudes peuvent gâter tout, jusqu'à la satisfaction qu'on trouve à faire le bien.

Lise ne se presse pas ; elle va bien à son aise jusqu'au village d'en haut chercher Lisbeth ; celle-ci était précisément à la fenêtre ; elle voit Lise qui lui fait un signe, et se glisse hors de la chambre pour venir la joindre. Mais son père, qui l'aperçoit, la suit doucement et reste caché derrière la porte de la grange.

Les deux petites filles ne se doutent guère qu'on les épie, et babillent sans contrainte.

Lise. Tiens, Lisbeth, j'ai ici du pain pour toi.

Lisbeth. Oh ! que tu es bonne, Lise ; j'ai bien faim ; mais pourquoi m'apportes-tu du pain ?

Lise. Parce que je t'aime, Lisbeth ; nous avons assez de pain à présent que mon père est chargé de rebâtir l'église.

Lisbeth. Le mien aussi doit la rebâtir.

Lise. Oui, mais le tien n'est que journalier.

Lisbeth. Qu'importe ? pourvu que cela donne du pain.

Lise. Avez-vous beaucoup souffert de la faim ?

Lisbeth. Ah ! j'espère que nous aurons plus à manger par la suite.

Lise. Qu'avez-vous eu à dîner.

Lisbeth. Je n'ose pas te le dire.

Lise. Pourquoi ?

Lisbeth. Si mon père le savait, il me...

Lise. Crois-tu donc que je vais aller le lui dire ?

Lisbeth sort de sa poche un morceau de rave crue, en disant : Regarde.

Lise. Seigneur Jésus ! pas autre chose ?

Lisbeth. Non, Dieu le sait ! déjà depuis deux jours.

Lise. Et tu n'oses pas le dire ? tu n'oses rien demander à personne ?

Lisbeth. Ah ! si mon père savait seulement que te je l'ai dit, je serais perdue !

Lise. Mange donc vite, avant de rentrer.

Lisbeth. Oui, car je n'oserais rester longtemps dehors.

Elle commençait à mordre dans son pain, lorsque le pieux Marx du Reuti ouvre la petite porte de la grange et lui dit :

Que manges-tu là, mon enfant ?

Et *son enfant*, saisie de terreur, avale tout entier, au risque d'étouffer, le morceau qu'elle a dans la bouche, et répond :

Rien, rien du tout, mon père.

Marx. Ah ! ce n'est rien ? je vais t'apprendre à mentir ! Et toi, Lise, sache que je trouve fort mauvais qu'on apporte ainsi en

secret quelque chose à mes enfants, pour leur faire raconter ce qu'on mange et boit dans ma maison, et les induire à faire des mensonges. Petite impudente ! n'avons-nous pas eu une omelette à dîner ?

Lise s'en fut, bien plus vite qu'elle n'était venue ; la pauvre Lisbeth fut brutalement entraînée dans la chambre par son *cher père* ; et Lise, de loin, de bien loin, entendait encore ses cris.

Annette trouva son ami Henri sur la porte de sa maison, Veux-tu du pain ? lui dit-elle.

Henri. En as-tu ?

Annette. Tiens, en voilà.

Henri se mit à manger son pain, et Annette le quitta.

Le petit Jonas rôda autour de la maison de Michel, jusqu'à ce que Babelle, l'ayant aperçu, descendit pour jouer avec lui.

Babelle. Que fais-tu là, Jonas ?

Jonas. Je voudrais bien faire un joli jeu, Babelle.

Babelle. Eh bien, jouons ensemble.

Jonas. Si tu veux faire ce que je te dirai, tu verras comme ce sera drôle.

Babelle. Eh bien, voyons.

Jonas. Il faut que tu ouvres la bouche et que tu fermes les yeux.

Babelle. Oui, et tu me mettras quelque chose de sale dans la bouche.

Jonas. Non, sur ma foi, je te jure que non.

Babelle. À la bonne heure ; mais, si tu m'attrapes... tu verras...

Jonas. Oh ! tu ne fermes pas les yeux tout-à-fait, ce n'est plus du jeu.

La petite fille ferma les yeux tout de bon ; Jonas lui mit son pain dans la bouche, et courut en riant chez lui.

Ah ! que c'est gentil ! s'écria Babelle ; puis elle s'assit pour savourer son pain.

CHAPITRE LI.

On ne saurait imaginer les suites heureuses que peut avoir une bonne action, quelque petite qu'elle soit.

Michel vit de sa fenêtre le jeu des deux enfants, il reconnut le fils de Léonard, et son cœur fut vivement touché.

Ne suis-je pas un vrai Satan ? se dit-il à lui-même ; je me vends au Bailli pour trahir Léonard qui me fait gagner mon pain ; et à présent il faut encore que je voie que son petit Jonas a le cœur d'un ange... Non, je ne ferai point de mal à ces gens-là ; depuis ce matin, le Bailli m'est odieux ; je ne puis oublier l'air qu'il avait en me présentant la coupe.

Ainsi parla Michel, et il passa la soirée de ce saint jour à réfléchir sur sa vie passée.

Les enfants de Léonard, de retour dans leur chaumière, racontèrent à leurs parents ce qu'ils avaient fait, et la plus grande joie régnait parmi eux. Lise seule ne la partageait pas ; elle s'efforçait de paraître contente, et raconta en beaucoup de paroles combien son pain avait réjoui Lisbeth.

Certainement, il t'est arrivé quelque chose ? lui dit sa mère.

Non, il ne m'est rien arrivé, ma mère, répondit-elle, et Lisbeth a eu certainement beaucoup de plaisir.

La mère ne poussa pas plus loin ses questions ; elle pria avec ses enfants, leur donna leur souper, et les mit au lit.

Les deux époux firent ensuite une lecture dans la Bible, et s'entretenrent de ce qu'ils avaient lu. Jamais leurs cœurs n'avaient été plus unis et plus satisfaits que pendant cette soirée du jour de Pâques.

CHAPITRE LII.

**Il est trop tard de faire le matin
ce qu'on aurait dû faire la veille.**

De grand matin Léonard, à peine éveillé, entendit quelqu'un l'appeler sous sa fenêtre. Aussitôt il se lève et va ouvrir. C'était Flink, le garde du château ; il salue le maçon et lui dit :

Je suis chargé depuis, hier de t'apporter de la part de Monseigneur l'ordre de travailler sans retard au bâtiment, et de commencer dès aujourd'hui à faire rassembler les pierres.

Léonard. J'ai ouï dire que les ouvriers devaient aller ce matin au château par ordre du Bailli ; mais comme il est de bonne heure, je pense qu'ils ne seront pas encore partis ; je vais le leur dire.

Il courut chez Lenk, qui demeurait dans le voisinage ; il l'appela vainement ; mais un homme qui vivait sous le même toit parut bientôt et lui dit qu'il était parti, ainsi que tous les autres, depuis une demi-heure ; le Bailli leur avait fait dire la veille de ne pas manquer à se mettre en route avant quatre heures, pour être de retour à midi.

Le garde, tout interdit à cette nouvelle, s'écria, en se grattant le front : Voilà qui est diabolique !

Léonard. Que faire ?

Flink. Pourrais-je les rejoindre ?

Léonard. Monte sur la colline de Martin ; on y voit la route à une demi-lieue ; tu les rappelleras, et d'après la direction du vent tu pourras peut-être t'en faire entendre.

Flink, sans perdre de temps, monte sur la colline, siffle, appelle, s'époumone vainement, personne ne l'entend ; les paysans poursuivent leur chemin, et bientôt il les perd de vue.

Mais le Bailli, qui les suivait d'assez loin, entend sa voix, se retourne et le reconnaît par sa carabine qui brillait aux premiers rayons du soleil levant ; curieux de savoir quel ordre apporte le garde de si bonne heure, il revient sur ses pas, et celui-ci court à sa rencontre.

CHAPITRE LIII.

Plus on est sujet à faillir, et moins on est indulgent envers ceux qui commettent des fautes.

Le garde raconta au Bailli qu'ayant eu la veille un grand mal de tête, il avait différé d'apporter au maçon l'ordre de faire commencer ce matin même le travail des pierres.

Maudit fainéant ! s'écria le Bailli, tu me joues là un tour infernal.

Flink. Le mal n'est pas si grand ; comment diable pouvais-je deviner que ces drôles-là quitteraient le village avant jour ? le leur avais-tu ordonné ?

Le Bailli. Précisément, et à présent la faute en retombera peut-être sur moi.

Flink. Ma foi, j'aurai de la peine à m'en débarrasser.

Le Bailli. Voilà qui est diabolique !

Flink. C'est là justement ce que j'ai dit en apprenant qu'ils étaient partis.

Le Bailli. Je ne suis pas d'humeur à plaisanter à présent, chien de paresseux !

Flink. Je n'en ai pas envie non plus ; mais que faire ?

Le Bailli. Réfléchir.

Flink. C'est trop tard d'une demi-heure, pour faire des réflexions.

Le Bailli. Attends ; il ne faut jamais jeter le manche après la cognée ; il me vient une idée. Tu n'as qu'à dire hardiment que tu as apporté l'ordre hier au soir à la femme ou aux enfants du maçon ; ils ne te démentiront pas.

Flink. Ça n'est pas sûr, je n'en ferai rien.

Le Bailli. C'est très sûr, si tu es homme à le soutenir quoi qu'on puisse dire ; mais, en y repensant, je trouve encore quelque chose de mieux.

Flink. Quoi donc ?

Le Bailli. Retourne chez le maçon, fais-lui bien des doléances, raconte-lui que cette affaire pourrait t'être funeste si Monseigneur venait à savoir que tu as différé de remplir ses ordres, mais qu'un seul mot de sa part te tirerait d'embarras. Il n'a qu'à dire à Monseigneur qu'il a reçu ses ordres hier au soir, mais que, comme c'était jour de fête, il avait cru ne devoir les transmettre que ce matin, et qu'il ignorait que les journaliers dussent aller au château. Cela ne peut faire aucun tort à Léonard, et s'il y consent, te voilà hors d'affaire.

Flink. Tu as raison, je crois que ça réussira.

Le Bailli. Ça ne peut pas manquer.

Flink. Il faut que je te quitte, j'ai encore des lettres à porter ; mais je retournerai ce matin chez le maçon. Adieu, Bailli.

À ces mots, il s'éloigne, et le Bailli resté seul se dit à lui-même :

Je ne manquerai pas de raconter tout cela au château de cette façon, et si la chose vient à manquer, je dirai que c'est le garde qui me l'a dit ainsi.

CHAPITRE LIV.

Peine inutile donnée à de pauvres gens.

Cependant les journaliers arrivèrent au château ; ils s'assirent sur un banc devant la grange, en attendant qu'on les fit appeler, ou que le Bailli, qui leur avait promis de les suivre, arrivât pour les présenter.

Le valet de chambre du Comte, les ayant vus, vint à eux et leur dit : Que faites-vous là, voisins ? mon maître vous croit déjà à l'ouvrage.

Ils répondirent que le Bailli leur avait ordonné de venir remercier Monseigneur de l'ouvrage qu'il leur avait accordé.

Ce n'était pas nécessaire, répliqua Claude, il ne vous en tiendra pas grand compte ; mais je vais vous annoncer.

Monsieur d'Arnheim les fit aussitôt introduire, et leur demanda avec bienveillance ce qu'ils voulaient.

Après qu'ils eurent, à grand-peine, balbutié quelques mots de remerciements, le Comte leur dit :

Qui vous a commandé de venir ici pour cela ?

C'est le Bailli, répondirent-ils ; et ils firent encore un effort pour exprimer leur reconnaissance.

C'est contre ma volonté, mes amis, reprit Monsieur d'Arnheim ; retournez-vous en, soyez laborieux et fidèles ; alors je me réjouirai en pensant que ce travail peut être utile à quelques-uns de vous. Mais dites au maître maçon qu'il faut qu'on se mette dès aujourd'hui à préparer la pierre.

Les paysans se retirèrent.

CHAPITRE LV.

Un hypocrite se fait un ami d'un coquin.

Tout en cheminant, un de nos gens disait à l'autre : C'est pourtant un excellent seigneur que le jeune Comte !

Son grand'père ne l'était pas moins, dirent les plus vieux tous d'une voix ; c'est bien dommage qu'il ait été trompé et dupé de mille manières.

Mon père m'a dit cent fois, ajouta Aebi, qu'il était bien bon dans sa jeunesse, et qu'il serait toujours demeuré tel si le Bailli ne se fût entièrement emparé de son esprit.

Dès lors sa bonté ne s'est fait sentir que pour les coffres du Bailli, dit Léman ; et celui-ci le menait par le nez, si bien, qu'il ne voyait que par ses yeux et n'agissait que par ses conseils.

Quel chien d'homme que ce Bailli ! s'écria Lenk ; il nous fait là courir les champs, sans ordres, et encore il nous laisse seuls, en dépit de ses promesses.

C'est assez son usage, répondit Kienast.

Ma foi, c'est un sot usage, répliqua Lenk.

Cependant c'est un brave homme que M. le Bailli ; nous ne pouvons pas toujours, nous autres, savoir quelles sont ses rai-

sons, dit Rampant en élevant la voix, car il venait d'apercevoir Humel marchant avec précaution dans un chemin creux tout près d'eux.

Que diable ! dis du bien de lui si tu veux, pour moi j'en ai plus à dire de Monseigneur, dit Lenk tout aussi haut, ne voyant pas le Bailli.

Au même instant, celui-ci sortit de derrière les buissons, salua les paysans, et dit à Lenk :

Par quelle raison vantes-tu donc tant Monseigneur ?

Il répondit avec embarras : Ah ! c'est que nous parlions de son affabilité.

Mais ce n'est pas tout, répliqua Humel.

Je n'en sais pas davantage, dit Lenk.

Il n'est pas beau de retirer ainsi ses paroles, Lenk, dit Rampant ; puis il ajouta, en s'adressant au Bailli :

Au reste, il n'était pas le seul de son avis ; plusieurs murmuraient de ce que vous nous aviez ainsi abandonnés, notre Bailli ! et je leur disais que nous ne pouvions pas savoir, nous autres, les affaires qui surviennent à un Monsieur tel que vous. Là-dessus, Lenk a dit que je pouvais bien vous vanter tant que je voudrais, que pour lui, il avait plus de bien à dire de Monseigneur.

Ha ! ha ! c'est donc à moi que tu comparais M. le Comte ? dit Humel en riant aux éclats.

Il ne l'a pas fait à si mauvaise intention qu'on veut le faire croire, dirent plusieurs paysans, et ils secouaient la tête en murmurant tout bas contre Rampant.

Il n'y a point de mal à cela, reprit le Bailli ; je ne m'en formalise pas ; il y a un proverbe qui dit : Celui dont je mange le pain est celui dont je chante la chanson.

Il serra la main de Rampant, et, changeant de conversation, il leur demanda si le Comte s'était mis en colère.

Pas du tout, répondirent les paysans ; il nous a seulement dit de nous en retourner bien vite et de nous mettre à l'ouvrage dès aujourd'hui.

Dites tout cela au maçon ; vous ajouterez que le malentendu de ce matin est tout-à-fait sans conséquence, et que je le salue.

À ces mots, il poursuivit son chemin, et les paysans retournèrent au village.

Cependant Flink était depuis longtemps chez Léonard, le priant, le suppliant de dire qu'il avait reçu l'ordre le Dimanche au soir.

Celui-ci aurait bien voulu lui rendre service, ainsi qu'au Bailli ; il consulta sa femme à ce sujet.

Je crains tout ce qui s'écarte du droit chemin, lui répondit-elle ; je parie que le Bailli s'est déjà excusé à tes dépens. Il me semble que, si Monseigneur t'interroge, tu dois lui dire la vérité, mais que s'il n'en est plus question, tu peux laisser aller la chose comme ils l'entendent, vu qu'elle ne peut nuire à personne.

Léonard s'engagea à satisfaire le garde à cette condition, et dans le même moment les journaliers arrivèrent d'Arnheim.

Vous voilà bien promptement de retour, leur dit le maître.

Nous aurions pu nous épargner, cette course, répondirent-ils.

Léonard. S'est-il fâché, quand il vous a vus ?

Les paysans. Nullement ; il nous a dit de nous hâter, pour commencer le travail sur-le-champ.

Flink. Tu vois, Léonard, qu'il n'y aura là rien de fâcheux pour toi ; mais pour le Bailli, et pour moi, c'eût été bien différent.

À propos du Bailli, interrompit l'honnête Rodolphe, nous oublions de te dire qu'il te salue, et te fait savoir que le malentendu de ce matin est tout-à-fait sans conséquence.

Léonard. Avait-il déjà été au château, quand vous l'avez rencontré ?

Les paysans. Non, il y allait.

Léonard. Il ne savait donc que ce que vous lui avez dit et ce que je sais moi-même.

Flink. Cependant tu me tiendras parole ?

Léonard. Oui, mais comme je te l'ai dit.

Alors Léonard fixa l'heure à laquelle chacun devait se rendre au travail ; il aiguisa encore quelques outils, et, après avoir dîné, il se rendit pour la première fois à l'ouvrage.

Dieu veuille te bénir ! lui dit Gertrude quand il y alla.

Dieu veuille le bénir, dis-je à mon tour, tandis qu'il y va.

CHAPITRE LVI.

Le Bailli ne peut plus être cabaretier.

Lorsque le Bailli arriva au château, M. d'Arnheim le fit attendre longtemps ; enfin il vint dans l'antichambre et lui dit d'un ton sévère :

Qu'est-ce que cela signifie, Humel ? pourquoi faire venir ici tous ces gens-là ? qui vous en a donné l'ordre ?

J'ai cru qu'il était de mon devoir de leur conseiller de venir remercier votre Grâce, répondit le Bailli.

Ton devoir est de faire ce qui peut être utile à mes vassaux et ce que je te commande, mais non pas de faire courir les grands chemins à de pauvres gens, et de leur apprendre à faire des compliments qui ne servent à rien et que je ne demande pas. Au reste, je t'ai mandé pour te dire que je ne laisserai pas plus longtemps la charge de Bailli à un aubergiste.

Le Bailli pâlit, trembla, et ne trouva pas un mot à répondre, car il ne s'était pas attendu à une si prompte détermination. Mr. d'Arnheim continua ainsi :

Je te laisse la liberté de garder celle de ces deux places que tu voudras ; mais dans quinze jours je veux avoir ta réponse.

Humel, un peu remis de son trouble, bégaya quelques remerciements pour le temps accordé à ses réflexions.

Le Comte lui répondit : Je ne cherche pas à te chagriner, vieillard, mais tu ne peux conserver à la fois ta charge et ton cabaret.

Cette bonté ranima le courage du Bailli, qui osa lui dire : Cependant, Monseigneur, jusqu'à présent tous les Baillis ont été cabaretiers dans votre seigneurie, et cet usage est général dans le pays.

Mais le Comte fut bref dans sa réponse : Tu as entendu quelles sont mes intentions, lui dit-il ; et, prenant un almanach, il ajouta : C'est aujourd'hui le 20 Mars, dans quinze jours nous serons au 4 Avril ; ainsi donc le 4 Avril j'attends ta réponse.

Il nota encore ce jour sur son calendrier, et rentra dans sa chambre.

CHAPITRE LVII.

Monologue du Bailli.

Humel se retira le cœur oppressé ; ce coup inattendu l'avait tellement troublé qu'il ne vit aucune des personnes qu'il rencontra dans le corridor et dans l'escalier. Se connaissant à peine lui-même, il arriva au bout de l'avenue, sous le grand noyer. Là il s'arrêta, et se parla ainsi à lui-même :

Il faut que je reprenne haleine ; comme le cœur me bat ; quoi ? sans citer aucune plainte... sans chercher aucune preuve contre moi... seulement parce que c'est sa volonté... Renoncerais-je à être Bailli, ou à être cabaretier ?... Ceci passe toutes les bornes... peut-il m'y forcer ? je ne le crois pas... Mais s'il cherche des plaintes publiques... Il en trouvera tant qu'il voudra... De tous ces damnés vauriens que je soutiens, il n'en est pas un, non, pas un seul qui me soit fidèle. Que faire ? quinze jours... c'est quelque chose ; j'ai souvent fait bien de la besogne en quinze jours ; pourvu que mon courage ne m'abandonne pas ! Tout vient du maçon ; si je parviens à le perdre, je trouverai des détours pour sortir de là... Mais, comme je suis faible et intimidé. Il tira de sa poche un flacon d'eau-de-vie et le vida tout d'un trait.

Un voleur ou un meurtrier, poursuivi par un mandat d'arrêt, n'est pas mieux restauré par le premier coup qu'il boit sur le terrain de la liberté, que ne le fut le Bailli par son eau-de-vie. En retrouvant ses forces, il retrouva le courage du crime.

Me voilà puissamment fortifié, dit-il en reprenant l'allure d'un homme qui a du cœur et qui porte la tête haute. Il y a un moment, je croyais qu'ils allaient me dévorer ; maintenant il me semble que du petit doigt j'écraserais l'un contre l'autre ce petit maçon et même ce d'Arnheim.

Il est bon que je n'aie pas oublié ma bouteille ; sans elle, je n'aurais été qu'un imbécile.

Ainsi parlait Humel ; son effroi était entièrement dissipé par son orgueil, sa colère et son flacon d'eau-de-vie. Il marchait avec autant de fierté et d'arrogance que jamais, faisant à peine un léger signe de tête à ceux qui le saluaient, portant son bâton noueux d'un air aussi impérieux que si, dans le canton, il eût été plus puissant que dix Comtes d'Arnheim, laissant tomber sa lèvre avec l'expression du dédain, ouvrant des yeux, comme on dit dans son pays, aussi grands et aussi ronds que des roues de charrue.

CHAPITRE LVIII.

Quel était son compagnon.

Près de lui marche Turc, son gros chien, qui, sur un signe du Bailli, montre à chacun ses énormes dents blanches, et serait capable d'ôter la vie à un homme.

Ce gros Turc, qui était l'effroi de tous les pauvres mal vêtus, comme son maître était l'effroi de tous les pauvres débiteurs, cheminait à côté du Bailli avec une gravité semblable à la sienne ; je n'ose pas dire ce que j'ai sur le bout de la langue... Cependant il est certain que le Bailli, dont la fureur était extrême, avait dans la figure quelque ressemblance avec le dogue.

CHAPITRE LIX.

Un doute résolu¹⁹.

Un sot questionneur s'étonnera peut-être que le Bailli puisse, après les angoisses de la veille et l'effroi de ce jour, conserver tant d'orgueil ; et cependant un campagnard réfléchi le comprendra sans peine.

Jamais l'orgueil ne tourmente aussi violemment un homme que lorsqu'il se sent profondément humilié ; tant que la fortune lui est favorable, tant que personne ne peut douter qu'il ne soit au pinacle, il n'étale pas toutes ses prétentions ; mais lorsque la malveillance l'entoure, lorsqu'elle va l'atteindre, son sang bouillonne, il s'agite avec violence. C'était précisément le cas du Bailli ; ainsi, les plus simples le comprendront, il était fort naturel qu'après s'être rassuré et fortifié au bout de l'avenue, il redevint aussi orgueilleux que je l'ai dit. J'ajouterai que, grâce à ses deux poudres calmantes et à la quantité de vin qu'il avait pris le jour précédent, il avait fort bien dormi et n'était plus occupé des terreurs de la veille.

¹⁹ Dans un autre ouvrage, j'intitulerais ce chapitre : Sollicitude de l'auteur contre les réflexions critiques.

Je raconte les choses telles qu'elles se sont passées, telles qu'elles sont parvenues à mes oreilles ; mais je ne puis ni ne veux répondre toujours comme aujourd'hui, aux questions inutiles.

CHAPITRE LX.

Il eût véritablement mieux valu pour Humel, qu'il eût brisé, sous le grand noyer, sa bouteille d'eau-de-vie, qu'il fût retourné auprès du Comte, qu'il lui eût dit que la charge de Bailli et le droit d'auberge lui étaient indispensables en raison des dettes dont ses biens étaient grevés, et qu'il eût demandé grâce. Je sais que M. d'Arnheim n'aurait point repoussé un vieillard dans de telles circonstances.

Mais c'est en quoi consiste particulièrement le malheur des méchants ; leurs crimes les privent de tout jugement, et les aveuglent dans les occasions importantes, en sorte qu'ils courent à leur perte comme des insensés.

Les hommes dont le cœur est droit et innocent, conservent plus de présence d'esprit et trouvent en général beaucoup plus de moyens de sortir d'embarras, lorsqu'ils sont atteints par l'adversité.

Ils s'humilient dans le malheur ; ils confessent leurs fautes ; ils portent leurs regards vers cette main toujours tendue au misérable qui cherche son secours avec un cœur pur.

La paix de Dieu, qui surpasse tout ce que le pécheur peut imaginer, les protège pendant tout le cours de leur vie, en sorte qu'à la fin de leur pèlerinage ils ont toujours lieu de bénir le Seigneur.

Mais l'impie est entraîné d'un abîme dans un autre, et se perd par sa propre impiété. Il n'emploie point son intelligence à chercher, dans le droit chemin, le repos, la justice et la paix ; il ne la met en œuvre que dans les voies détournées du vice où il ne rencontre que trouble et désespoir ; de là vient que l'infortune s'attache à lui de plus en plus. Se confiant en ses propres forces, il se roidit contre le malheur, nie ses torts, et s'enorgueillit au sein de la misère. Il cherche son salut dans l'hypocrisie, la violence ou la ruse. Il repousse la main du père qui lui crie : Humilie-toi, mon fils, je suis celui qui punit, mais je suis aussi celui qui sauve, je suis ton père. Il se rit de cette voix, lorsqu'elle se fait entendre à son cœur, et il dit : Ma tête et mon bras me sauveront.

C'est pourquoi l'impie finit toujours par tomber dans le désespoir et dans l'opprobre.

CHAPITRE LXI.

Ma jeunesse a passé rapidement et je suis devenu vieux ; souvent, portant mes regards autour de moi, j'ai contemplé le sort de l'impie et celui de l'homme pieux. J'ai vu grandir avec moi les enfants de mon village ; je les ai vus devenir hommes, avoir des enfants et des petits-enfants ; maintenant j'ai accompagné à leur dernière demeure presque tous mes contemporains. Ô Dieu ! tu sais quand mon heure viendra, tu sais si je suivrai bientôt mes frères... Mes forces diminuent, mon œil se fixe sur toi, ô Seigneur ! Notre vie est comme la fleur des champs qui fleurit le matin, et le soir tombe flétrie. Tout-puissant ! tu es favorable à ceux qui se confient en ta bonté, c'est pourquoi mon âme espère en toi. Mais le pécheur suit une voie qui mène à la perdition.

Jeunes gens de mon village ! ô mes bien-aimés ! apprenez quelle est la destinée du méchant, et que son exemple vous rende sages.

J'ai vu des enfants se révolter contre l'autorité de leurs pères et de leurs mères, et ne faire aucun cas de leur amour... tous, hélas ! tous ont mal fini. J'ai connu le malheureux père d'Uli, j'ai habité sous le même toit que lui, j'ai vu de mes yeux comment son mauvais fils se plaisait à le mortifier... et de ma vie je n'oublierai cet infortuné, pleurant sur son enfant une heure avant de mourir !... J'ai vu ce fils impie rire aux funérailles de son père ; je l'ai vu, et je me suis dit : Dieu permettra-t-il qu'il vive, le scélérat ?

Qu'est-il arrivé ? Il a épousé une femme qui avait beaucoup de bien ; il est devenu l'un des plus riches paysans de son village ; il marchait avec l'orgueil du méchant comme si rien n'eût été au-dessus de lui, dans le ciel et sur la terre.

Une année s'écoula, et je vis le fier Uli pleurer, gémir, aux funérailles de sa femme. Obligé de rendre son bien à sa famille jusqu'au dernier sol, il se trouva subitement dénué de tout ; la pauvreté en fit un voleur, et vous savez comment il a fini. Mes enfants, c'est ainsi que j'ai toujours vu finir l'impie, par l'horreur et le désespoir !

J'ai vu aussi la paix et la bénédiction environner la chaumière des gens de bien. Ils sont contents de ce qu'ils ont, peu de chose leur suffit ; ils sont sobres, même dans l'abondance.

Ils ont la main au travail et le cœur en repos, tel est leur partage dans ce monde. Ils jouissent gaîment de ce qui leur appartient, sans désirer ce qui est à leur prochain ; la vanité ne les tourmente point, l'envie ne leur rend pas la vie amère. C'est pourquoi ils sont toujours plus gais, plus satisfaits, et le plus souvent mieux portants que les méchants.

Ils ont aussi plus de sécurité pour les choses de la vie, parce que leur tête et leur cœur, au lieu d'être occupés de méchancetés, ne le sont que de leur ouvrage et de leurs enfants chéris. Leur vie s'écoule ainsi doucement. Dieu, du haut du ciel, voit leurs soucis, leurs chagrins, et il vient à leur secours.

Enfants de mon village, chers enfants ! j'ai vu bien des braves gens à leur lit de mort ; je n'en ai pas trouvé un, pas un seul, qui, à cette heure, se plaignit de la pauvreté et des misères de la vie ; tous, tous remerciaient Dieu des preuves sans nombre de bonté paternelle qu'ils en avaient reçues. Devenez donc pieux, demeurez simples et innocents.

J'ai vu aussi comment finissent les hommes artificieux et rusés. Humel et ses compagnons sont plus adroits que tous les

autres ; ils savent tirer parti de mille choses auxquelles nous ne songerions pas ; ils en sont devenus orgueilleux ; ils ont cru que les gens simples et droits n'étaient dans ce monde que pour devenir leurs dupes. Ils ont quelque temps mangé le pain de la veuve et de l'orphelin, et menacé ceux qui ne fléchissaient pas le genou devant eux ; mais leur fin approche. Le Seigneur a entendu les soupirs des veuves et des orphelins ; il a vu le désespoir des mères, les larmes de leurs enfants, et il viendra au secours de tous ces opprimés.

CHAPITRE LXII.

Horreurs d'une conscience bourrelée.

Samedi au soir, lorsque Jean Wust eut quitté le Bailli, les remords de son faux serment le tourmentèrent de plus en plus, en sorte qu'il se roulait sur le plancher et poussait des cris douloureux, comme si un poison mortel eût déchiré ses entrailles. Il s'arrachait les cheveux, se frappait la poitrine, ne prenait aucune nourriture, et courait çà et là en s'écriant : Ô Rodolphe ! Rodolphe ! et ton clos, et ta prairie et ta cabane ! cette idée s'attache à mon âme comme une flamme dévorante ! Satan s'est emparé de moi ; ô malheur à moi ! malheur à ma pauvre âme !

C'est ainsi qu'il passa la nuit et le saint jour du lendemain, livré au martyre d'une conscience bourrelée. Affaibli par cet affreux délire, il succomba enfin au sommeil, le Dimanche au soir.

Lundi matin, il prit la résolution de ne pas rester plus longtemps chargé de ce crime, de tout découvrir au Pasteur, et il se trouva un peu plus tranquille.

Il prit son habit des Dimanches et tout ce qu'il possédait qui eût quelque valeur, en fit un paquet, afin de le mettre en gage contre l'argent nécessaire pour payer le Bailli, et se rendit en tremblant au presbytère ; arrivé dans la cour, il s'arrête, se retourne, veut fuir, s'arrête encore, jette son paquet à l'entrée de la maison, et s'agite comme un insensé. »

CHAPITRE LXIII.

Par la bienveillance et l'intérêt, on peut prévenir la démence totale d'un malheureux que tourmente sa conscience.

Le Pasteur le vit dans cet état ; il descendit, et lui dit :

Qu'as-tu, Wust ? que t'est-il arrivé ? Si tu as quelque chose à me dire, viens avec moi dans ma chambre.

Wust le suivit, et le bon ecclésiastique l'encouragea à lui ouvrir son cœur, avec toute la bonté, toute l'indulgence d'un vrai Pasteur ; car il voyait son trouble, et il avait entendu dire la veille que cet infortuné était prêt à tomber dans le désespoir à cause de son serment.

Lorsque Wust vit avec quelle bienveillance le Pasteur lui parlait, il se remit insensiblement, et lui dit enfin :

Très révérend M. le Pasteur, je crois que j'ai fait un faux serment, et je suis sur le point d'en perdre l'esprit ; je subirai volontiers toutes les punitions que j'ai méritées, pourvu qu'il me soit encore permis d'espérer en la miséricorde de Dieu.

CHAPITRE LXIV.

Un Pasteur qui traite une affaire de conscience.

Le Pasteur lui répondit : Si tu te repens de ta faute du fond du cœur, ne doute point de la miséricorde divine.

Wust. Puis-je, M. le Pasteur, puis-je encore espérer le pardon de mes péchés ?

Le Pasteur. Lorsque Dieu, dans sa bonté, porte un pécheur à un sincère repentir, il lui montre déjà le chemin du pardon et de toutes les grâces spirituelles. Crois-le, Wust et si ta repentance vient du cœur, ne doute point qu'elle ne soit agréable à Dieu.

Wust. Mais puis-je le savoir ?

Le Pasteur. Tu peux, en t'examinant sérieusement toi-même, connaître si elle est sincère ; et si elle l'est, elle est agréable à Dieu ; voilà tout ce que je puis te dire. Je vais t'en donner un exemple : Lorsqu'un homme, en labourant son champ, a empiété sur celui du voisin, s'il s'en repent, il va, sans que le voisin le sache, sans qu'il l'exige, lui rendre sa portion de terrain, et il lui en rend plutôt plus que moins. Quand il agit ainsi, je dois croire que sa repentance est sincère ; mais s'il ne rend pas au voisin ce qui lui appartient, s'il conserve quelque avantage en le lui rendant, s'il le fait uniquement pour que son vol ne

soit pas découvert, sa résolution n'a qu'une vaine apparence par laquelle il se trompe lui-même.

Wust, si tu cherches réellement à faire cesser les maux qu'a produits ta mauvaise action, si tu désires les réparer et obtenir ton pardon de Dieu et des hommes, si tu es résolu à tout supporter pour arriver à ce but, ton repentir est certainement sincère et agréable à Dieu.

Wust. Monsieur le Pasteur, je consens à souffrir tout au monde pour n'avoir plus ce poids sur le cœur. Oh ! comme il m'opprime ! partout où je vais, mon crime est devant moi, et je tremble à cette pensée.

Le Pasteur. Ne crains rien, travaille avec droiture et simplicité de cœur à sortir de cette infortune, et tu seras bientôt soulagé.

Wust. Oh ! si je pouvais l'espérer.

Le Pasteur. Confie-toi en Dieu ; il est l'appui des pécheurs qui le cherchent ; fais consciencieusement tout ce que tu pourras pour réparer ta faute. Le plus grand malheur qu'elle ait produit est celui du pauvre Rodolphe qui par là est tombé dans une affreuse misère ; mais j'espère que Monseigneur, quand tu lui auras avoué la chose, cherchera lui-même les moyens de le consoler dans sa détresse.

Wust. Ah ! c'est justement cela ; c'est l'idée de ce pauvre Rodolphe qui me pèse tant sur le cœur. Croyez-vous, M. le Pasteur, que Monseigneur puisse lui faire rendre son clos ?

Le Pasteur. Je n'en suis pas sûr ; le Bailli fera certainement tout ce qu'il pourra pour rendre suspect ton témoignage actuel. Mais Monsieur le Comte ne négligera rien pour que ce malheureux recouvre ce qui lui appartient.

Wust. Oh ! s'il pouvait réussir.

Le Pasteur. Je le souhaite ardemment ; quoi qu'il en soit, il est indispensable pour toi-même, pour la paix de ton cœur, de tout révéler à Monseigneur.

Wust. Je le ferai, Monsieur le Pasteur.

Le Pasteur. C'est là le droit chemin ; je me réjouis de te le voir suivre avec tant de bonne volonté ; il le fallait pour porter le repos dans ton âme. Mais je dois te prévenir que cet aveu t'expose aux insultes, à la honte, à la prison, enfin à mille choses pénibles à supporter.

Wust. Tout cela n'est rien en comparaison des horreurs du désespoir, en comparaison de la crainte que Dieu ne refuse de me faire grâce pour l'éternité.

Le Pasteur. Tu en juges fort sainement, ce qui me cause une véritable joie ; c'est Dieu qui t'a inspiré des pensées si salutaires, et tant de force pour prendre une bonne résolution ; prie-le de te continuer cette grâce ; et s'il t'exauce, tu sauras supporter ce qui t'attend avec humilité et patience. Quoi qu'il arrive, aie confiance en moi, je ne t'abandonnerai point.

Wust. Ô Dieu ! que vous êtes bon, Monsieur le Pasteur, que de bienveillance envers un si grand pécheur.

Le Pasteur. Dieu lui-même n'est qu'amour et que charité envers nous ; je serais un serviteur indigne d'un si bon maître, si moi, qui suis pécheur aussi, je rebutais un de mes frères, dans quelque cas que ce pût être.

C'est avec ce ton paternel qu'il parlait à Wust ; celui-ci répandait des larmes en sa présence, et resta longtemps sans parler. Le Pasteur lui-même garda quelque temps le silence, et Wust reprit la parole en ces termes :

Monsieur le Pasteur, j'ai encore quelque chose à vous dire.

Le Pasteur. Qu'est-ce donc ?

Wust. Depuis le procès, je dois au Bailli huit florins ; il m'a bien dit avant-hier qu'il voulait déchirer le billet, mais je ne veux rien recevoir de lui, il faut absolument que je le paie.

Le Pasteur. Tu as raison, il faut le payer, et même avant de découvrir la chose à Monseigneur.

Wust. J'ai déposé un paquet à l'entrée de la maison ; c'est mon habit du Dimanche et quelques autres effets qui ensemble peuvent bien valoir huit florins ; il faut que pour l'amour de Dieu on veuille me prêter cette somme ; j'ai pensé que vous auriez peut-être la bonté de me l'avancer et de recevoir ce gage.

Le Pasteur. Mon ami, je ne reçois jamais de personne des sûretés de cette espèce, et souvent je suis forcé de refuser des demandes semblables, quoique ce soit toujours un vrai chagrin pour moi ; mais dans ce cas-ci, je ne refuse point.

Au même instant, il lui donna l'argent, et ajouta : Paie sur-le-champ le Bailli, et reporte ton paquet chez toi.

CHAPITRE LXV.

Délicatesse que peut montrer le plus bas peuple dans la manière de recevoir un bienfait demandé.

Wust reçut en tremblant l'argent du Pasteur, le remercia, et lui dit :

Je ne reprendrai certainement pas le paquet, Monsieur le Pasteur.

Il faudra donc que je te le renvoie, répondit celui-ci en souriant.

Wust. Pour l'amour de Dieu, Monsieur le Pasteur, gardez-le pour être sûr de votre affaire.

Le Pasteur. Ne t'inquiète pas de cela, mon ami ; pense plutôt aux choses importantes qui t'attendent. J'écirai aujourd'hui à Monseigneur, et demain tu lui porteras la lettre.

Wust. Je vous remercie ; mais je vous en conjure ; gardez le paquet, sans quoi, Dieu le sait, je n'oserai pas prendre votre argent.

Le Pasteur. Ne m'en parle pas davantage ; porte la somme au Bailli, et reviens demain à neuf heures ; mais ne me dis plus un mot du paquet.

Wust, dont la conscience était soulagée, alla directement du presbytère chez le Bailli ; ne le trouvant pas au logis, il remit l'argent à sa femme. D'où te vient tout-à-coup tant d'argent ? demanda-t-elle.

Wust, humilié, répondit brièvement : J'ai fait comme j'ai pu, mais je rends grâce à Dieu de ce qu'il est dans tes mains.

La femme. Nous ne t'avons point forcé à nous le rendre.

Wust. Je le sais bien, et c'est peut-être ce qu'il y a de pire.

La femme. Tu me tiens d'étranges discours, Wust ; que veux-tu dire ?

Wust. Ah, mon Dieu ! tu l'apprendras assez tôt. Mais compte ton argent, il faut que je m'en aille.

La femme (après avoir compté). C'est juste.

Wust. Eh bien ! ne manque pas de le donner à ton mari ; bonsoir.

La femme. Puisqu'il le faut... bonsoir, Wust.

CHAPITRE LXVI.

Un garde-forestier qui ne croit pas aux esprits.

Le Bailli, en revenant d'Arnheim, s'arrêta à l'auberge de Hirzau ; là, il se mit à boire et à se glorifier de ses hauts-faits au milieu des paysans. Rabâchant ses vieilles histoires, il leur racontait le gain de son procès, le pouvoir qu'il s'était acquis du temps du défunt Comte d'Arnheim, comment, sous son nom, il avait tenu lui seul tout le monde en bon ordre, tandis qu'à présent tout allait de travers.

Ensuite il donna à son chien une part qui aurait suffi au dîner d'un artisan aisé, et voyant un pauvre homme soupirer en considérant le repas de Turc, il lui dit d'un ton railleur :

Tu en prendrais volontiers ta part, n'est-ce pas ?

Il caressa son chien, et continua à se vanter et à boire jusqu'au soir.

Le vieux forestier du château entra pour prendre un verre de vin, et Humel, qui ne pouvait supporter un instant de solitude, lui dit : Nous cheminerons ensemble.

Dans ce cas, viens sur-le-champ, répondit le forestier, car il faut que je suive les traces d'un braconnier.

À l'instant même, répliqua le Bailli. Il paya l'hôte, et ils se mirent en route.

Lorsqu'ils furent seuls, Humel demanda au forestier si la nuit, dans les bois, on pouvait être en sûreté contre les esprits.

Le forestier. À propos de quoi me fais-tu cette question ?

Le Bailli. Ah ! c'est que je suis bien curieux de m'éclairer là-dessus.

Le forestier. Tu es un vieux fou ! comment ! être Bailli depuis trente ans, et m'interroger sur de semblables sottises, tu devrais en être honteux.

Le Bailli. Non, parbleu, je suis obligé de convenir que pour ce qui est des esprits, je ne sais pas au juste si j'y crois ou si je n'y crois pas.

Le forestier. Eh bien ! puisque tu m'en parles avec tant de bonne foi, je veux t'aider à pénétrer ce mystère. Tu me paieras un jour une bouteille de vin pour mon explication.

Le Bailli. Plus tôt deux qu'une, si tu la fais bien.

Le forestier. Il y a quarante ans que je suis à mon poste, et dès mon enfance j'ai été élevé par mon père dans les forêts. Il avait coutume de raconter aux paysans une foule d'histoires effrayantes pour leur faire croire aux apparitions nocturnes dans les bois. Il avait de bonnes raisons pour cela ; mais à moi, il me parlait bien différemment. Je devais être forestier ; par conséquent je ne devais pas avoir à craindre de pareilles choses. Aussi me faisait-il parcourir la forêt en tout temps et à toute heure quand l'orage grondait, et lorsqu'on ne voyait au ciel ni lune ni étoiles... Apercevait-il un feu, une clarté ? entendait-il quelque bruit ? aussitôt nous courions ensemble, au travers des ronces et des buissons, des fossés et des marécages, jusqu'à ce que nous eussions reconnu ce que ce pouvait être.

C'étaient toujours des Bohémiens, des voleurs ou des mendians ; il leur criait d'une voix de tonnerre ; « Hors de là, coquins ! » qu'ils fussent dix, qu'ils fussent vingt, ils se sauvaient sans demander davantage ; quelquefois ils laissaient des marmites, des poêles et du gibier rôti, que c'était un plaisir. Souvent le bruit venait de quelque bête fauve, il y en a qui font des cris tout-à-fait bizarres. Les vieux troncs de bois pourris donnent aussi une clarté et forment dans les ténèbres des figures si étranges, que tous ceux qui n'ont pas le courage de les considérer de près doivent en être effrayés.

Voilà tout ce qu'en ma vie j'ai vu d'extraordinaire dans les bois. Mais c'est et ce sera toujours un avantage pour les forestiers que leurs voisins croient consciencieusement aux fantômes et au Diable. Car enfin nous devenons vieux, et nous sommes fort aises de n'avoir pas à courir après les coquins durant les nuits obscures.

CHAPITRE LXVII.

Un homme qui, ayant bonne envie de déplacer une borne, voudrait bien ne pas croire aux apparitions, mais n'en est pas le maître.

En discourant ainsi, ils arrivèrent à la route de traverse que le forestier devait prendre pour aller au bois ; ils se séparèrent ; et le Bailli, resté seul, se parla ainsi à lui-même :

Il a été forestier pendant quarante ans ; il n'a jamais vu d'esprits ; il n'y croit pas, et je suis assez sot pour ne pas oser me hasarder pour un quart d'heure dans le bois ! car ce temps me suffirait pour déterrer cette pierre. Il me vole mon droit d'auberge comme un coquin, comme un larron ; cette maudite pierre n'est pas une véritable borne... je ne le crois pas... mais quand elle le serait ? y aurait-il plus de droit que je n'en ai à vendre du vin ? quoi ! enlever ainsi à un homme sa propriété par la force ! qui peut lui avoir mis cela dans l'esprit, si ce n'est le diable ? Puisqu'il ne ménage point ma maison, je n'ai aucune raison de ménager sa chienne de pierre... Mais je n'ose pas... non, de nuit je n'oserai jamais, et en plein jour... c'est impossible, à cause du grand chemin.

Telles étaient les réflexions d'Humel ; il était en ce moment sur la colline de Mayer, voisine du village. Il vit le maçon et ses ouvriers rassembler les grandes pierres rocailleuses éparses dans la plaine, et la colère s'empara de lui.

Tout ce que je projeté, tout ce que je propose, tout me manque à la fois ! s'écria-t-il ; je suis la dupe de tous ces gueux-là. Faudra-t-il maintenant que je passe devant ce maudit Joseph et que je me taise ? non, je ne le puis ; il est près de six heures ; j'attendrai plutôt ici qu'ils soient rentrés.

Il s'assit ; mais au bout d'un moment il se releva en disant : Je ne veux ni ne puis rester ici à les regarder ; allons de l'autre côté... ah ! maudit Joseph !...

Il fit quelques pas en arrière et s'assit sur le penchant de la colline.

CHAPITRE LXVIII.

Le soleil allait disparaître ; il éclairait encore l'élévation où se trouvait le Bailli, mais au-dessous de lui tout était déjà dans l'ombre. L'astre bienfaisant se couchait dans toute sa gloire ; aucun vent, aucun nuage n'altérerait la beauté de ce spectacle. Humel, regardant ses derniers rayons, qui tombaient sur lui, se disait involontairement : Il est beau le soleil couchant ; et il n'en détourna la vue que lorsqu'il eut disparu derrière la montagne.

Maintenant, tout est dans l'ombre, et bientôt il sera nuit. Ô mon âme ! l'ombre, la nuit, l'horreur t'environnent ! aucun soleil ne luit sur toi.

Voilà ce qu'il se disait intérieurement en dépit de lui-même, et cette pensée le faisait frissonner.

Au lieu de tomber à genoux, au lieu d'adorer le Dieu du ciel qui rappelle le soleil du sein des ténèbres, et de se confier au Seigneur qui nous retire de la poussière et nous sauve de l'abîme, il grinçait les dents. La cloche de Bonnal sonna six heures ; les maçons quittèrent les champs, et le Bailli les suivit.

CHAPITRE LXIX.

Manière de faire de bonne besogne.

La plupart des ouvriers de Léonard avaient pris dès cette première soirée de l'affection pour lui. Il travailla constamment avec eux et comme eux, se mettant dans la boue et dans l'eau tout comme un autre, et le premier, quand c'était nécessaire.

Aucun d'eux n'était accoutumé à de pareils ouvrages ; il leur enseigna avec beaucoup de douceur comment ils devaient s'y prendre, quel avantage on retirait de chaque procédé, et les plus maladroits ne lassèrent pas sa patience. Il ne lui échappa aucune de ces expressions si ordinaires : Oh ! le butor ! que tu es imbécile ! etc., quoique cent fois il eût pu les placer à propos.

Cette patience du maître, ses soins assidus, le zèle avec lequel il se livrait au travail, contribuèrent puissamment au succès de l'ouvrage.

CHAPITRE LXX.

Un coquin se conduit noblement, et Gertrude agit.

Michel, comme l'un des plus forts, des plus entendus, fut toujours à côté du maître ; il vit avec quelle bonté il traitait même les plus maladroits ; et Michel, qui était un fripon, un voleur, s'attacha à Léonard à cause de sa droiture et de sa loyauté. Son cœur se refusait à trahir ce brave et digne homme.

Mais Rampant et le pieux Marx n'étaient guères satisfaits de ce qu'il ne mettait aucune différence entre les ouvriers, de ce qu'il traitait amicalement jusqu'à ce scélérat de Michel. Lenk secouait la tête en disant : Il est bien fou ; s'il ne prenait que des journaliers tels que mon frère et moi, il aurait la moitié moins de peine. Cependant la plupart le remercièrent du fond du cœur, et çà et là quelques soupirs s'élevèrent vers le Père des hommes, de ces soupirs de gratitude qui portent récompense et bénédiction, à celui qui est bon envers ses frères.

Michel, ne pouvant supporter plus longtemps l'idée de la méchante convention faite avec le Bailli, dit à Léonard en rentrant au village : Maître, j'ai quelque chose à te dire, je vais te suivre chez toi. Viens, lui répondit Léonard. Tous deux entrèrent dans la chaumière ; Michel lui raconta les propositions que le Bailli lui avait faites le Samedi au soir, et lui dit qu'il avait reçu deux écus à compte, pour cette belle convention.

Léonard frémit à ce récit, et les yeux de Gertrude se troublèrent.

C'est infâme, dit le maçon.

Oui, c'est vraiment horrible, répondit sa femme.

Je t'en prie, chère Gertrude, ne te chagrine pas, reprit Léonard.

Maître, sois sans inquiétude, s'écria Michel ; je ne ferai rien qui vous nuise, vous pouvez y compter.

Léonard. Je te remercie, Michel ; mais je n'ai pas mérité un pareil traitement de la part du Bailli.

Michel. C'est un diable incarné ; l'enfer n'inventerait pas ce qu'il imagine, quand il se livre à la colère et à la vengeance.

Léonard. Je suis encore tout tremblant.

Gertrude. Et moi, j'ai cru que j'allais défaillir.

Michel. Ne faites donc pas les enfants ; chaque chose a sa fin.

Gertrude et Léonard. Dieu soit loué !

Michel. Je ferai maintenant comme il vous plaira ; si vous voulez, je laisserai croire au Bailli que je lui suis fidèle ; demain ou après-demain je porterai chez lui quelques outils ; toi, Léonard, tu obtiendras de Monseigneur la permission de faire des recherches dans toutes les maisons ; tu commenceras par celle d'Humel ; tu entreras précipitamment dans son cabinet, et tu les y trouveras. Mais aie soin de pénétrer tout d'un coup jusques là, car ils sont capables de les faire disparaître par la fenêtre, et nous serions alors dans un bel embarras. Je crois presque qu'il vaudrait mieux y envoyer quelqu'un à ta place, ce n'est pas là de la besogne pour toi.

Léonard. Non, Michel, une pareille tentative ne me réussirait certainement pas.

Michel. C'est égal, je te trouverai quelqu'un qui s'en acquittera bien.

Gertrude. Michel, il me semble que nous devrions remercier Dieu d'être délivrés du danger qui nous menaçait, et non tendre un piège au Bailli pour nous venger de lui.

Michel. Oh ! il le mérite bien, ne t'en fais aucun scrupule.

Gertrude. Ce qu'il mérite ou ne mérite pas n'est point notre affaire ; le seul droit chemin que nous devons suivre, c'est de ne pas rendre le mal pour le mal.

Michel. Il faut que je l'avoue, tu as raison, Gertrude ; c'est beaucoup que tu puisses surmonter ainsi tout ressentiment ; mais oui, tu as raison ; il trouvera bien son salaire, et le mieux est de n'avoir rien à démêler avec lui. Quant à moi, je suis décidé à rompre, et à lui rendre ses deux écus ; malheureusement il ne m'en reste qu'un et demi.

Il les tire de sa poche, les pose sur la table, les compte et lui dit : Je ne sais si je dois lui reporter sur-le-champ ce qui me reste, ou attendre mon salaire de la semaine et lui rendre le tout Samedi ?

Léonard. Je puis te payer d'avance la moitié d'un écu.

Michel. Dans ce cas, je serai bien aise de pouvoir me débarrasser de cet homme dès aujourd'hui. Léonard, depuis la Sainte Cène d'hier, j'avais un grand poids sur le cœur, pour lui avoir promis de si méchantes choses. Dans la soirée, ton petit Jonas vint donner son pain à l'un de mes enfants, et j'en ai été touché jusqu'au fond de l'âme ; dès ce moment je me suis repenti d'avoir voulu te faire du tort.

Je ne te connaissais pas bien, Léonard ; je n'ai jamais eu beaucoup de relations avec toi ; mais aujourd'hui j'ai vu que tu

aidais chacun avec patience et bonté, et je ne croirais pas pouvoir mourir en paix si je rendais le mal pour le bien à un brave homme comme toi. Vous voyez à présent si je suis sincère, ajouta-t-il les larmes aux yeux.

Léonard. Ne fais donc plus de mal à personne, Michel.

Michel. S'il plaît à Dieu, je suivrai ton conseil.

Gertrude. Tu t'en trouveras mieux à tous égards.

Porteras-tu l'argent au Bailli dès ce soir ? dit Léonard en livrant à Michel la moitié d'un écu.

Michel. Oui, sans doute.

Léonard. Ne le lui rends pas avec colère.

Gertrude. Ne lui dis pas que nous en savons quelque chose.

Michel. Je serai aussi bref que possible ; mais j'y vais sur-le-champ ; car il me tarde que ce mauvais moment soit passé. Adieu, Gertrude ; grand merci, Léonard ; bonne nuit.

Léonard. Bon soir, Michel !

CHAPITRE LXXI.

La scène principale approche.

Lorsque le Bailli rentra, il trouva sa femme seule —, et put donner essor à la fureur qu'il avait concentrée toute la journée. Dans les champs, au château, à Hirzau, c'était autre chose ; un homme tel que lui ne laisse pas voir ce qui se passe dans son cœur. Un Bailli qui ne saurait pas dissimuler serait bien maladroit ; mais jamais on n'a reproché à Humel cette maladresse. Il peut contenir toute une journée sa colère, son envie, sa haine ; il peut bavarder, boire et sourire sans cesse ; mais lorsqu'il rentre chez lui, et que, par bonheur, ou plutôt par malheur, il trouve la salle vide, il laisse éclater l'humeur qui s'est accumulée pendant la journée.

Sa femme pleurait dans un coin et lui disait : Au nom de Dieu, calme-toi ; ta rage ne fera qu'irriter davantage Monseigneur, et il n'aura pas de repos que tu ne sois perdu.

Le Bailli. J'aurai beau faire, il n'aura pas de repos que je ne sois ruiné de fond en comble. C'est un coquin, un voleur, un brigand, le plus maudit d'entre tous les maudits.

La femme. Seigneur Jésus ! ne parle pas ainsi, tu perds la tête.

Le Bailli. N'en ai-je pas sujet ? ignores-tu encore que dans quinze jours il m'ôte le droit d'auberge ou le manteau ?

La femme. Je le sais ; tout le village en est déjà instruit. Le secrétaire du château l'a dit à l'huissier qui l'a répété partout. Je ne l'ai appris que vers le soir, lorsque je suis allée faire boire le bétail. Je voyais rire les gens des deux côtés de la rue, sans savoir de quoi ; Marguerite, qui était aussi à l'abreuvoir, m'a prise à part et m'a raconté ce malheur. Ce n'est pas tout : Jean Wust a rapporté les huit florins. Où a-t-il pu se procurer tant d'argent ? Monseigneur est encore pour quelque chose là-dedans, je n'en doute pas. Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! de toutes parts l'orage menace.

Un coup de tonnerre n'aurait pas autant effrayé le Bailli que ces paroles : Jean Wust a rapporté les huit florins. Il garda un long silence, en fixant sa femme, sa bouche entr'ouverte, et dit enfin : Où est cet argent ? où sont les huit florins ? L'hôtesse les apporta sur la table dans un verre cassé ; son mari les contempla un instant sans les compter et dit : Il ne vient pas du château ; le Comte ne donne pas des espèces mêlées comme celles-là.

La femme. Je suis bien aise que ce ne soit pas lui qui les ait fournies.

Le Bailli. Cependant il y a quelque chose là-dessous ; tu n'aurais pas dû recevoir cet argent.

La femme. Pourquoi donc ?

Le Bailli. Parce que j'aurais fait en sorte de savoir d'où il l'avait tiré.

La femme. J'y ai bien pensé ; mais il n'a pas voulu attendre ; d'ailleurs je crois que tu n'aurais pas pu le faire parler ; je n'ai jamais rien entendu de plus interrompu et de plus bref que ses propos d'aujourd'hui.

Le Bailli. Tout me menace à la fois ; je ne sais où j'ai la tête ; donne-moi à boire.

Elle lui apporte une cruche de vin ; il parcourt la chambre avec une fureur sombre ; il boit, et il s'écrie :

Je veux perdre le maçon, c'est la première chose à faire ; il faut que cela soit, quand il devrait m'en coûter cent écus. Oui, il faut que Michel le perde... ensuite je m'occuperai de la borne...

Comme il disait ces mots, Michel frappe à la porte ; le Bailli tressaille d'effroi ; il s'approche de la fenêtre en s'écriant : Qui peut frapper à ces heures ?

Ouvre-moi, Bailli, dit Michel.

CHAPITRE LXXII.

La dernière espérance d'Humel s'évanouit.

Voilà quelqu'un qui m'arrive bien à propos, dit Humel en courant à la porte : Sois le bienvenu, Michel ; qu'apportes-tu de nouveau ?

Michel. Pas grand'chose ; je viens seulement te dire.

Le Bailli. Tu ne prétends pas me parler à la porte, je pense ; je ne me coucherai pas de sitôt, viens dans ma chambre.

Michel. Je ne puis m'arrêter, Bailli ; je veux seulement te dire que je me suis repenti de notre convention de Samedi.

Le Bailli. Parbleu ! tu me jouerais là un beau tour. Non, tu ne dois pas t'en repentir si tu n'es pas content, je te donnerai davantage. Entre promptement, nous trouverons sûrement à nous accorder.

Michel. Pour aucun prix ; tiens, voici tes deux écus.

Le Bailli. Je ne les reprendrai point ; Michel, ne fais pas l'imbécile ; si deux écus ne te suffisent pas, tu n'as qu'à me suivre.

Michel. Je ne veux rien entendre ; prends ton argent.

Le Bailli. Non, parbleu ! je ne le prendrai pas, je l'ai juré, tu entreras.

Michel. Qu'à cela ne tienne, je te suis. – À présent, me voilà dans la chambre, et voici ton argent. Adieu, Bailli !

À ces mots, il pose les deux écus sur la table, et gagne la porte.

CHAPITRE LXXIII.

Il se rend auprès de la borne.

Le Bailli demeura muet ; mais, les yeux enflammés, la bouche écumante, il frappait du pied ; c'étaient les convulsions de la rage.

Lorsqu'il lui fut possible de parler, il s'écria : Ma femme ! de l'eau-de-vie ! il le faut ; j'y vais.

La femme. Où donc ? où donc vas-tu par une nuit si obscure ?

Le Bailli. Je vais... je vais... déterrer la borne ; donne-moi la bouteille.

La femme. Au nom de Dieu, ne fais pas une chose semblable.

Le Bailli. Il le faut, il le faut, j'y vais.

La femme. Il n'est pas loin de minuit, et dans la semaine sainte le diable est encore plus à craindre qu'à l'ordinaire...

Le Bailli. S'il a le cheval, qu'il prenne aussi la bride. Donne-moi ma bouteille, je suis décidé.

Alors, chargeant précipitamment sur ses épaules son pic, sa pioche et sa pelle, il marche à grands pas vers la colline dans la plus profonde obscurité, pour enlever une borne à son seigneur.

L'ivresse, la vengeance, la fureur, le rendent hardi ; cependant la clarté d'un tronc pourri, la fuite d'un lièvre dans le taillis, suffisent pour le faire trembler ; il s'arrête alors avec effroi ; puis, reprenant toute sa rage, il marche rapidement vers la borne.

Il y arrive enfin, et se met aussitôt à l'ouvrage.

CHAPITRE LXXIV.

**La nuit trompe surtout les gens ivres et les méchants
que tourmente une mauvaise conscience.**

Tout-à-coup, un bruit l'effraie. Un homme noir, sortant du taillis, vient droit à lui ; une vive clarté l'environne, un feu brûle sur sa tête.

C'est le diable ! s'écrie le Bailli ; et il prend la fuite en poussant les hauts-cris, laissant derrière lui ses instruments, son chapeau et sa bouteille vide.

C'était Christophe, le pourvoyeur d'Arnheim. Il venait d'acheter des œufs à Oberhofen, à Hirzau et dans les autres villages des environs. Sa corbeille était couverte d'une peau de chèvre noire ; il y avait suspendu une lanterne, pour ne pas faire de faux pas dans l'obscurité, et s'en retournait ainsi paisiblement chez lui. Il reconnut la voix du Bailli qui fuyait ; et, se doutant bien qu'il n'était là à ces heures que pour quelque mauvaise action, il se dit à lui-même :

Ce méchant vaurien me prend pour le diable ; eh bien ! soyons le diable pour lui.

Il pose vite sa corbeille, prend la pelle, le pic et la pioche, les attache à son gros bâton ferré, et traîne le tout après lui sur les rochers avec un bruit effroyable, en criant d'une voix sépul-

crale : Oh... Ah... Hu... Humel ! Oh... Ah... Attends ! je te tiens !
Hu... Humel !

Le pauvre Bailli courait tant qu'il avait de jambes, en criant toujours : À l'aide ! au secours ! Holà, guet ! Le diable me poursuit !

Et le coquetier le suivait en répétant : Oh... Ah... je te tiens !
Hu... Humel.

CHAPITRE LXXV.

Grande rumeur dans le village.

Le guet entendit du village le bruit qu'on faisait sur la colline ; il comprit même les paroles que prononçaient nos deux personnages ; mais, saisi de frayeur, il frappa à la fenêtre de quelques voisins.

Levez-vous, amis ! leur dit-il ; écoutez ce qui se passe sur la colline ; on dirait que le diable veut emporter le Bailli... Entendez-vous, comme il crie : À l'aide ! Miséricorde !... Cependant, il est chez lui avec sa femme, Dieu le sait ! je l'ai vu derrière sa fenêtre, il n'y a pas deux heures.

Lorsqu'ils furent rassemblés au nombre de dix environ, ils tinrent conseil, et se déterminèrent à aller au devant du bruit, pourvus d'armes et de flambeaux, après avoir mis dans leurs poches du pain frais, un livre de psaumes et un évangile, recette immanquable contre les atteintes du diable.

Ils s'arrêtèrent en passant devant la maison du Bailli, pour voir s'il y était ; sa femme attendait dans une anxiété mortelle le retour de son mari ; mais quand elle entendit le bruit nocturne, quand les paysans vinrent frapper à sa porte, elle fut saisie de terreur, et s'écria :

Seigneur Jésus ! que voulez-vous ?

Les paysans. Dis à ton mari de descendre.

La femme. Il n'est pas à la maison ; mais, grand Dieu ! qu'est-ce donc ? pourquoi êtes-vous ainsi rassemblés ?

Les paysans. S'il n'est pas à la maison, c'est fâcheux pour lui ; écoute... il crie au secours comme si le diable le poursuivait.

La malheureuse femme descendit précipitamment, et courut avec eux vers la colline, comme une insensée.

Le garde de nuit lui dit alors : Que peut faire ton mari dans le bois à ces heures ? il était chez lui, il n'y a pas longtemps.

Elle ne répondit point ; mais elle poussait des cris affreux ; et le chien du Bailli, qui était à la chaîne, faisait entendre des hurlements effroyables.

Lorsque Christophe vit les villageois accourir au secours de Humel ; lorsqu'il entendit la voix terrible du gros Turc, il remonta sans bruit jusqu'à sa corbeille, la remit sur sa tête, et poursuivit son chemin.

Walther, qui marchait des premiers avec la femme du Bailli, soupçonna seul que ce pourrait bien n'être pas le diable ; il atteignit Humel qui ne cessait de crier, le prit assez rudement par le bras, et lui dit : Qu'as-tu donc ? pourquoi cries-tu de la sorte ? – Oh, oh !... laisse-moi ! diable, laisse-moi ! dit le pauvre Humel qui dans sa frayeur ne voyait ni n'entendait.

Imbécile, je suis ton voisin Walther, reprit celui-ci ; et voici ta femme ; rassure-toi donc !

Les autres paysans regardaient autour d'eux avec précaution, cherchant à découvrir le diable à qui le Bailli s'adressait ; celui qui portait le flambeau l'élevait, l'abaissait, l'avançait, le reculait, le plaçait à droite, puis à gauche, et pendant cette recherche chacun avait la main droite dans sa poche gauche, où se trouvaient le pain frais, le livre de psaumes et l'évangile.

N'apercevant rien, ils reprirent courage ; quelques-uns même s'égayèrent et dirent au Bailli : Le diable t'a-t-il saisi avec ses griffes, ou t'a-t-il foulé aux pieds ? tu es tout en sang.

Ce n'est pas le moment de plaisanter, interrompirent les autres ; nous avons tous entendu cette voix infernale.

Moi, je soupçonne que ce n'est qu'un braconnier, dit Walther, et qu'il a voulu se moquer du Bailli et de nous.

Quand je me suis approché, les hurlements ont cessé, et j'ai vu un homme s'enfuir ; je me repens bien de n'avoir pas couru après lui ; nous sommes de grands sots de n'avoir pas pris avec nous le chien du Bailli.

Comment peux-tu parler ainsi, Walther ? la voix que nous avons entendue n'était pas celle d'un homme, elle pénétrait jusqu'à l'âme, jusqu'à la moelle des os ; d'ailleurs une charrette chargée de fer n'aurait pas fait plus de bruit sur les rochers.

Je ne prétends pas vous contredire, voisins ; j'en ai frissonné moi-même ; mais on ne m'ôtera pas de l'esprit que j'ai entendu quelqu'un monter la colline en courant.

Et crois-tu que le diable ne puisse pas courir de manière à se faire entendre ? répliquèrent les paysans.

Cependant le Bailli, troublé, ne prenait aucune part à tous ces discours ; quand il fut de retour chez lui, il pria les paysans de ne pas le quitter de la nuit, et ils ne se firent pas presser pour la passer au cabaret.

CHAPITRE LXXVI.

Le Pasteur se rend chez le Bailli.

Ce vacarme nocturne avait réveillé le village entier ; au presbytère, tout le monde se leva, ne doutant point qu'il ne fût arrivé quelque malheur ; et lorsque le Pasteur s'informa de ce qui troublait ainsi le repos de la nuit, il reçut les renseignements les plus extraordinaires.

Il pensa que, quelque simple que pût être la cause de cet effroi général, il devait profiter de celui du Bailli pour le ramener dans la bonne voie, et il se rendit chez lui.

Les cruches de vin disparurent avec la rapidité de l'éclair ; les paysans se levèrent et dirent :

Soyez le bienvenu, très révérend Monsieur le Pasteur.

Bien obligé, mes amis ! c'est fort bien à vous d'être ainsi disposés à rendre service à vos voisins, lorsqu'il leur arrive quelque malheur. Maintenant, voulez-vous me laisser un instant seul avec Humel ?

Les paysans. C'est notre devoir, Monsieur le Pasteur ; nous vous souhaitons une bonne nuit.

Le Pasteur. À vous de même, voisins ! Mais je dois encore vous prier de ne parler de cet événement qu'avec circonspec-

tion. Il est toujours désagréable d'avoir fait grand bruit d'une chose qu'on découvre ensuite n'avoir aucune importance. Jusqu'à présent personne ne sait au juste ce qui est arrivé, et vous n'ignorez pas, mes amis, que la nuit trompe.

C'est bien vrai, très révérend Pasteur, dirent les paysans en ouvrant la porte.

Il est toujours le même, il ne veut rien croire, ajoutèrent-ils quand ils furent dehors.

CHAPITRE LXXVII.

Le Pasteur travaille à sauver une âme.

Le Pasteur parla au Bailli avec toute la bonté, avec toute la douceur de son caractère évangélique. J'ai appris que tu étais dans la peine, Humel, lui dit-il ; je suis venu ici pour t'apporter secours et consolation ; dis-moi donc avec sincérité ce qu'il t'est arrivé.

Le Bailli. Je suis un pauvre pécheur, et Satan a voulu s'emparer de moi.

Le Pasteur. Comment donc, dans quel lieu ?

Le Bailli. Là haut, sur la colline.

Le Pasteur. As-tu réellement vu quelqu'un ? as-tu été touché ?

Le Bailli. Je l'ai vu... je l'ai vu courir à moi. C'était un grand homme noir ; il avait du feu sur la tête ; il m'a suivi jusqu'au bas de la colline.

Le Pasteur. D'où viennent les blessures que tu as à la tête ?

Le Bailli. Je suis tombé en courant.

Le Pasteur. Ainsi, aucune main ne t'a touché ?

Le Bailli. Non ; mais je l'ai vu de mes yeux.

Le Pasteur. Ne discutons pas là-dessus ; je ne puis pas bien concevoir ce qui a causé ton effroi, mais n'importe ; il y a une éternité où sans aucun doute les impies seront la proie du démon ; et, à ton âge, avec la vie que tu mènes, cette éternité, ce danger de tomber après ta mort au pouvoir du diable, doivent te tourmenter cruellement.

Le Bailli. Ô Monsieur le Pasteur ! j'en suis si troublé que je ne sais que devenir. Au nom de Dieu ! que puis-je, que dois-je faire pour échapper au démon ? ne suis-je pas déjà en sa puissance ?

Le Pasteur. Ne t'afflige pas ainsi par des mots vides de sens ; tu as encore ta tête et toute ta raison ; par conséquent tu es entièrement maître de toi-même. Fais ce qui est juste, ce que ta conscience te prescrit ; et tu verras bientôt que le diable n'a aucune puissance sur toi.

Le Bailli. Que faut-il donc que je fasse pour rentrer en grâce devant Dieu ?

Le Pasteur. Te repentir sincèrement de tes fautes, changer de conduite, et restituer le bien que tu as injustement acquis.

Le Bailli. On croit que je suis riche, Monsieur le Pasteur ; mais Dieu sait que je ne le suis pas.

Le Pasteur. C'est égal, tu possèdes injustement le clos de Rodolphe ; Jean Wust et Keibach ont fait un faux serment, je le sais, et je n'aurai aucun repos que le pauvre Hubel ne soit rentré en possession de ce qui lui appartient.

Le Bailli. Monsieur le Pasteur, ayez pitié de moi !

Le Pasteur. Le meilleur service que puisse te tendre ma pitié est de te porter à faire ton devoir envers Dieu et envers les hommes.

Le Bailli. Je ferai ce que vous voudrez.

Le Pasteur. Consens-tu à rendre le clos de Rodolphe ?

Le Bailli. Mon Dieu !... oui, Monsieur le Pasteur.

Le Pasteur. Reconnais-tu que ce n'est pas légitimement qu'il a passé dans tes mains ?

Le Bailli. Je dois l'avouer ; mais si je le perds, je suis réduit à la mendicité.

Le Pasteur. Il vaut mieux mendier que de retenir à de pauvres gens un bien qui leur appartient.

Le Bailli soupira, et le Pasteur continua ainsi :

Mais que faisais-tu sur la colline au milieu de la nuit ?

Le Bailli. Au nom de Dieu ! Monsieur le Pasteur, ne me faites pas de questions là-dessus ; je n'ose pas, je ne puis pas vous le dire ; ayez pitié de moi, ou je suis un homme perdu !

Le Pasteur. Je ne veux point te presser de me le révéler ; si tu le fais volontairement, tu recevras de moi les conseils d'un père ; si tu ne le veux pas ; je ne pourrai l'être d'aucun secours. Cependant, comme sans ton consentement je ne divulguerais pas un mot de ce que tu me confieras, je ne comprends pas ce que tu gagnes à me cacher quelque chose.

Le Bailli. Mais est-il bien certain que, quoi que ce puisse être, vous ne le révélez pas sans mon aveu ?

Le Pasteur. Rien n'est plus certain, Bailli.

Le Bailli. Eh bien ! Monsieur le Pasteur, je vais vous le dire : je voulais arracher une borne à Monseigneur.

Le Pasteur. Grand Dieu ! pourquoi ? à Monseigneur, qui est si bon !

Le Bailli. Il voulait m'ôter le droit d'auberge ou la charge de Bailli ; c'est ce qui m'a rendu furieux.

Le Pasteur. Tu es un malheureux ! il n'avait aucune mauvaise intention à ton égard ; il voulait même te procurer un dédommagement au cas que tu renonçasses volontairement à ta place.

Le Bailli. Est-ce bien vrai ?

Le Pasteur. Oui, Humel ; je puis te le dire avec certitude, car c'est de sa bouche que je le tiens. Samedi au soir, il était à la chasse ; je revenais de chez la vieille femme de Reutihof ; je l'ai rencontré, et il m'a dit positivement que le jeune Mayer qu'il voulait faire Bailli serait tenu à te donner cent florins par an, afin que tu n'eusses point à te plaindre.

Le Bailli. Ah ! si je l'avais su !...

Le Pasteur. On doit se confier en Dieu, lors même qu'on ne peut prévoir comment sa bonté paternelle se fera connaître ; on doit aussi espérer d'un bon maître un traitement favorable, lors même qu'on ignore comment ses bienfaits se feront sentir. Alors on lui reste fidèle, et on trouve toujours son cœur ouvert à la compassion.

Le Bailli. Ah ! malheureux que je suis ! si j'avais su la moitié de tout cela !...

Le Pasteur. Le passé ne peut plus se changer ; mais actuellement, que veux-tu faire, Bailli ?...

Le Bailli. Je n'en sais rien. Un aveu me coûterait la vie ; qu'en pensez-vous, Monsieur le Pasteur ?

Le Pasteur. Je le répète, je ne prétends nullement t'y forcer ; ce que je t'en dis n'est qu'un simple conseil ; mais mon

opinion est que jamais on ne s'est mal trouvé d'avoir suivi le droit chemin. Tu es coupable ; le Comte d'Arnheim est généreux ; à ta place je m'en remettrais à lui. Je sais que le pas est difficile ; mais il sera difficile aussi de lui cacher ta faute.

Le Bailli ne répondait point et poussait des soupirs douloureux.

Fais ce que tu voudras, continua le bon ecclésiastique ; cependant je dois te faire observer encore autre chose, c'est qu'il est impossible que le Comte n'ordonne pas des recherches pour découvrir ce que tu faisais dans le bois à une heure aussi indue.

Le Bailli. Seigneur Jésus ! j'ai laissé ma pelle, mon pic, ma pioche, et que sais-je encore ? j'ai tout laissé vers la borne ; elle est à moitié déterrée ; tout peut se dévoiler... il me prend une angoisse, une frayeur horrible à cette pensée.

Le Pasteur. Si tu es saisi de terreur pour de misérables outils, qu'on peut rapporter avant le jour, songe combien de circonstances peuvent te trahir ; le trouble et l'amertume empoisonneront tes derniers jours ; tu ne retrouveras point la paix du cœur, si tu ne te résous à un aveu.

Le Bailli. Je ne rentrerai pas non plus en grâce devant Dieu, je le sens.

Le Pasteur. Si tu le sens, et si, contre la voix de ta conscience, contre ta propre conviction, tu t'obstines à te taire, crois-tu que tu puisses être agréable à Dieu, et attirer sa grâce sur toi ?

Le Bailli. Il faut donc que j'avoue.

Le Pasteur. Dieu sera avec toi, si tu fais ce que ta conscience te prescrit.

Le Bailli. Eh bien ! je m'y soumets, j'avouerai tout.

Lorsqu'il eut prononcé ces mots, le Pasteur fit à haute voix la prière suivante :

Louanges, actions de grâces et adorations te soient rendues, Père céleste ! Tu as étendu ta main sur lui ; elle lui est apparue au milieu de l'horreur qui accompagne ta colère, cette main de compassion et d'amour ; elle a touché son cœur, en sorte qu'il n'est plus endurci contre la voix de la vérité, comme il l'a longtemps été. Toi qui es bonté, grâces et commisération ! reçois le sacrifice de sa confession ; accomplis l'œuvre de ta miséricorde ; qu'il redevienne ton fils, ton élu. Ô Père céleste ! la vie des humains sur cette terre est erreur et péché, c'est pourquoi tu fais grâce aux enfants des hommes lorsqu'ils s'amendent sincèrement.

Gloire et actions de grâces te soient rendues, ô grand Dieu ! tu étends ta main sur lui afin qu'il te cherche ; tu achèveras ton ouvrage ; il te trouvera, il louera ton saint nom, et annoncera ta grâce à ses frères.

Le Bailli était profondément touché ; des larmes inondaient ses joues.

Ô Monsieur le Pasteur ! j'avouerai tout, je ferai ce qu'on voudra ; je veux chercher la paix du cœur et la miséricorde du ciel.

Le Pasteur s'entretint encore quelque temps avec lui, lui donna toutes les consolations de la religion, et se retira enfin à cinq heures du matin.

Sans perdre de temps, il écrivit une seconde lettre au Comte d'Arnheim ; celle de la veille et celle de ce jour étaient ainsi conçues.

CHAPITRE LXXVIII.

Deux lettres du Pasteur d'Arnheim.

PREMIÈRE LETTRE.

Très noble et très gracieux Seigneur !

Jean Wust, porteur de cette lettre, m'a révélé aujourd'hui une chose que j'ai dû lui conseiller de découvrir à votre Grâce comme à son juge. Il croit en sa conscience avoir fait un faux serment, il y a dix ans, relativement au procès du Bailli avec Rodolphe Hubel. C'est une bien fâcheuse histoire ; elle met au jour des circonstances qui inculpent le défunt secrétaire et le misérable vicaire de mon prédécesseur. Je frémis de toutes les conséquences que peut avoir cet aveu ; mais je remercie Dieu de ce que le plus pauvre d'entre mes pauvres, l'opprimé et malheureux Rodolphe, dont la famille est si nombreuse et si digne de pitié, pourra recouvrer ce qui lui appartient.

La méchanceté toujours croissante du Bailli, son arrogance qui ne respecte plus rien, pas même nos saintes fêtes, me font croire que le temps de son humiliation approche.

Quant à l'infortuné Jean Wust, je vous supplie humblement et avec instances de lui accorder toute la pitié et toute la faveur que les devoirs de la justice pourront permettre au cœur bienfaisant de votre Grâce.

Permettez, très noble et gracieux Seigneur, que je me dise avec le dévouement qui vous est dû, de votre Grâce,

le plus humble serviteur,
Joachim ERNST, *Pasteur*.

Bonnal, le 20 Mars 1780.

SECONDE LETTRE.

Très gracieux et très honoré Seigneur !

Depuis hier au soir, que dans une lettre ci-jointe et déjà cachetée j'ai fait connaître à votre Grâce les aveux de Jean Wust, la sage Providence, qui dirige tous les événements, a réalisé mes espérances pour Rodolphe, et justifié mes présomptions contre le Bailli, d'une manière jusqu'à présent inexplicable pour moi.

Il s'est élevé, pendant la nuit, une rumeur générale dans le village ; m'étant informé de ce qui pouvait la causer, je reçus pour le Bailli, qui était sur la colline, poussant des cris affreux, et que tout le monde avait entendu le fracas que faisait le diable en le poursuivant.

À cette nouvelle, Dieu me le pardonne, je n'ai pu m'empêcher de rire de tout mon cœur ; cependant elle me fut confirmée de toutes parts, et j'appris que réellement le Bailli avait été ramené chez lui par ceux qui étaient allés à son secours ; mais on ajoutait qu'il avait été si maltraité par le démon, qu'il en perdrait vraisemblablement la vie.

Toute cette fable n'était guère de mon ressort ; mais qu'y faire ? il faut bien user de ce monde tel qu'il est, puisqu'on ne peut pas le changer.

Je pensai que, quelle que fût la cause de cet événement, le Bailli pouvait être ému, et qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour profiter de l'impression qu'il avait reçue. En conséquence, je me rendis sur-le-champ chez lui.

Je l'ai trouvé dans un état pitoyable ; il croit fermement que le diable a voulu s'emparer de lui ; je lui ai fait bien des questions ; ses réponses ne m'ont point éclairé, et je ne puis encore concevoir ce qui lui est arrivé. Ce qu'il y a de certain, c'est que personne ne l'a touché ; les blessures légères qu'il a à la tête sont l'effet d'une chute ; et aussitôt que nos hommes se sont avancés pour le secourir, le diable a discontinué ses clameurs et son sabbat.

Mais il est temps d'en venir à l'objet principal...

Le Bailli, humilié et contrit, m'a fait l'aveu de deux actions abominables qu'il m'a permis de révéler à votre Grâce.

Premièrement, il m'a confirmé la vérité de la déposition de Jean Wust, en convenant qu'il avait induit en erreur Monseigneur votre respectable grand-père, et que c'était injustement que le clos de Rodolphe était dans ses mains. En second lieu, il m'a avoué qu'il avait voulu déplacer cette nuit une des bornes de votre Grâce, et que c'est pendant qu'il y travaillait que cette effrayante apparition a eu lieu.

Je vous supplie humblement, Monseigneur, de vouloir user de ménagement et de pitié envers ce malheureux, qui, Dieu soit loué, paraît revenir à l'humilité et au repentir.

Comme les circonstances ont changé depuis hier, je n'envoie pas Jean Wust avec sa lettre, mais je les remets toutes deux à Wilhelm Aebi, et j'attends les ordres que votre Grâce voudra me faire parvenir.

C'est avec la plus haute considération que j'ai l'honneur
d'être, de votre Grâce,

le plus humble serviteur,
Joachim ERNST, Pasteur.

Bonnal, le 21 Mars 1780.

CHAPITRE LXXIX.

Récit de Christophe le coquetier.

Wilhelm Aebi marchait en diligence pour se rendre à Arnheim ; mais Christophe arriva au château avant lui, et raconta au Comte de point en point tout ce qui s'était passé.

Monsieur d'Arnheim rit aux larmes de cette aventure, de la frayeur de Humel, et des cris par lesquels son pourvoyeur l'avait causée.

La Comtesse était dans la chambre voisine ; elle entendit ces éclats de rire et les clameurs de Christophe.

Charles ! s'écria-t-elle, qu'est-ce donc ? viens me raconter ce qui te réjouit si fort.

Suis-moi, dit le Comte au pourvoyeur, ma femme sera bien aise d'entendre comme tu sais contrefaire le diable.

Ils passèrent dans la chambre à coucher, et Christophe, reprenant son récit, dit comment il avait poursuivi le Bailli jusqu'au bas de la colline ; comment les paysans étaient venus par douzaines, armés jusqu'aux dents, et pourvus de flambeaux, au secours du pauvre Humel, et comment, à leur approche, il s'était retiré lestement et sans bruit.

Le Comte et la Comtesse riaient comme des enfants ; le pourvoyeur but à plaisir l'excellent vin du château, et reçut l'ordre exprès de ne raconter la chose à qui que ce fût.

Cependant Wilhelm Aebi arriva avec ses lettres ; Monsieur d'Arnheim fut particulièrement affecté de l'histoire de Jean Wust ; la coupable négligence de son grand-père, et le malheur de Rodolphe, lui firent une véritable peine ; mais la conduite pleine de sagesse du ministre fut un baume pour son cœur.

Il donna les lettres à sa femme en lui disant : C'est un excellent homme que mon Pasteur de Bonnal ; il est impossible d'agir avec plus d'humanité, de sollicitude et de zèle.

Quelle horrible chose que l'histoire de ce Wust ! dit la Comtesse après avoir lu ; j'espère, mon bon ami, que tu feras rendre au pauvre Rodolphe sa propriété ; ne tarde pas, je t'en prie.

Monsieur d'Arnheim se retira dans son cabinet pour répondre au Pasteur.

CHAPITRE LXXX.

Réponse du Comte au Pasteur.

Très révérend et très cher Pasteur !

L'accident de notre Bailli m'a été raconté, une heure avant l'arrivée de vos lettres, par le diable qui l'a chassé de la colline, lequel n'est autre que mon pourvoyeur Christophe que bien vous connaissez.

Je vous ferai aujourd'hui même le récit de cette aventure, qui est vraiment très plaisante ; car il faut que je me rende à Bonnal pour faire assembler la commune au sujet de cette borne. Je me propose en même temps de donner à mes paysans une petite comédie qui les guérira de la foi qu'ils ont aux esprits. Il faudra, mon cher Pasteur, que vous m'aidiez vous-même dans cette affaire, quoique sûrement vous ne vous soyez jamais mêlé de comédie.

Je vous fais les plus sincères remerciements pour m'avoir mis à portée de réparer les torts de mon bien-aimé grand-père.

C'était un excellent homme ! plût à Dieu que des coquins n'eussent pas si souvent abusé de sa confiance et de son bon cœur.

Je vous rends grâces, mon cher Monsieur, de votre sollicitude en faveur de Rodolphe Hubel ; je veux que dès aujourd'hui

il se réconcilie avec la mémoire de mon aïeul. C'est une vraie peine pour moi que le malheur dont il a été victime ; mais je ferai ensorte qu'il vive dans la paix et dans la joie en dédommagement des ses souffrances passées ; car nous sommes tenus en conscience à réparer, autant que nous le pouvons, les fautes de nos parents. On a bien tort de prétendre qu'un juge ne doit courir aucun risque, qu'il n'est obligé à aucune indemnité lorsqu'il s'est trompé. Ah ! c'est connaître bien peu les hommes que de ne pas voir qu'on devrait les engager, les forcer, en les rendant eux-mêmes responsables, à être, non seulement justes et loyaux, mais encore attentifs et soigneux jusqu'au scrupule.

Adieu, mon très cher Pasteur ; je vous en conjure, ne faites pas tous vos préparatifs ordinaires pour me recevoir ; traitez-moi sans cérémonie, sans quoi je ne retournerai pas chez vous, malgré tout le plaisir que j'y trouve.

Je vous remercie encore une fois, et suis avec une véritable affection,

votre sincère ami,
Charles D'ARNHEIM.

Le 21 Mars 1780.

P. S. Ma femme vient de me dire qu'elle veut assister à la comédie du coquetier ; nous nous mettrons donc avec nos enfants dans la grande voiture, et nous vous tomberons tous sur les bras.

CHAPITRE LXXXI.

Un bon vacher.

Après que Monsieur d'Arnheim eut renvoyé Wilhelm, il se rendit à l'étable, et, parmi ses cinquante vaches, en choisit une pour Rodolphe.

Herman ! donne bien à manger à cette vache, dit-il au vacher ; ensuite tu diras à ton garçon de la conduire à Bonnal, et de la mettre dans l'écurie du presbytère jusqu'à ce que j'arrive.

Monseigneur, répondit Herman, je suis là pour faire ce que vous me commandez ; mais de ces cinquante vaches, il n'en est pas une que j'eusse autant regrettée ; elle est encore toute jeune, et si belle, si grasse ; elle donnera son lait dans la meilleure saison...

Tu es un brave garçon ; c'est bien d'aimer ainsi ta belle vache ; mais moi, je suis enchanté d'avoir trouvé si juste ; je cherchais précisément la plus belle. Elle va passer dans l'étable d'un pauvre homme ; ne la regrette pas, Herman, elle sera reçue avec joie.

Le vacher. Ah ! Monseigneur, quel dommage ! chez un pauvre homme elle pâтира ; elle va devenir maigre et laide ; Monseigneur, si j'apprends qu'elle est mal nourrie, j'irai tous les

jours à Bonnal avec mes poches pleines de pain et de sel, pour le lui porter.

Le Comte. Rassure-toi, mon bon Herman, le pauvre homme aura un bel enclos, et suffisamment de fourrage pour la bien nourrir.

Le vacher. Pourvu qu'elle soit bien traitée, à la bonne heure, puisqu'il faut qu'elle s'en aille.

Le Comte. Je te promets qu'elle ne manquera de rien.

Le vacher donna du foin à Tachetée, tout en soupirant de ce que son maître choisissait la plus belle bête de toute l'écurie pour la renvoyer ; il lui présenta aussi du sel, puis le pain de son déjeuner, et enfin il appela le garçon.

Mets ton habit du Dimanche et une chemise propre, lui dit-il, nettoie bien tes souliers, et va mener Tachetée à Bonnal.

Le jeune homme fit ce qu'Herman lui prescrivait, et Tachetée fut conduite au village.

Monsieur d'Arnheim réfléchit ensuite sérieusement au jugement qu'il devait prononcer contre le Bailli ; un père qui châtie ses enfants pour quelque faute ne cherche que leur avantage et leur bonheur ; son cœur s'afflige d'avoir à punir ; il préférerait pardonner, récompenser ; sa tendresse paternelle se montre, même en punissant, et touche plus le cœur de ses enfants que le châtiment lui-même.

C'est ainsi que je dois être en châtier, se disait le Comte, si je veux que mes actes de justice envers mes vassaux puissent être regardés comme ceux d'un père.

C'est dans ces sentiments qu'il décida du sort du Bailli.

Cependant la Comtesse avait donné des ordres pour que le dîner fût servi plus tôt que de coutume.

CHAPITRE LXXXII.

Un cocher qui aime le fils de son maître.

Le petit Charles, qui déjà dix fois avait prié le cocher de préparer la voiture, quitta son dîner pour courir à l'écurie.

Frantz, nous avons dîné, s'écria-t-il, attelle vite, vite, et amène promptement la berline devant la porte du château.

Frantz. Tu mens, petit homme, vous n'avez pas dîné, on vient de sonner pour se mettre à table.

Charles. Que dis-tu ? que j'ai menti ? je ne souffre pas cela, vieille moustache.

Frantz. Attends, attends, je t'apprendrai à m'appeler vieille moustache ; je vais, à cause de ça, tresser la queue et la crinière des chevaux, leur mettre des rubans, des rosettes, j'en ai pour une heure. Ensuite, si tu dis encore un mot, je dirai à ton papa que le pauvre Hérode a des tranchées, vois-tu comme il secoue la tête ? alors on le laissera à l'écurie, on ne prendra que la petite voiture et il n'y aura pas de place pour Charles.

Charles. Non, non, Frantz, ne tresse pas les queues, ne mets pas de rubans ; je t'aime, Frantz, et je ne t'appellerai plus moustache.

Frantz. Eh bien, embrasse-moi, Charles ; il faut que tu m'embrasses ; si non, gare les rubans et les tresses.

Charles. À la bonne heure ; mais dépêche-toi donc.

Frantz posa les harnais qu'il tenait, prit l'enfant dans ses bras et le serra tendrement contre son cœur.

La voiture fut bientôt à la porte ; le Comte y monta avec la Comtesse et ses filles.

Papa, s'écria le petit Charles, me permets-tu de m'asseoir sur le siège, à côté de Frantz ?

Volontiers, dit le Comte, et il le remit au cocher, en lui recommandant d'en prendre soin.

CHAPITRE LXXXIII.

Un gentilhomme auprès de ses ouvriers.

Frantz mena bon train les alezans pleins de feu, et l'on atteignit promptement la plaine, où les ouvriers rassemblaient les pierres. Monsieur d'Arnheim descendit de voiture pour examiner leurs travaux ; il trouva chacun à la place qui lui convenait, et les pierres étaient déjà rassemblées en assez bon nombre pour le temps qu'on y avait mis.

Le Comte loua l'ordre et la disposition du travail, de manière à prouver aux plus simples que le moindre désordre n'aurait pu lui échapper, et qu'il ne s'en laisserait pas imposer par les apparences.

Léonard se réjouit, en se disant à lui-même : Chacun verra bien à présent qu'il ne dépend pas de moi de souffrir le désordre et la négligence.

Le Comte lui demanda lequel des ouvriers était Rodolphe Hubel ; au moment où le maçon le lui désignait, ce pauvre homme, pâle comme la mort, et d'une faiblesse qu'il ne pouvait cacher, soulevait au moyen d'un levier une énorme pierre qu'il cherchait à tirer de son lit.

Ne faites pas de trop grands efforts, mes amis, s'écria vivement M^r. d'Arnheim, prenez bien garde qu'il n'arrive point de malheur.

Après avoir ordonné au maître de leur faire boire un coup à la fin de la journée, il poursuivit sa route pour se rendre à Bonnal.

CHAPITRE LXXXIV.

Entrevue du Seigneur et du Pasteur, qui tous deux ont la même bonté d'âme.

Le Comte aperçut bientôt le bon Pasteur qui accourait au devant de lui. Il fit presser le pas des chevaux pour le joindre, et lui dit :

Vous n'auriez pas dû sortir par le temps qu'il fait, mon cher Pasteur, cela ne vaut rien pour vos infirmités.

Il se hâta de le faire rentrer chez lui, où il raconta toute l'histoire du pourvoyeur, puis il ajouta :

J'ai beaucoup d'affaires aujourd'hui, Monsieur le Pasteur ; je vais les expédier bien vite, afin que nous puissions jouir tranquillement ensuite du plaisir de passer quelques heures ensemble. Je veux, avant tout, mettre les scellés sur les livres du Bailli ; il m'importe de savoir avec qui il est en affaire, et je prétends qu'il règle tous ses comptes en ma présence.

Le Pasteur. Vous apprendrez par là, Monseigneur, à connaître de plus près un bon nombre de vos vassaux.

Le Comte. Je compte aussi mettre fin à beaucoup de désordres domestiques, et prouver évidemment à chacun que c'est se perdre sans retour que d'avoir recours à un usurier comme le

Bailli. Il me semble, mon cher Pasteur, que nos lois ne sont pas suffisantes pour détruire cette peste dans notre canton.

Le Pasteur. Il n'y a pas de législation qui puisse la détruire, Monsieur le Comte ; ce soin est réservé au cœur paternel d'un Seigneur tel que vous.

CHAPITRE LXXXV.

Bonté du Comte envers son Bailli coupable.

Monsieur d'Arnheim avait envoyé chercher le jeune Mayer ; celui-ci s'étant rendu à ses ordres, le Comte lui parla en ces termes :

Mayer, je suis obligé de déposer mon Bailli ; mais, quelque coupable qu'il soit, il est des circonstances qui me touchent en sa faveur et me font désirer de lui conserver tant qu'il vivra une partie de ses émoluments. Tu es à ton aise, Mayer ; je pense que, si je te fais Bailli, tu consentiras volontiers à laisser à ce vieillard cent florins par an sur le revenu de ton emploi.

Mayer. Si vous me jugez capable d'occuper cette place, gracieux Seigneur, je me conformerai à vos ordres, en cela comme en toute autre chose.

Le Comte. Eh bien, Mayer, viens à Arnheim demain, j'arrangerai cette affaire avec toi ; pour le moment je n'ai qu'une chose à te prescrire, c'est de te rendre avec mon secrétaire et le juge Aebi chez Humel, pour mettre les scellés sur ses écrits et sur ses comptes ; prenez bien garde qu'on n'en soustraie aucun.

Cet ordre fut aussitôt exécuté ; la femme du Bailli, témoin de cette opération, s'approcha de la grande ardoise, une éponge à la main, dans l'intention d'effacer ce qui s'y trouvait inscrit ;

Mayer s'en aperçut à temps ; il fit transcrire ce qu'elle contenait, et s'étonna, ainsi que ses deux compagnons, d'y voir l'article suivant : Samedi, 18 du courant, livré à Joseph, ouvrier de Léonard, trois écus en argent.

Ce fut en vain qu'ils questionnèrent Humel et sa femme, ils n'en reçurent aucune explication. De retour au presbytère, ils présentèrent au Comte la copie de l'ardoise ; celui-ci, frappé comme eux de cet article, leur demanda s'ils en connaissaient le motif.

Quand nous l'avons demandé, répondirent-ils, nous n'avons obtenu aucune réponse.

Je le découvrirai bien, dit le Comte ; lorsque Flink et le géôlier seront venus, vous leur direz de m'amener Humel et Jean Wust.

CHAPITRE LXXXVI.

Le Pasteur montre aussi un bon cœur.

Le bon Pasteur se hâta de se dérober à la société, et courut chez le Bailli : Au nom de Dieu ! lui dit-il, qu'est-ce donc que ces trois écus que tu as livrés à Joseph ? tu te rendras doublement malheureux si tu t'obstines à en faire un mystère ; Monseigneur est courroucé.

Humel avoua, les larmes aux yeux, toutes les circonstances de sa convention avec Joseph ; le Pasteur retourna aussitôt raconter à Monsieur d'Arnheim avec quelle componction il avait fait cet aveu, le suppliant de nouveau d'avoir pitié de ce pauvre homme et de ne pas le traiter à toute rigueur.

Ne craignez rien, mon cher Pasteur ; vous me trouverez humain et compatissant, dit le Comte ; puis il ordonna que Joseph fût pris, lié et amené devant lui, ainsi que le Bailli et Jean Wust.

Humel tremblait comme la feuille ; Wust, paisible et résigné, ne laissait voir qu'une mélancolie profonde ; mais Joseph grinçait les dents, et disait au Bailli : Enfant de tonnerre ! c'est toi qui es cause de tout.

Monsieur d'Arnheim fit comparaître les prisonniers l'un après l'autre dans la chambre basse du presbytère, où il les entendit, en présence de Mayer, d'Aebi et de l'huissier.

Après que le secrétaire eut écrit, mot à mot, leurs dépositions, qu'il les eut lues aux prisonniers, et que ceux-ci les eurent confirmées, ils furent conduits sous les tilleuls de la place publique, et l'on sonna pour assembler la commune.

CHAPITRE LXXXVII.

De la superstition.

Le Comte retourna pour quelques instants dans la chambre où était le Pasteur.

Je veux, lui dit-il, m'efforcer de disposer mon esprit à la sérénité, avant de parler à la commune assemblée ; c'est la meilleure disposition où l'on puisse être pour persuader le peuple et lui inspirer de la confiance.

Le Pasteur. Rien n'est plus vrai, Monseigneur !

Le Comte. Il serait à désirer, Monsieur le Pasteur, que les ecclésiastiques apprissent enfin à agir sans affectation avec le peuple, qu'ils ne se crussent pas obligés d'avoir un maintien composé ; lorsque nos gens voient à quelqu'un un esprit gai, un air ouvert et sans contrainte, ils sont déjà à moitié gagnés.

Le Pasteur. Hélas, Monsieur le Comte, nous en sommes empêchés de mille manières.

Le Comte. C'est un malheur pour votre état, mon cher Pasteur, et ce malheur a de grandes conséquences.

Le Pasteur. Vous avez parfaitement raison, Monseigneur ; personne ne devrait avoir plus de simplicité dans les manières, plus d'ouverture de cœur que les ecclésiastiques ; ils devraient

être des hommes du peuple ; on devrait les préparer à devenir tels. Il faudrait qu'ils sussent lire dans les yeux de chacun quel est le sujet qu'ils doivent traiter, et quand il est à propos de parler ou de se taire. Ils devraient ménager leurs paroles comme de l'or, et dans certains cas les compter pour rien. Ils devraient, à l'exemple de leur divin Maître, être simples, faciles, amis des hommes ; mais, hélas ! ils sont formés à une autre école ; il faut avoir quelque indulgence pour eux, Monseigneur ; il est, dans tous les états, bien difficile de ne point s'écarter de la nature et de la simplicité.

Le Comte. Il est très vrai que dans tous les états on s'en écarte de plus en plus ; souvent le temps destiné à remplir les devoirs les plus importants nous est dérobé par les formes puériles de l'étiquette ; il y a peu de gens qui, sous le poids de cette pédanterie de convention, conservent comme vous, mon cher Pasteur, le pur sentiment de leur véritable destination et de leurs devoirs. Quant à moi, je me trouve heureux d'être à vos côtés ; j'ai à remplir les saintes fonctions d'un père, et je tâcherai de le faire avec un cœur pur, et de n'accorder, comme vous, au cérémonial et aux facéties dont on amuse les hommes, que ce qui est indispensable.

Le Pasteur. En vérité, Monseigneur, vous me rendez confus.

Le Comte. Je dis ce que je sens. Mais la cloche va nous appeler ; il me tarde fort de voir la scène du coquetier ; j'espère qu'elle attaquera victorieusement la superstition de nos villageois.

Le Pasteur. Dieu le veuille ! Cette superstition met obstacle à tout ce qu'on voudrait inculquer de bon à ces gens-là.

Le Comte. J'ai remarqué moi-même, combien, à tout propos, elle les rend sots, craintifs et prompts à se troubler.

Le Pasteur. Elle rend l'esprit faux ; celui qui est imbu de ses préjugés, agit, parle et juge sans discernement ; mais ce qui est bien plus déplorable, elle corrompt le cœur de l'homme en lui inspirant une dureté orgueilleuse et brutale.

Le Comte. Oui, Monsieur le Pasteur, on ne saurait assez se garder de confondre la pure simplicité de la nature avec la sottise aveugle de la superstition.

Le Pasteur. Rien n'est plus vrai, Monseigneur ; la nature, dans sa première simplicité, est susceptible de recevoir toutes les impressions de la vérité et de la vertu. Mais lorsqu'elle est corrompue par la superstition, ce qui était une cire molle devient de l'airain, incapable de recevoir aucune impression autrement que par le feu. Puisque vous avez commencé à me parler de cette différence, si importante à considérer pour nous, permettez-moi, Monseigneur, de m'étendre un peu sur ce sujet.

Le Comte. Ce sera m'obliger, mon cher Pasteur, il m'intéresse autant que vous-même.

Le Pasteur. L'homme dans sa simplicité naturelle, sait peu de chose ; mais ce qu'il sait est bien ordonné ; son attention est fortement dirigée sur ce qui est à sa portée ; il ne met point son orgueil à savoir ce qui, pour lui, est inutile et incompréhensible. Mais lorsqu'il est livré à une sotte superstition, sa science n'est que désordre ; il se glorifie de savoir des choses que cependant il ignore et qu'il ne peut comprendre, et donne à l'éclat passager de cette apparence de savoir les beaux noms de sagesse et de lumière d'en-haut.

L'homme simple et innocent fait usage de tous ses sens, ne juge point sans réflexion, voit tout tranquillement et de sang froid, souffre la contradiction, est zélé pour ce qui est besoin, mais non pour ce qui n'est qu'opinion ; il agit toujours avec calme, avec bienveillance. Mais le superstitieux oppose son opinion à ses propres sens et à ceux de tous les hommes ; il ne trouve de repos que dans le triomphe de sa présomption ; il est

emporté comme par un tourbillon, qui ne lui laisse pour le reste de sa vie, ni douceur ni humanité.

L'homme dans sa simplicité primitive est dirigé par un cœur pur auquel il peut se confier en toute assurance, et par ses sens encore à l'abri du trouble et des illusions. Mais le superstitieux est conduit par son opinion à laquelle il sacrifie son cœur et ses sens, souvent même son Dieu, sa patrie, son prochain, et son avenir.

Le Comte. C'est ce que l'histoire nous prouve à chaque page ; aussi, peu d'expérience et de connaissance du monde suffisent pour convaincre chacun que la superstition et la dureté de cœur vont toujours ensemble, et n'entraînent à leur suite que malheurs et amertumes.

Le Pasteur. Cette différence essentielle entre la simplicité de l'homme bon, sans développement, et la sottise de l'homme gâté par de ridicules opinions, met au jour une vérité bien importante, Monseigneur, c'est que le meilleur moyen de s'opposer à la superstition serait celui-ci : « Fonder l'instruction du peuple sur les sentiments purs, sur l'innocence du cœur et sur une bienveillance universelle, et diriger toute son attention sur les objets qui le touchent de près et l'intéressent personnellement. »

Le Comte. Je vous comprends, mon cher Pasteur ; je pense comme vous, que ce serait ôter à la superstition et aux préjugés leur influence ; ils perdraient ainsi l'appui qu'ils se font des passions et des désirs d'un mauvais cœur, et l'empire qu'ils exercent sur l'imagination égarée par un faux savoir.

Ce qui resterait encore de préjugés et de superstitions ne serait plus que la tige desséchée d'une plante vénéneuse, qui, ne portant plus de poison, n'offre plus de danger.

Le Pasteur. C'est bien cela, M^r. le Comte ; l'ordre, l'attention portée sur des objets rapprochés, le développement graduel

de toutes les facultés de l'homme, voilà ce qui doit être le fondement de l'instruction du peuple, parce que c'est celui de toute véritable sagesse. L'attention, lorsqu'elle est plutôt dirigée sur de simples opinions, sur des objets éloignés, que sur les devoirs, les actions, les rapports immédiats, n'est plus qu'un désordre de l'esprit humain. Elle produit l'ignorance de ce qui nous est le plus important, et une sotte prédilection pour des connaissances de pure curiosité.

Ceci nous révèle la source du poison que renferment les opinions superstitieuses ; il vient de ce qu'en instruisant le peuple, on ne prend pas soin de *diriger fortement son attention sur les objets* qui intéressent de plus près *sa position personnelle*, et qui peuvent en toutes circonstances disposer son cœur à une humanité douce et pure.

Si l'on y mettait le même zèle qu'on met à inculquer certaines opinions, on attaquerait la superstition jusque dans ses racines, et on lui enlèverait toute sa puissance ; mais je sens tous les jours combien nous en sommes loin.

Le Comte. Nous en avons été bien plus loin encore, lorsqu'il fallait croire aux esprits ou passer pour hérétique ; lorsque, sur des soupçons ou des craintes ridicules ; un juge ne pouvait sans danger se dispenser de mettre à la torture de vieilles femmes, pour leur faire avouer leurs prétendues communications avec le diable.

Le Pasteur. Dieu soit loué ! ces temps-là sont passés ; mais il ne reste encore que trop de vieux levain.

Le Comte. Bon courage, mon cher Pasteur, une pierre se détache après l'autre du temple de la superstition ; plût au ciel qu'on mit autant d'ardeur à rebâtir la maison de Dieu, qu'on en met à faire écrouler l'autre !

Le Pasteur. C'est là le mal ; on travaille contre les préjugés, mais la joie que j'en ressens s'anéantit quand je vois combien

peu on s'occupe de conserver le sanctuaire et de rendre à la religion sa force aussi bien que sa pureté.

Le Comte. C'est que dans les révolutions on commence toujours par tout renverser ; on a eu raison de purifier le temple du Seigneur, mais par trop de zèle on en a ébranlé les murailles ; il faudra bien les rebâtir.

Le Pasteur. Je l'espère, et je vois de mes yeux qu'on commence à sentir que l'irréligion suffit pour détruire de fond en comble la félicité de l'homme.

Le Comte. Il est temps de nous rendre sous les tilleuls ; je vais dès aujourd'hui attaquer la superstition et chercher à détruire le crédit des fantômes qu'on révère à Bonnal.

Le Pasteur. Puissiez-vous y réussir. Mes attaques et mes sermons ne m'ont pas mené loin jusqu'à présent.

Le Comte. Ce n'est pas par des paroles que je veux l'essayer ; il faut que mon pourvoyeur, avec sa corbeille et sa lanterne, son pic et sa pioche, m'épargne des mots inutiles.

Le Pasteur. Je suis persuadé qu'il produira un bon effet ; il est certain que lorsqu'on sait tirer parti de pareils événements, on peut obtenir en un instant de plus grands résultats que tout l'art de l'éloquence n'en produirait en un demi-siècle.

CHAPITRE LXXXVIII.

Cependant les paysans furent bientôt rassemblés ; l'événement de la veille, le bruit qui s'était répandu de l'arrestation des trois prévenus, furent cause qu'ils s'y rendirent en foule.

L'effroyable apparition du diable les avait bouleversés ; dès le grand matin, après avoir tenu conseil sur ce qu'il y avait à faire dans de telles circonstances, ils s'étaient décidés à ne plus souffrir que leur Pasteur prêchât l'incrédulité et se moquât des esprits. Ils imaginèrent d'engager l'assesseur Hartman à proposer cette affaire à la commune assemblée ; mais le jeune Mayer s'y opposa en disant : Comment pouvez-vous penser à faire de ce vieil avare qui laisse mourir ses enfants de faim et vit dans l'infamie, le défenseur de votre foi ? Employer cet hypocrite serait une honte éternelle pour nous.

Nous savons bien, répondirent les paysans, qu'il est avare et hypocrite ; sa vie déréglée est un scandale pour toute la commune ; personne ne ment avec autant d'effronterie, personne ne fait passer la charrue au-delà de la borne et ne récolte des deux côtés du sillon aussi bien que lui ; mais aussi il n'y a aucun de nous qui puisse tenir tête à un ministre, et traiter une affaire spirituelle comme ce coquin-là ; si tu connais quelqu'un qui soit en état de l'entreprendre, nomme-le.

Mayer ne put indiquer personne. Ils allèrent donc auprès de l'assesseur, et lui parlèrent ainsi :

Hartman, tu es un homme à répondre à un ecclésiastique mieux qu'aucun de nous ; il faut, lorsque Monseigneur assemblera la commune, que tu portes plainte de notre part contre le Pasteur, à cause, de son incrédulité, et que tu demandes qu'il soit célébré un jour de prières à cause de l'apparition de Satan.

Cette demande ne fut pas faite publiquement, parce que le bon Pasteur avait de nombreux amis parmi les pauvres ; il est vrai qu'il n'en était que plus détesté des riches, surtout depuis qu'il avait déclaré en chaire qu'ils avaient grand tort de s'opposer au partage d'une mauvaise portion de terrain appartenant à la commune, partage que le Comte désirait pour l'avantage des plus misérables.

L'assesseur Hartman accepta la commission qu'on lui donnait.

Vous m'avertissez un peu tard, dit-il, mais je vais préparer mon discours.

Il se retira en effet chez lui, et ne cessa d'étudier sa harangue que lorsque la cloche sonna pour assembler la commune.

Déjà les conjurés étaient réunis, Hartman ne paraissait point ; on s'en étonnait, et Nicolas Spitz s'écria : Soyez sûrs qu'il attend que vous alliez le chercher. — Que faire ? répondirent les paysans, il faut bien que nous soyons aujourd'hui les très humbles serviteurs de ce fou-là. Ils lui envoyèrent trois d'entre eux, et l'orateur satisfait les suivit aussitôt.

Il salua profondément l'assemblée avec autant de gravité qu'un Pasteur, et assura tout bas les conjurés dont il était entouré qu'il avait bien étudié sa harangue.

Cependant, Monsieur d'Arnheim était convenu avec le coquetier que quand celui-ci verrait le Comte tirer de sa poche un grand mouchoir blanc, il paraîtrait et raconterait son aventure.

Il se rendit enfin à l'assemblée de la commune, suivi du ministre et du secrétaire.

Tout le monde s'étant levé pour saluer le gracieux Seigneur et le révérend Pasteur de Bonnal, le Comte salua à son tour avec une bonté paternelle, et invita chacun à reprendre sa place, afin que tout se passât dans l'ordre requis.

La Comtesse et la femme du Pasteur s'étaient rendues avec leurs enfants sur la terrasse de l'église d'où l'on pouvait voir et entendre tout ce qui se passait sous les tilleuls.

Monsieur d'Arnheim fit alors comparaître les prisonniers l'un après l'autre ; il fit lire publiquement leurs dépositions et leurs aveux ; lorsqu'ils eurent confirmé ce qui avait été lu, il ordonna au Bailli d'écouter à genoux sa sentence, et lui parla en ses termes.

CHAPITRE LXXXIX.

Un jugement.

Malheureux vieillard !

Je suis profondément affligé d'avoir à t'imposer dans tes vieux jours la punition attachée à des crimes tels que les tiens.

Tu as mérité la mort ; non que l'enclos de Rodolphe ou ma borne vaillent la vie d'un homme ; mais parce qu'une vie de parjure et de rapine cause dans toute une commune des maux et des dangers sans nombre. L'homme sans intégrité et sans foi devient meurtrier dans l'occasion ; il est meurtrier de mille et mille manières par les désordres, les soupçons, les malheurs qu'il occasionne. C'est pourquoi tu as mérité la mort ; mais je te fais grâce de la vie, à cause de ton âge, et parce qu'une partie de tes crimes a été dirigée contre moi personnellement. Voici quelle sera ta punition : Tu te rendras, accompagné des préposés et de tous ceux qui voudront te suivre, près de la borne que tu as entrepris de déplacer ; là, enchaîné, tu la rétabliras dans l'état où elle était auparavant.

Ensuite tu seras conduit pour quinze jours dans la prison de Bonnal ; Monsieur le Pasteur t'y visitera souvent dans le but d'apprendre de toi l'histoire entière de ta vie, afin qu'on puisse juger quelle a été la cause de la dépravation et de la dureté de ton cœur. Moi-même je ferai toutes les démarches nécessaires

pour retrouver la trace des circonstances qui t'ont conduit au crime et qui pourraient mener au même malheur d'autres de mes vassaux.

Le Dimanche qui suivra cette quinzaine, notre Pasteur présentera publiquement à toute la commune le tableau de ta vie, de tes désordres domestiques, de ta manière d'éluder tous les serments et tous les devoirs, de ton art de calculer avec les pauvres et avec les riches ; il tracera ce tableau d'après tes propres aveux.

Je veux, après l'avoir entendu, employer, de concert avec Monsieur le Pasteur, tous les moyens possibles pour préserver à l'avenir mes vassaux de semblables dangers, et tarir la source d'une infinité de maux domestiques qui existent dans ce village.

Je voudrais pouvoir borner là ta peine ; je le ferais volontiers, si mes vassaux étaient assez sages pour suivre, par amour pour eux-mêmes, la route que leur prescrit la vérité, leur salut temporel et spirituel. Mais au milieu de tant de gens grossiers, sans moralité, sans frein, qui ne sont retenus que par la crainte d'un châtiment sévère, je suis forcé de rendre le tien plus exemplaire encore.

Le bourreau te conduira donc demain sous la potence de Bonnal ; il liera ta main droite à un poteau, et enduira tes trois premiers doigts d'une couleur noire ineffaçable. »

Ma volonté est que personne n'aggrave l'amertume de cette heure fatale par des railleries ou des insultes, mais que le peuple y assiste sans bruit et la tête découverte.

Jean Wust fut condamné à huit jours de prison. Quanta Joseph, comme il était étranger, on le conduisit hors du territoire, avec défense d'y rentrer, sous peine d'être mis à la maison de correction.

Cependant Jean Renold avertit tout bas le Pasteur qu'il y avait un complot dirigé contre lui, et que l'assesseur allait l'attaquer ouvertement à cause de son incrédulité.

Le Pasteur, après l'avoir remercié, lui dit en souriant d'être sans inquiétude, que le résultat de cette attaque n'aurait rien de fâcheux.

C'est excellent, s'écria le Comte, lorsque le ministre lui eut communiqué cette nouvelle ; je suis enchanté qu'ils entament eux-mêmes la discussion.

Il achevait de parler lorsque l'assesseur se leva, et dit :

CHAPITRE XC.

Discours de l'Assesseur.

Gracieux Seigneur !

Est-il permis, au nom de vos fidèles vassaux de la commune de Bonnal, de vous exposer une affaire de conscience ?

Je suis prêt à l'entendre. Qui es-tu ? et quelle est cette affaire de conscience ?

Je suis Jacob-Christophe-Frédéric Hartman, assesseur de la commune de Bonnal, et dans la cinquante-sixième année de mon âge. Les préposés m'ont élu et choisi, au nom de la commune, vu qu'ils ne sont pas expérimentés et éloquents en matière spirituelle, pour vous proposer la chose.

Fort bien, assesseur Hartman ; au fait.

Gracieux Seigneur, nous avons reçu de nos ancêtres une croyance : c'est que le diable et ses fantômes apparaissent souvent aux hommes ; or, comme il est prouvé aujourd'hui que notre foi est bien fondée, et, Dieu merci, nous n'en avons jamais douté, nous prenons, au nom de Dieu, la liberté de représenter à notre gracieux Seigneur que notre révérend Pasteur, Dieu lui pardonne, n'a point la même foi. Nous savons aussi que votre Grâce est d'accord avec le révérend Pasteur contre les esprits ; mais comme en affaire de foi on doit obéir à Dieu plutôt qu'aux

hommes, nous espérons que votre Seigneurie voudra bien nous pardonner la prière et la requête que nous lui adressons, afin d'obtenir que Monsieur le Pasteur instruisse à l'avenir nos enfants dans notre croyance à l'égard du diable, et qu'il ne parle plus contre les esprits, auxquels nous croyons et voulons croire. Nous désirons aussi qu'il soit célébré un jour de jeûne, de prière et de pénitence, afin que nous obtenions miséricorde, sur le sac et sur la cendre, de tous les péchés commis par l'incrédulité envers les esprits.

Le Comte et le Pasteur eurent grand'peine à s'empêcher de rire durant ce beau discours ; cependant ils eurent la patience de l'écouter jusqu'au bout. Les paysans, au contraire, pleins d'admiration pour leur orateur, se promettaient bien de reconduire tous ce grand homme que trois d'entre eux seulement avaient été chercher. Aussi se levèrent-ils en foule, et l'un d'eux s'écria :

Gracieux Seigneur, ce que l'assesseur vient de dire est notre opinion à tous.

Cependant, les pauvres et tous ceux qui étaient attachés au Pasteur tremblaient pour lui ; on les entendait dire l'un à l'autre :

Que lui arrivera-t-il ? ah ! plût à Dieu qu'il voulût croire ce que tout le monde croit ! quel malheur, hélas ! il est pourtant si bon !

Mais ils n'osaient prendre sa défense, quelque chagrin qu'ils eussent de voir triompher ses ennemis.

CHAPITRE XCI.

Réponse du Comte.

Le Comte mit son chapeau, promena gravement ses regards sur l'assemblée, et dit :

Vous n'aviez pas besoin d'un orateur pour me proposer une pareille absurdité. Votre croyance est une erreur ; l'apparition du diable en est une aussi. Votre digne Pasteur est un ecclésiastique distingué ; vous devriez être honteux d'avoir voulu l'insulter au moyen d'un pauvre imbécile comme votre assesseur. Si vous écoutiez ses excellentes instructions avec le zèle, l'attention et le respect convenables, vous auriez plus de bon sens, vous renonceriez à vos croyances de vieilles femmes, et vous ne prétendriez pas conserver ces opinions ridicules en dépit de tous les gens raisonnables.

Mais, Monseigneur, le diable est apparu clairement au Bailli cette nuit, et a voulu le prendre, s'écriaient les paysans de toutes parts.

Vous êtes dans l'erreur, mes amis, reprit le Comte ; avant la fin de la journée, vous serez persuadés et confus de votre sottise.

J'espère cependant que vous n'êtes pas tous également imbus de ces extravagances ; qu'en penses-tu, Mayer ? es-tu aussi

d'avis que ce ne peut être que le diable lui-même qui ait tant effrayé le Bailli sur la colline ?

Que sais-je ? Monseigneur ! répondit Mayer avec embarras.

Cette réponse indigna grand nombre de villageois, et surtout l'assesseur, qui murmura derrière lui :

Comment peux-tu, Mayer, parler ainsi sans conscience ?

Plusieurs paysans, prenant la parole, dirent qu'ils avaient entendu distinctement l'effroyable voix de Satan.

Je sais, répondit M^r. d'Arnheim, que vous avez entendu des cris et du fracas ; mais comment pouvez-vous être certains que ce soit le diable qui les a produits ? ne pourrait-ce pas être une ou plusieurs personnes qui, voyant le Bailli dans ce lieu à une heure indue, ont cherché à l'effrayer ? il passe continuellement du monde dans ce bois, la route en est très voisine, ensorte qu'Humel peut aussi bien y avoir rencontré des hommes que le diable.

Des paysans. Dix et même vingt personnes n'auraient pu faire de pareils cris, Monseigneur ; si votre Grâce les avait entendus, elle serait de notre avis.

Le Comte. La nuit trompe, mes amis, et lorsqu'on est saisi d'effroi, on voit, on entend tout à double.

Les paysans. Monseigneur, il est impossible que nous nous soyons trompés.

Le Comte. Je vous répète que vous êtes dans l'erreur, et je crois pouvoir vous le prouver.

Les paysans. Ah ! c'est ce que nous voudrions bien voir, Monseigneur.

Le Comte. Eh bien ! si vous voulez vous engager à faire le partage de votre prairie de commune, je m'engagerai, moi, à

vous prouver qu'un seul homme a fait tout le tintamarre que vous avez entendu.

Les paysans. Il n'est pas possible que Monseigneur le prouve.

Le Comte. Voulez-vous en faire l'essai ?

Les paysans. Oui, Monseigneur ; nous mettrions bien au jeu deux prairies au lieu d'une.

Ici il s'éleva un léger murmure. Plusieurs paysans se disaient entre eux : Il faut faire attention à ce qu'on promet. Laissez-nous faire, répondait-on, il prouverait aussi facilement que le diable est au ciel. D'autres ajoutaient : Nous n'avons rien à craindre, jamais il ne pourra fournir des preuves. Enfin l'un d'eux prenant la parole, dit à haute voix :

Monseigneur, nous acceptons le pari ; si vous nous prouvez qu'un homme a fait tout le bruit que nous avons entendu cette nuit, si vous le prouvez... par une preuve qui soit... ce qui s'appelle une preuve, nous partageons le pâturage de la commune ; sans quoi, nous nous y refusons.

Le Comte tira de sa poche son grand mouchoir blanc, signe auquel son pourvoyeur devait se mettre en mouvement, et dit aux paysans :

Attendez seulement un petit quart d'heure.

Ceux-ci riaient sous cape ; quelques-uns s'écrièrent : Oh ! jusqu'à demain, si vous voulez, Monseigneur !

Le Comte ne répondit pas un mot à cette grossièreté ; cependant ceux qui étaient sur la terrasse de l'église et qui aperçurent des premiers le coquetier se dirigeant vers la place des tilleuls, riaient à gorge déployée. Ces grands éclats de rire et l'approche de cette figure étrange donnèrent beaucoup à penser aux villageois.

Qui est ce fou, avec sa lanterne allumée en plein midi ?
s'écrièrent-ils.

C'est mon pourvoyeur, répondit le Comte ; approche,
Christophe ; voyons ce que tu as à nous dire.

J'ai une déposition à faire, Monseigneur.

Nous sommes prêts à t'entendre.

Le coquetier posa sa corbeille, et parla ainsi :

CHAPITRE XCII.

Discours du coquetier.

Gracieux Seigneur ! Très révérend Pasteur ! et vous Membres de la commune de Bonnal !

Voici le pic, la pioche, la pelle, le flacon d'eau-de-vie, la pipe et le grand chapeau de feutre de Monsieur votre Bailli, que dans sa frayeur il a laissés près de la borne, lorsque je l'ai chassé et poursuivi jusqu'au bas de la colline.

Tu prétends nous persuader, interrompirent les paysans, que c'est toi qui a fait tout ce bruit ? c'est ce que nous ne croyons ni aujourd'hui ni demain ; Monseigneur, la preuve n'est pas assez bonne, nous en demandons une autre.

Un moment, dit le Comte en souriant, il a une lanterne, elle nous éclairera peut-être. Puis il ajouta très haut et très sérieusement :

Silence, s'il vous plaît, jusqu'à ce que nous l'ayons entendu.

On se tut avec respect, et le pourvoyeur continua ainsi :

Vous êtes encore plus incivils que vous n'en avez la réputation dans le canton ; pourquoi ne pas me laisser parler ? Souvenez-vous du coquetier d'Arnheim ; si vous vous avisez de m'interrompre, l'almanach de l'année prochaine me vengera en

racontant votre sottise, car il n'y a pas un mot de vrai dans cette histoire de l'apparition du diable. C'est moi qui ai épouvanté le pauvre Bailli ; moi, coquetier, tel que me voici, avec cette corbeille et cette peau de chèvre noire, toute neuve, que j'ai mise dessus parce que hier matin il pleuvait encore. J'avais suspendu cette lanterne par devant, précisément comme elle était quand vous m'avez vu venir tout à l'heure. Je l'ai remplie d'huile à Hirzau pour qu'elle éclairât bien ; car le chemin est, comme vous savez, fort mauvais de ce côté. À onze heures, j'étais encore à Hirzau, c'est ce que peuvent attester l'aubergiste et dix hommes au moins qui étaient chez lui.

Lorsque je suis arrivé au-dessus de la colline, il sonnait minuit à Bonnal ; j'entendis, à un demi-jet de pierre du grand chemin, le Bailli, qui jurait et qui piochait ; je le reconnus à sa voix et à sa toux ; j'étais bien curieux, de savoir ce qu'il pouvait faire là au milieu de la nuit ; je soupçonnai qu'il déterrait un trésor, et que si j'arrivais là à point nommé, il le partagerait avec moi ; je me dirigeai donc du côté du bruit ; mais il paraît que, contre sa coutume, Monsieur le Bailli avait bu un peu plus que de raison ; car il m'a pris, moi pauvre pécheur, pour le diable en personne.

Lorsque je me suis aperçu qu'il déplaçait une borne dans le bois de Monseigneur, je me suis dit à part moi : Il ne craint que ce qu'il mérite ; je vais lui faire l'enfer tout chaud.

J'attachai bien vite son pic, sa pioche et sa pelle à mon gros bâton ferré ; je traînai tout cela à grand bruit sur les rochers en descendant la colline et en criant à tue-tête : Oh, oh !... Hu... Humel !... je te tiens ! Hu... Humel !...

Je n'étais plus qu'à un jet de pierre du village lorsque vous parûtes, avec votre flambeau, marchant en bon ordre au secours de votre Bailli. Je ne voulus pas effrayer des créatures innocentes comme j'avais effrayé Humel ; je me tus donc et je remontai lentement la colline avec mes outils.

Après avoir repris ma corbeille, je revins droit à Arnheim ; il était deux heures et un quart lorsque je fus rencontré par notre garde de nuit, qui me dit : Que fais-tu de tous ces outils sur ta corbeille d'œufs ? Je ne sais ce que je lui ai répondu ; toutefois ce ne fut pas la vérité, car je, ne voulais la dire à personne avant d'en avoir instruit Monseigneur, ce que j'ai fait dès sept heures du matin.

À présent, comment croyez-vous que j'eusse pu apprendre cette histoire, et me procurer ces outils avant le jour, si ce que je vous dis n'était pas la vérité ?

Quelques paysans se grattaient l'oreille, plusieurs riaient ; le coquetier ajouta :

Quand pareille chose vous arrivera, voisins, je conseille amicalement au guet, aux juges et à toute l'honorable commune de Bonnal, de détacher le plus grand chien du village et de le mettre aux trousses du diable ; soyez sûrs que vous l'aurez bientôt attrapé.

Christophe se tut, et il s'éleva un murmure général dans l'assemblée.

CHAPITRE XCIII.

Les pauvres gagnent à cette affaire.

Quelques paysans. C'est parbleu vrai comme il le dit, toutes les circonstances viennent à l'appui de sa déclaration.

D'autres paysans. Nous avons été bien fous.

Walther. Eh bien ! ne le disais-je-pas ? N'avais-je pas envie de courir après ce coquin-là ?

Quelques préposés. Si seulement le pâturage ne se trouvait pas en jeu.

Quelques pauvres. On vous tient maintenant, c'en est fait du bien communal.

Les riches. C'est diabolique !

Les pauvres. Dieu en soit loué !

La Comtesse. Ils ont fait là un chef d'œuvre !

La femme du Pasteur. Tout cela est admirable !

L'Assesseur. Que les pierres versent des larmes de sang, notre foi est perdue ; Elie ! Elie ! feu du ciel !

Les enfants sur la terrasse de l'église. Oh ! ah !... Hu... Humel !

Le Pasteur. Je n'ai jamais rien vu qui produisît autant d'effet sur le peuple.

Le Bailli. Est-ce un rêve ? suis-je bien éveillé ? tout cela n'était qu'une erreur, et il faut que je sois conduit sous la potence ! est-ce bien moi ? Je ne sens plus de colère, la vengeance est éteinte dans mon cœur ;... il faut que j'aille sous la potence !

C'est ainsi que tous parlaient à la fois, chacun d'après ses propres impressions.

Au bout de quelque temps, le Comte se leva, et dit en souriant :

Eh bien ! mes amis, qu'en sera-t-il du saint jour de prière que vous vouliez célébrer à cause de l'apparition du diable ? Faire son devoir, aimer Dieu, et ne craindre personne, voilà la seule vraie et ancienne foi ; vos histoires de fantômes sont des sottises qui vous gâtent le cœur et l'esprit.

Maintenant le partage de votre mauvaise prairie est enfin résolu ; vous verrez dans peu d'années combien ce terrain deviendra précieux pour vos enfants et vos petits-enfants, et combien j'avais raison d'insister pour qu'il fût mis en valeur.

J'ai ordonné qu'on vous servît du vin à la maison de la commune ; allez, mes enfants ! allez boire à ma santé et au bien-être de vos nombreuses familles de pauvres, qui ne recevront pas plus que vous dans ce partage, mais pour qui il sera une fortune, parce qu'ils ne possèdent rien. Aucun de vous ne sait ce qu'il peut arriver à ses enfants.

Monsieur d'Arnheim, avant de quitter la commune, appela Rodolphe Hubel, et lui dit de se rendre au presbytère dans un quart d'heure. Ensuite il alla avec le Pasteur rejoindre les dames sur la terrasse, d'où ils retournèrent tous ensemble à la cure.

Le Pasteur loua la sagesse et l'humanité du Comte, et lui dit :

À l'avenir, Monseigneur, je ne vous demanderai de la pitié et des ménagements pour personne, car votre cœur paternel est fort au-dessus de ce que j'oserais attendre.

CHAPITRE XCIV.

Le Comte remercie le Pasteur.

Vos éloges me rendent confus, mon cher Pasteur, répondit le Comte ; je marche avec simplicité dans la route qui m'est tracée ; je suis jeune, et, s'il plaît à Dieu, j'apprendrai à faire mieux. Rien ne pouvait me réjouir davantage que de vous voir approuver mon jugement ; mais je n'ignore pas que vous avez fait beaucoup plus que moi-même ; votre sollicitude pastorale, votre bonté, ont amené les choses à un point où il ne me restait plus qu'à prononcer la sentence des coupables.

Le Pasteur. Monseigneur, votre prévention en ma faveur vous fait exagérer mes faibles services.

Le Comte. Non, non, mon ami, je ne dis que la vérité, et je serais un ingrat si je ne la reconnaissais pas ; à force de peine et de prudence, vous avez découvert l'erreur commise par mon respectable grand-père ; vous vous êtes efforcé de mettre fin à ses suites fatales, et ce que vous avez fait réjouira cet excellent homme dans le ciel ; il ne me pardonnerait pas de laisser cette bonne action sans récompense. Recevez la petite dime que j'ai affermée dans votre village, comme un témoignage de ma reconnaissance.

À ces mots, il lui remit un contrat, rédigé dans les termes les plus obligeants.

La Comtesse lui présenta aussi un bouquet, le plus beau qui jamais soit entré dans un presbytère. Acceptez-le en mémoire de notre bon grand-père, M^r. le Pasteur, lui dit-elle.

Ce ne fut que le lendemain matin que Madame Ernst, en le défaisant, s'aperçut qu'il était attaché avec un collier de perles.

Le bon ecclésiastique, attendri jusqu'aux larmes, ne pouvait parler.

Ne faites point de phrases là-dessus, lui dit le Comte.

Ah ! votre cœur vous rend digne d'un royaume ! s'écria enfin le Pasteur.

N'achevez pas de me rendre confus, mon cher M^r. Ernst ; soyez mon ami, donnons-nous la main pour rendre nos gens aussi heureux que nous le pourrons. Je veux vous voir plus souvent à l'avenir, mon cher Pasteur ; et vous-même, n'est-il pas vrai que vous viendrez plus fréquemment chez moi ? Ma voiture est à vos ordres ; acceptez-la sans compliment toutes les fois que vous voudrez venir à Arnheim.

CHAPITRE XCV.

Le Comte demande pardon à un pauvre homme du tort que lui a fait son aïeul.

Rodolphe Hubel arriva. Le Comte lui tendit la main et lui dit :

Rodolphe, mon grand-père t'a fait tort en te privant de ta propriété ; ce bon Seigneur a été trompé ; c'est un malheur, il faut, mon ami, que tu le lui pardonnes, et que tu n'en conserves point de rancune.

Rodolphe. Ah, mon Dieu ! Monseigneur, je savais bien que ce n'était pas sa faute.

Le Comte. Parles-tu sincèrement, Rodolphe ?

Rodolphe. Oui, en vérité, Monseigneur, Dieu le sait ! je n'aurais pu lui en vouloir, car je savais bien au fond de l'âme qu'il ne croyait pas avoir fait une injustice. Est-ce sa faute si le Bailli a produit de faux témoins contre moi ? Le bon vieux Seigneur m'a fait l'aumône dès lors, toutes les fois qu'il m'a rencontré ; à toutes les fêtes, il m'envoyait de la viande et du vin ; que Dieu le récompense de tout le bien qu'il a fait à ma pauvre famille !

Rodolphe avait les larmes aux yeux ; il ajouta :

Ah ! Monsieur le Comte, s'il avait parlé tout seul avec nous, comme vous faites, il y a beaucoup de choses qui ne seraient point arrivées. Mais les sangsues étaient toujours autour de lui, partout où il paraissait ; et tout lui était interprété faussement.

Le Comte. Il faut oublier tout cela, Rodolphe ! Ton enclos t'est rendu ; j'ai fait rayer le nom du Bailli du protocole, et je te félicite de ce que te voilà remis en possession de ton bien.

Soudain Rodolphe fut saisi d'un tremblement, et balbutia : Je ne saurais assez vous remercier, Monseigneur.

Tu n'as point de remerciements à me faire, répondit Monsieur d'Arnheim, l'enclos t'appartient de droit.

Alors Rodolphe joignit les mains, et s'écria, en fondant en larmes : Ah ! la bénédiction de ma mère est sur moi ! – et ses sanglots étouffèrent sa voix ; lorsqu'ils lui permirent de parler, il ajouta :

Monseigneur, elle est morte Vendredi ; avant de mourir, elle m'a dit : Tu seras heureux, Rodolphe, souviens-toi de ce que je te dis, tu seras heureux. Ah ! combien je la regrette, cette bonne mère !

Le Comte et le Pasteur avaient les larmes aux yeux.

Honnête et bon Rodolphe, dit Monsieur d'Arnheim, ta piété filiale a certainement attiré la bénédiction de Dieu sur toi.

C'est la bénédiction maternelle, la bénédiction de la meilleure, de la plus pieuse, de la plus patiente des mères, Monseigneur, dit Rodolphe en continuant de pleurer.

Combien j'ai de regrets, mon cher Pasteur, que ce brave homme ait été si longtemps privé de son bien ! s'écria le Comte.

C'est passé, Monseigneur, reprit Rodolphe ; les souffrances et la misère sont des bénédictions de Dieu, une fois qu'on les a surmontées. Mais je ne puis assez vous remercier, surtout de

l'ouvrage que vous m'avez accordé, il a réjoui et consolé ma pauvre mère le jour de sa mort ; et puis pour le clos... je ne sais ni ce que je dois dire, ni ce que je dois faire, Monseigneur ; ah ! mon Dieu ! si seulement elle avait assez vécu pour voir tout cela.

Le Comte. Brave homme, elle se réjouira de ton bien-être dans l'éternité. Ta douleur et ta tendresse filiale m'ont touché au point que j'oubliais de te dire une chose importante, c'est que le Bailli doit te rendre l'usufruit de ton petit domaine et les frais du procès.

Le Pasteur. Souffrez, Monseigneur, qu'à cet égard je fasse une représentation à Rodolphe. Le Bailli est dans des circonstances très fâcheuses. Il est vrai qu'il te doit les frais et l'usufruit, mais je te connais assez pour être sûr que tu ne voudras pas, en comptant avec lui à la rigueur, le réduire à la mendicité pour le reste de sa vie. Je lui ai promis, dans son malheur, de lui obtenir, autant que je pourrais, compassion et miséricorde ; il faut donc que je te prie toi-même, Rodolphe, d'avoir pitié de sa misère.

CHAPITRE XCVI.

Bonté de cœur d'un pauvre homme envers son ennemi.

Quant à l'usufruit, dit Rodolphe, très révérend Monsieur le Pasteur, il n'en sera jamais question ; je ne le dis pas pour me vanter, mais si le Bailli devient pauvre, certainement je ferai ce que je dois faire. Le clos peut nourrir au moins trois vaches ; si j'en garde deux, Dieu sait que ce sera assez, et bien plus que je n'aurais osé souhaiter. Ainsi donc, tant que le Bailli vivra, je lui laisserai volontiers prendre du foin tous les ans de quoi nourrir une vache.

Le Pasteur. C'est très bien à toi ; tu agis en Chrétien ; Dieu te le rendra en bénissant le reste.

Le Comte. C'est fort bien, Monsieur le Pasteur, mais nous ne devons point prendre au mot ce brave homme ; la joie le transporte et il n'est nullement en état de prendre de sang-froid une résolution. Rodolphe, j'admire ton bon cœur, mais il est nécessaire que tu réfléchisses à l'offre que tu viens de faire ; il sera temps de prendre cet engagement lorsque tu seras sûr de ne jamais t'en repentir.

Rodolphe. Je suis pauvre, Monseigneur, mais malgré cela je ne suis pas homme à me repentir d'avoir promis quelque chose de bon et de louable.

Le Pasteur. Monsieur le Comte a raison, Rodolphe ; c'est bien assez que tu renonces aux dommages et intérêts ; si par la suite Humel se trouve dans le besoin, tu pourras toujours, après mûre réflexion, faire quelque chose pour lui.

Rodolphe. Oh ! Monsieur le Pasteur, soyez en sûr, s'il devient pauvre, je ferai ce que j'ai dit.

Le Comte. Maintenant, Rodolphe, je désire que tu te réjouisses aujourd'hui de tout ton cœur ; veux-tu boire ici un verre de vin ? ou préfères-tu retourner tout de suite auprès de ta famille ? j'ai pourvu à ce que tu y trouves un bon souper.

Rodolphe. Vous êtes mille fois trop bon, gracieux seigneur, il faut que j'aille rejoindre mes enfants, il n'y a personne auprès d'eux ; ma femme est dans la tombe, et maintenant ma mère y est aussi.

Le Comte. Eh bien, que Dieu t'accompagne ! retourne chez toi. Tu trouveras dans l'écurie du presbytère une vache ; je te la donne, pour te réconcilier avec la mémoire de mon grand-père, qui a eu le malheur de te condamner injustement ; je veux que tu te réjouisses aujourd'hui avec tes enfants, en pensant à lui. J'ai aussi ordonné qu'on tirât de la grange du Bailli un grand char de foin, car ce foin t'appartient, et tu le trouveras devant ta porte. De plus, si ta chaumière ou ton étable ont besoin d'être réparées, je t'autorise à couper dans mes forêts tout le bois nécessaire pour les reconstruire.

CHAPITRE XCVII.

Reconnaissance du pauvre homme envers son digne seigneur.

Rodolphe était tellement ému qu'il ne savait comment s'exprimer. La surprise, la joie, l'embarras de cet honnête homme réjouirent le Comte plus que n'auraient pu le faire les plus beaux remerciements. Rodolphe voulut enfin bégayer quelques mots de reconnaissance ; le Comte l'interrompit en souriant, et, lui tendant encore une fois la main, il lui dit :

Je vois bien, Rodolphe, que tu me remercies ; va, mon ami, emmène ta vache, et sois sûr que quand je pourrai faire quelque chose pour toi ou pour ta famille, ce sera toujours un vrai plaisir pour moi.

Rodolphe quitta le Comte, et emmena Tachetée.

CHAPITRE XCVIII.

Scène touchante.

Les dames et les jeunes filles, attendries de cette scène, avaient les larmes aux yeux, et chacun garda le silence après le départ du pauvre homme.

La Comtesse le rompit la première :

Quelle soirée ! Charles, dit-elle ; la nature est belle, elle offre de toutes parts plaisir et félicité ; mais les sentiments d'une belle âme l'emportent sur toutes les beautés de la création.

Oui, ma bien-aimée ! c'est l'humanité qui offre ce qu'il y a de plus ravissant dans l'univers.

Mes larmes vous remercient, Monsieur le Comte, dit le Pasteur, des scènes sublimes que vous avez mises sous mes yeux. Jamais je n'ai senti la grandeur, la pureté, la noblesse du cœur humain, aussi bien qu'en écoutant cet homme simple... Mais, Monseigneur, il faut, il faut la chercher chez les pauvres abandonnés, chez les misérables, cette élévation pure du cœur humain.

Madame Ernst pressait contre son sein ses enfants attendris ; elle ne disait rien, mais, le visage appuyé contre les leurs, elle mêlait ses larmes à celles qui brillaient dans leurs yeux.

Après un moment de silence, les jeunes filles lui dirent : Maman, nous voulons aujourd'hui même aller voir les pauvres enfants de Rodolphe ; fais leur porter notre goûter, je t'en prie.

Volontiers, mes enfants, répondit-elle, et si Madame la Comtesse y consent, nous vous accompagnerons.

De tout mon cœur, dit la Comtesse.

Monsieur d'Arnheim et le Pasteur déclarèrent qu'ils iraient aussi.

On prit le chemin de la chaumière ; elle était entourée d'un peuple nombreux ; les hommes, les femmes, et tous les enfants de l'école étaient occupés de Rodolphe, de son grand char de foin et de sa belle vache.

Le Comte et la Comtesse, le Pasteur et sa famille, entrèrent dans la demeure la plus pauvre ; elle ne contenait absolument rien que la nourriture qu'on venait d'y apporter, et des enfants presque nus, de petites créatures affaiblies par le besoin...

Monsieur d'Arnheim fut encore ému à la vue de tous les maux que peuvent produire la négligence et la faiblesse d'un juge. Tous, en voyant le dénuement total de cette famille, partagèrent son émotion.

Et ce même Rodolphe, dit le Comte, veut assurer au Bailli tant qu'il vivra, le tiers du fourrage de son clos ; au Bailli, qui depuis dix ans l'a mis dans l'état où vous le voyez.

Il ne faut pas le souffrir, s'écria vivement la Comtesse ; non, nous ne permettons pas que ce malheureux, avec une foule d'enfants à élever, se dépouille en faveur d'un aussi méchant homme.

Voudrais-tu, ma bien-aimée, voudrais-tu mettre des bornes à une vertu, à une générosité, que Dieu, par les souffrances et les épreuves, a portée si haut qu'elle émeut ton cœur et fait couler tes larmes ?

Non, non, le ciel m'en préserve, répliqua la Comtesse ; qu'il donne tout ce qu'il possède, s'il le peut, Dieu n'abandonnera pas un homme tel que celui-là.

Le Comte invita Rodolphe à faire manger ses enfants ; mais le petit Félix tirait son père par le bras, et lui disait tout bas :

Mon père, laisse-moi d'abord porter quelque chose à Gertrude.

Ce nom ayant frappé l'oreille de Monsieur d'Arnheim, il demanda ce que l'enfant disait de Gertrude.

Et Rodolphe raconta avec sincérité l'histoire des pommes de terre volées, ce qui s'était passé au lit de mort de sa mère, et la bonté de Léonard et de Gertrude, à laquelle il devait jusqu'aux bas et aux souliers qu'il portait.

Monseigneur, ajouta-t-il, ce jour est pour moi un jour de bénédiction, mais je ne mangerais pas une bouchée avec plaisir s'il ne m'était permis de les inviter à venir partager ma joie.

Monsieur d'Arnheim, touché, applaudit à ces sentiments... Les Dames, non moins émues, admirèrent les bonnes œuvres faites en secret par une pauvre paysanne, ainsi que la mort chrétienne et touchante de Catherine.

Félix, transporté de joie, court inviter Léonard et Gertrude ; ceux-ci arrivent confus, les yeux baissés, suivis de leur famille, non d'après les instances de l'enfant, mais par ordre exprès du Comte qui les a fait chercher. Le petit Charles et la jeune Émilie supplient leur mère de donner des bas, des souliers, des habits aux enfants du pauvre Rodolphe ; les filles du Pasteur servent aux petits affamés ce qu'elles croient devoir mieux les régaler ; ceux-ci n'expriment une joie complète qu'à l'arrivée de Gertrude ; ils volent au devant d'elle, s'emparent de ses mains, se pressent, en souriant, contre son sein... mais tout cela... je me garderai bien de le raconter longuement.

Monsieur et Madame d'Arnheim demeurèrent quelque temps témoins de cette scène d'émotions profondes et diverses ; ils jouissaient en voyant des malheureux sauvés et consolés.

Enfin ils se retirèrent, les yeux encore pleins de larmes, et le Comte ordonna au cocher de ne pas les mener trop vite.

Madame Ernst pourvut encore aux besoins les plus pressants du pauvre ménage ; Léonard et Gertrude, joyeux du bonheur de Rodolphe, passèrent gaîment avec lui le reste de la soirée.

CHAPITRE XCIX.

Perspective agréable.

Maintenant, le bruit se répand, dans notre village, que Gertrude désire donner pour femme à Rodolphe la sœur du jeune Mayer, son intime amie ; et, comme le clos du puits, qui vient de lui être rendu, vaut, entre frères, deux mille florins, le Comte ayant témoigné qu'il verrait ce mariage avec plaisir, on croit généralement qu'elle ne le refusera pas.

CHAPITRE C.

Récompense du coquetier.

Par bonheur pour Christophe, il se trouva sur la route d'Arnheim. La Comtesse, en l'apercevant de sa voiture, dit à son mari :

Celui-ci mérite bien aussi une récompense, car dans le fait c'est lui qui, par son voyage nocturne, est la cause de tout ce bien.

Monsieur d'Arnheim l'appela : Christophe ! lui dit-il, ma femme ne veut pas que tu aies fait le rôle du diable pour rien. Et il lui donna quelques écus.

Le pourvoyeur s'inclina profondément : Gracieux Seigneur, dit-il, je m'estimerais heureux de faire, à ce prix, le rôle du diable tous les jours de ma vie.

Oui, pourvu que tu fusses bien sûr que les chiens restassent toujours à la chaîne, répliqua le Comte.

C'est vrai, Monseigneur, répondit le coquetier ; et la voiture se remit en mouvement.

Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en mars 2014.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Anne C., Nicole, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : *Léonard et Gertrude traduit de l'allemand de Pestalozzi par Mme la baronne de Guimps*, Paris, Genève, Cherbuliez, 1832. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, *Calèche en Engadine*, a été prise par Sylvie Savary.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (travail d'établissement du texte, mise en page, notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bour-

lapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](http://www.mobile-read.com),
<http://fr.wikisource.org>
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>

<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>, et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.